



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



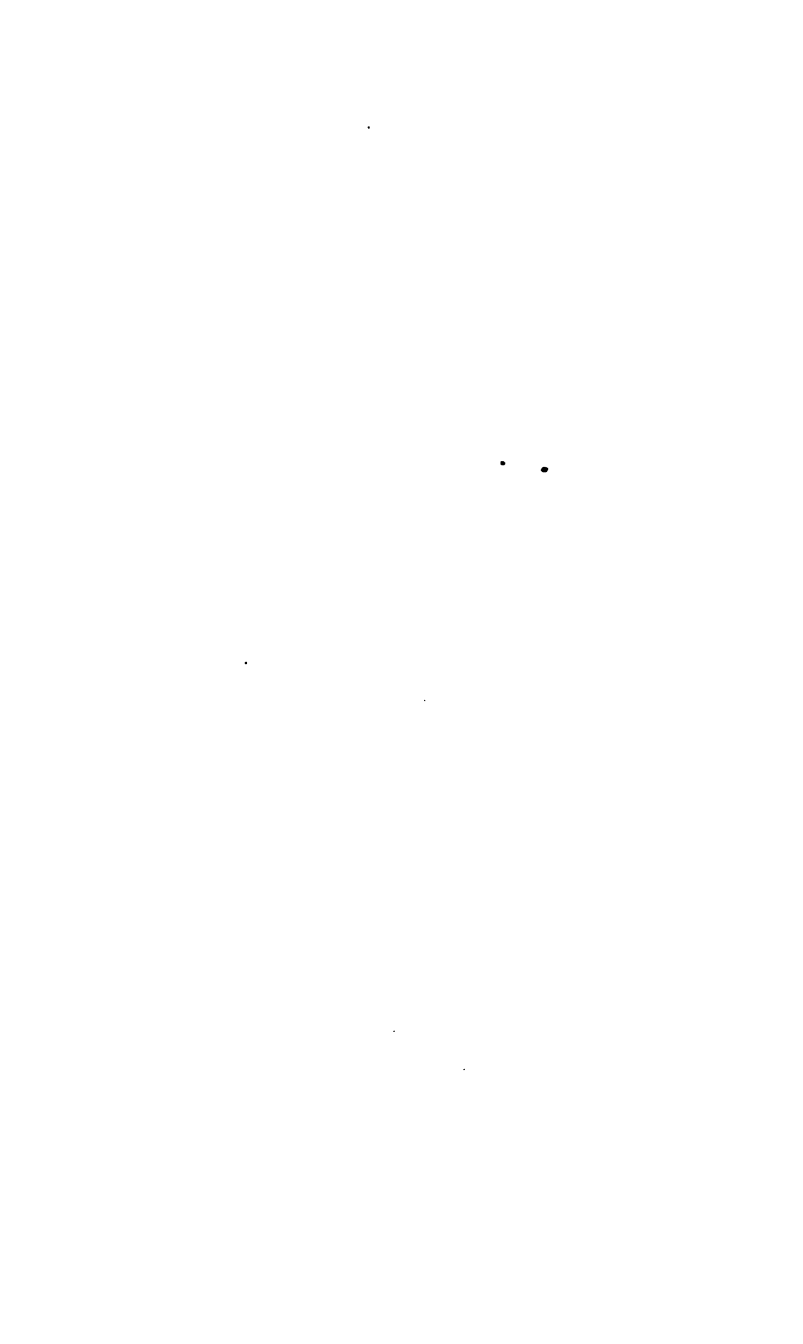
3 3433 06181118 2











HISTOIRE DES CELTES;

ET PARTICULIEREMENT
DES GAULOIS
ET DES GERMAINS,
puis les Temps fabuleux, jusqu'à la Prise
de Rome par les Gaulois.

Par SIMON PELLOUTIER, Pasteur de l'Eglise
Françoise de Berlin, Membre & Bibliothécaire de
l'Académie des Sciences, & Belles-Lettres de Prusse.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

D É D I É E

A MONSIEUR LE DAUPHIN.

Par M. DE CHINIAU, Avocat au Parlement.

Antiquam exquirite Matrem, *Virg. Aeneid. II. 96.*

TOME SECOND.



A PARIS;

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

**THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY**

**ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS**



HISTOIRE DES CELTES.

LIVRE SECOND.

*la manière dont les Celtes avoient
coutume de se nourrir, de se loger,
& de se vêtir; de leurs occupations;
du mépris qu'ils témoignaient pour
l'Agriculture, pour les Sciences &
pour les Arts; des Hymnes qui con-
tenoient leurs Loix, leur Religion,
& leur Histoire; de leurs Vices, &
de leurs Vertus.*

CHAPITRE PREMIER.

On a vu dans le Livre précédent
les Celtes font les anciens Ha-
bitans de l'Europe. Celui-ci contient

*Dessin de ce
livre & des
suivans.*

HISTOIRE

dra l'exposition des Coutumes
la manière de vivre de ces Pe
Ce qui constitue l'homme n'
proprement parler , que ses :
ses sentimens , ses inclination
les actions extérieures qui rés
de ces principes.

Pour bien connoître les C
il faudra les considérer sous to
différens rapports : il faudra re
cher ce qu'ils pensoient sur la
gion , sur le Gouvernement
Etat , sur la conduite d'une Fai
sur les Sciences & les Arts
connoissoient, enfin sur les
tés qui peuvent rendre l'homme
ritablement grand & heureux.
dra parler de leurs principes
leurs préjugés, de leurs défauts
de leurs bonnes qualités, de
vertus & de leurs vices. La
noissance des anciens Peuples ne
est véritablement utile , que
qu'elle sert à nous préserver de

de ce royaume.

cependant bien des choses
ires qui ne doivent pas être
es , quoiqu'elles ne soient ,
que manière, que l'écorce
mme. Il nous importe sans
eu de sçavoir de quels ali-
es Celtes se nourrissoient ,
toit leur manière de s'habil-
elle étoit la forme de leur
r, de leur lance, & de plu-
utres armes qui ne sont plus
usage; toutes ces choses-ser-
anmoins à distinguer les Cel-
autres Peuples qui vinrent
· successivement en Europe.



Peuples qui
n'entrete-
noient aucun
commerce
avec les Na-
tions étran-
gères.

caſion d'en adopter les idées & les uſa-
ges. C'eſt la ſeule règle qui puiſſe ſer-
vir à diſtinguer ce qui appartient en-
propre aux anciens Habitans de l'Eu-
rope, de ce qui leur étoit venu d'ail-
leurs. Les uſages communs à tous les
Celts ſont des reſtes de l'ancienne
manière de vivre des Scythes. Jules-
Céſar remarque, par exemple, que
» les enterremens des Gaulois ſont
» magnifiques & ſomptueux à leur
» manière (1). On jette, dit-il,
» dans le feu, ce qui faiſoit plaiſir
» au défunt, même les animaux. Il
» n'y a pas fort long-tems que l'on
» brûloit avec le Maître, les Eſcla-
» ves & les Clients qu'il avoit affecté
» tionnés. »

Du tems de Jules-Céſar, les Gau-
lois conſervoient donc, au moins en
partie, l'ancienne Coûtume des Scy-
thes, qui, dans les obſèques des pe-

(1) Voy. Céſar. lib. VI. cap. 19.

DES CELTES, *Livre II.* 7

bonnes de considération, brûloient, avec les corps des Grands-Seigneurs, leurs Femmes, les Clients (2) qui étoient dévoués à vivre & à mourir avec eux, leurs Domestiques, leurs Chevaux, leurs Chiens & leurs armes. Au contraire, les usages qui sont particuliers à quelqu'un des Peuples Celtes, ont ordinairement une origine étrangère. La Polygamie, par exemple, inconnue à la plupart des Nations Celtiques, étoit commune & permise parmi les Thraces (3). Ils l'avoient reçue des Grecs, & des Peuples de l'Asie mineure. Il faut dire la même chose des Temples, des Idoles & d'une infinité de Cérémonies que les Celtes ne reçurent que fort tard : les uns leur venoient des Carthaginois, les autres des Romains, d'autres en-

(2) Ce sont les *Soldurii*, dont il sera fait mention ailleurs.

(3) Voy. Solin. cap. XV. p. 214.

fin des Grecs qui les avoient eux-mêmes reçues des Phéniciens & des Egyptiens.

Quant on lit, avec quelque attention, l'ancienne Histoire de l'Europe, on voit la barbarie se retirer par degrés des Provinces Méridionales, & se concentrer dans le fond du Nord. La raison n'en est pas difficile à découvrir. Les Peuples Scythes, ou Celtes, se civilisèrent insensiblement, à mesure que les Nations policées, qui avoient établi les premières Colonies le long des Côtes de l'Espagne, des Gaules, de l'Italie, & de la Grèce, pénétrèrent plus avant dans le Pays.



CHAPITRE II.

LES Peuples Celtes, Maîtres de la plus grande partie de l'Europe, demeuroient les uns sous un climat tempéré, ou même chaud, les autres dans des Pays extrêmement froids: cependant ils ne laissoient pas de se ressembler tous. Ils avoient une taille grande (1), beaucoup

Les C
avoient
de la N
divers a
cages

(1) Voy. Calpurnii Flacci Declamat. 2. Strab. V. p. 195. Pausan. Phoc. XX. p. 347. Anon. Marc. lib. XV. cap. XII. p. 106. lib. XXXI. c. I. p. 620. Appian. Celtic. p. 1220. Diod. Sic. 212. Arrian. Exped. Alexandri, p. 12. Flor. 13. Silius Ital. XV v. 715. Camill. ap. Liv. V. Manlius ap. Liv. XXXVIII. 7. Strab. IV. 260. 290. Tacit. Agric. cap. 2. Germ. cap. 4. Oz. I 39. IV. 1. Pompon. Mel. lib. III. cap. III. 5. Columella de re Rustic. lib. III. c. VIII. 25. Vegetius de re milit. lib. I. cap. 1. Vi. lib. VI. cap. I. p. 104. Hegesipp. lib. II. p. Manilius Astronomic. lib. IV. p. 102. Mador. lib. IX. cap. II. p. 1006. Chronic. p. 731. rech. Paul. Emil. tom I. 264. Procop. Van. lib. I. cap. II. p. 178. Eunapius Sardens. de s in Except. Legat. p. 18. Q. Curt. lib. IV. 2. Plin. lib. V. cap. XXII. p. 695.

d'embonpoint (2), les chairs blanches & molles (3), les couleurs vives, les yeux bleus, le regard frouche & menaçant (4), les cheveux blonds & épais (5), un ten

(2) *Voy.* Silius Ital. lib. XVI. p. 471. lib. I v. 154. Ammian. marcell. lib. XV cap. XII. 106. Diod. Sic. V. 212. Appian. Celtic p. 122. Livius XXXIV. 47. XXXVIII. 21. Virgil. *Æneid.* VIII. v. 660. Isidor. Orig. XIX. cap. XXIII. 1300. Plin. Hist. Nat. lib. II. cap. LXXVIII. 230. Hieronym. in vitâ Hilar. tom. I. p. 15. Vitruv. lib. VI. cap. I p. 104. Procop. Vand. lib. I. cap. II. p. 178. Aristot. Problem. Se XIV. n. 14.

(3) *Voy.* les autorités citées, note (2) & dessus.

(4) *Voy.* Claudian. in Rufin. lib. II. v. 11. Lucan. VII. v. 231. Diodor. Sic. V. 213. Ammian. marcell. XV. cap. XII. p. 106. Tacit. Germ. c. 4. 30. Horat. Epod. XVI. v. 7. Juvenal. Sat. XIII. v. 164. Auson. Edyll. VII. Cæsar. I. 3. Vitruv. VI. cap. I. p. 104. Sidon. Apoll. lib. VI. ep. 9. Plutarch. Paul. Æmil. tom. I. 264. Herodot. IV. 108.

(5) *Voy.* Diod. Sic. V. 214. Claudian. in Rufin. II. v. 110. Idem de Laud. Stilic. II. v. 240. Lucan. I. 402. 435. Virgil. *Æneid.* VIII. 65. Strab. IV. 200. Manil. Astron. lib. IV. p. 10. Juvenal. Satyr. XIII. v. 164. Plin. II. c. LXXVII. p. 230. Martial. Epigr. v. 69. Auson. Edyll. VI.

peramment robuste (6); ils résistoient également à la faim, au froid, au travail, & à la fatigue.

La taille des Scythes & des Celtes paroissoit si monstrueuse aux Grecs, que leurs Poètes en font ordinairement des Géants (7). Les Poètes & même les Historiens Latins, en parlent à peu-près dans les mêmes termes. Les plus grands des Romains paroissoient petits auprès des Germains, des Bretons, & des autres Celtes (8). C'est la raison

Ils avoient
une grande
taille.

Claudian. in Eutrop. I. v. 380. Idem de IV. Conf. Honorii. v. 446. & de Bello Getico. v. 437. Procop. Vand. lib. I. cap. II. p. 178. Amm. marcell. lib. XXXI. cap. III. p. 620. Valer. Flac. Argon. lib. VI. v. 60.

(6) Silius lib. III. v. 326. Justin. XLIV. 2. Amm. marcell. XV. cap. XII. p. 106. Tacit. Germ. 4. Seneca de ira lib. I. cap. II. p. 398. Isidor. Orig. lib. IX. cap. II. p. 1006. Idem Chron. p. 730. Justin. lib. II. cap. 3.

(7) Voy. ci-dessus, tom. I. p. 124. 147. 148. 103.

(8) Appian. Celtic. p. 1192. Strab. IV. 200. Flor. II. 4.

pour laquelle Sidonius - Apollin appelle les Bourguignons (9) hommes de sept pieds. Jules-César parlant des Germains (10), loue leur grande stature aux vigueurs dont ils se nourrissoient par l'exercice continuel auquel ils étoient élevés. Les esprits ne se trouvant épuisés dans la jeunesse, ni par l'étude, ni par le travail, ni par aucune occupation générale étoient tous employés à l'accroissement du corps. Pline l'attribue au climat (11). Les chaleurs étant tempérées en Germanie, il ne faisoit ni une si forte transpiration, ni une consommation d'humeur si grande que dans les Pays plus chauds. Tout cela pouvoit y contribuer à quelque chose; mais n'y a-t-

(9) Sidonius Apollin. lib. VIII. ep. 9.

(10) Voy. César. IV. 1.

(11) Plin. lib. II. cap. LXXVIII. p. 23.

sur la terre des hommes de différentes espèces? On trouve dans le fond du Nord de véritables Pigmées ; c'est-à-dire, des Lapons. Il y avoit, au contraire , en Afrique une race d'Ethyopiens qui ne le cédoient point aux Germains pour la taille (12). Il est fort douteux que les Lapons parvinssent jamais à la hauteur de six pieds, dans quelque Pays qu'on les transplantât.

A Dieu ne plaîse , cependant , que l'on doive révoquer en doute ce que nous dit l'Ecriture-Sainte , lorsqu'elle nous présente le genre humain descendant d'un seul homme. Mais , la création de l'homme , la longue vie des Patriarches , la conservation de l'homme , des plantes & des animaux , au milieu d'un déluge universel , sont des miracles de la puissance Divine ; il n'est pas hors de

(12) Plin. lib. II. cap. LXXVIII. p. 230.

vraisemblance, que, par un semblable miracle, Dieu eût mis une différence si sensible entre les divers descendans d'Abraham ou de Noé, que l'on pourra distinguer jusqu'à la fin du monde les Germains des Lapons, les Peuples blancs des Peuples noirs, ceux qui ont les cheveux crépés de ceux qui les ont longs & flottans (13).

(13) M. Pelloutier étoit trop instruit pour ne pas comprendre combien son opinion étoit opposée à l'Histoire de Moïse. Il a cru se tirer d'embarras en recourant à un miracle ; mais est-il permis d'en supposer gratuitement ? Peut-on admettre des miracles dont l'Ecriture Sainte ne parle pas , des miracles que rien ne laisse entrevoir ? D'ailleurs , en admettant les idées de M. Pelloutier , comment se pourroit-il que les individus de la même espèce se fussent tous réunis ? Auroient-ils choisi de préférence le climat qui convient à leur espèce ? Se feroient-ils accordés à former ces nuances que les climats indiquent ; car les deux extrémités d'un Peuple ne se ressemblent pas toujours parfaitement ? Les migrations , les guerres , ce reflux des Peuples d'un Pôle à l'autre n'eussent-ils pas renversé totalement ce choix que les Peuples auroient fait d'un climat relatif à leur espèce ? Cependant les Pygmées sont encore en

L'embonpoint des Celtes, quoiqu'en ayent pensé les Anciens, venoit infailliblement de la manière dont ils se nourrissoient, & sur-tout de la bière ; cette liqueur étoit la

Les Celtes
avoient beaucoup d'embonpoint.

Laponie ; les Nègres habitent les Pays brûlés par les ardeurs du soleil &c. . . Les exportations & les voyages ont certainement produit quelques différences ; mais le général répond au physique du climat, & cette Loi que le Créateur a imprimée à la Terre paroît être éternelle. Des hommes transplantés d'un Pays dans un autre ne perdront que par des degrés insensibles ce qu'ils tiennent du climat qu'ils ont habité ; il faudra des siècles pour opérer un changement considérable, si le concours des Sexes n'y contribue ; mais enfin ce changement s'opérera. C'est ainsi que les plantes transportées d'un Pays à un autre s'abâtardissent ou deviennent plus belles, avec cette différence que l'action du climat s'y manifeste plus promptement ; la saison n'en est pas difficile à donner : les plantes viennent plus immédiatement à la terre. M. Pelloutier s'est livré sans réserve à son opinion. Il ne veut pas que les chaleurs excessives aient énervé les Gaulois & les Germains qui passent les uns dans l'Asie mineure, les autres en Italie, en Espagne & en Afrique. Cette assertion est contraire à l'expérience : d'autres causes peuvent y avoir concouru ; mais les chaleurs y ont certainement contribué.

boisson commune (14) de tous les Peuples de l'Europe, avant qu'ils eussent appris des Orientaux à planter la vigne, & à faire du vin. Au moins est-il certain qu'on ne trouve plus, soit en Espagne, soit dans les Gaules, soit parmi les autres Peuples qui ne font plus usage de la bière, autant de gens d'une vaste corpulence, qu'en Allemagne, & dans les autres Provinces du Nord où l'on use encore de cette boisson.

Les Celtes
sont des
gens blan-
s & des
leurs vi-

Plin, parlant des Peuples septentrionaux, attribue (15) la beauté de leur teint & de leur chevelure à la rigueur du climat. On sent bien en effet, que ces Peuples étoient moins exposés à être hâlés & brûlés par les ardeurs du Soleil, que les Habitans de l'Italie ou de l'Afrique. Cependant on auroit pu objecter à Plin que les Celtes d'Espagne

(14) Voy. ci-dessous, chap. III. p. 25. & su

(15) Voy. ci-dessus, p. 12. note (11).

le son opinion? Auroit-il ré-
que ces Peuples tenoient en-
quelque chose de la constitution
ys d'où ils sortoient? Mais les
d'Espagne y étoient établis
des tems immémorables, les
is de l'Asie mineure étoient
e blancs plus de cent ans après
ir passé; ils avoient d'ailleurs
rs été voisins de la Grèce. Les
es tiennent bien tous quelque
de la position des Pays où ils
tablis; cependant on ne sçau-
roire que la diversité du ter-
x du climat suffise pour ren-

autres
et des
bleus.

Aristote (17) prétend que les Peuples septentrionaux ont les yeux bleus (18), parce que le froid excessif, qui régné dans ces Contrées, empêche la chaleur naturelle de transpirer & de s'évaporer aussi facilement que dans les Pays chauds. Peut-être auroit-il mieux valu laisser le problème indécis, que de le résoudre d'une manière si peu satisfaisante. Solin (19) fait, sur cet article, une réflexion qui n'est pas plus solide. » Les Albaniens, dit-il, qui » étoient un Peuple Scythe de l'A- » sie, voyent mieux de nuit que » de jour, parce qu'ils ont les yeux » bleus. «

(17) Voy. ci-dessus, p. 12. note (11). & Aristot. Problem. Sect. XIV. n. 14.

(18) Mezerai prétend que les Germains avoient les yeux verts. *Hist. de France avant Clovis*, p. 24. On ne sçait d'où il l'a pris. γλαυκός, *caïsus*, signifie *bleu*.

(19) Solin. cap. XXV. p. 235. Plin. Hist. Nat. VII. 2. A. Gell. lib. IX. cap. IV. p. 247.

DES CELTES, L^{re} II. 19

Le regard farouche & menaçant, ils avoient le regard farouche & menaçant.
qu'on attribue assez généralement aux anciens Celtes, venoit, selon les apparences, de la férocité de ces Peuples, qui ne la dépouillerent que fort tard. Ennemis des Nations étrangères, se défiant sur-tout des Grecs & des Romains, qui en vouloient à leur liberté, ils les regardoient rarement de bon œil. Depuis qu'ils sont sortis de la barbarie, ils ont perdu ce regard fier & terrible, auquel on les reconnoissoit autrefois.

Les Historiens donnent quelquefois aux Scythes & aux Celtes une chevelure blonde; d'autrefois ils disent que ces Peuples avoient des cheveux roux. Il n'y a point en cela de contradiction. Ces Peuples avoient naturellement les cheveux blonds; mais ils n'épargnoient rien pour les rendre rouges & ardens: Les Celtes avoient des cheveux blonds.

cette couleur leur paroïssoit infiniment plus belle.

Au reste les cheveux blonds étoient, sans doute, extrêmement rares parmi les Grecs & les Romains. Aulu-Gelle (20) met au nombre des choses incroyables ce qu'Aristée de Préconnese, & plusieurs Auteurs Grecs, du même ordre, ont dit de certains Peuples Scythes, » que leurs » enfans apportotent au monde des » cheveux qui étoient précisément » de la même couleur que ceux » de nos Vieillards. « A la vérité, Solin ne conteste pas le fait; mais il assure que la chose a paru si extraordinaire, que l'on a cru devoir donner à la Nation un nom qui exprimât cette grande merveille. » On » les appelle, dit-il, (21) Albaniens,

(20) Voy. A. Gell. lib. ix. cap. iv. p. 247.

(21) Solin XXV. 232.) Les *Albaniens* portoient déjà ce nom avant que les Romains eussent passé en Asie. Il n'est donc pas possible de lui

» parce qu'ils naissent avec des che-
 » veux blancs. « De semblables re-
 marques prouvent , non-seulement
 que les Grecs n'ont connu que très
 imparfaitement les Peuples septen-
 trionaux , mais encore que les Ro-
 mains se sont bien souvent conten-
 tés de copier les Auteurs Grecs : ils
 n'ont fait aucune recherche sur les
 choses qu'il étoit le plus facile de
 savoir ; & ils étoient plus à portée
 que les Grecs de connoître les Peu-
 ples septentrionaux.

Ils avoient
 tempé-
 rament
 robuste
 & gou-
 reux.

Le tempérament robuste & vigou-
 reux des Celtes doit moins être re-

donner une étymologie Latine. On a déjà re-
 marqué dans le Liv. précéd., ch. XV. p. 297. 298.
 303. qu' *Albe* signifioit dans la Langue des Cel-
 tes, une Montagne, & *Albion*, un Montagnard.
 Les *Albanois* sont donc les Scythes qui demeu-
 roient sur le Mont Caucase, & les *Ibères*, leurs
 voisins, ceux qui étoient établis au-delà de cette
 chaîne de Montagnes. (Voy. ci-dessus, Tom I. p.
 260-262.) (Justin dit au Livre XVII. chap. 3 de son
 Histoire : *Albani Hierulem ex Italia ab Albano*
monte secuti dicuntur. On entrevoit dans cette Fa-
 ble la véritable signification du nom d'*Albani*.

gardé comme un présent de la nature, que comme le fruit de l'éducation qu'ils recevoient , & de leur manière de vivre. Des Peuples, qui n'avoient d'autre métier que la guerre, qui pensoient que la véritable gloire ne se moissonne que dans un champ de bataille, devoient s'étudier naturellement à augmenter autant qu'il étoit possible les forces du corps; ils devoient s'accoutumer de bonne heure aux fatigues & aux incommodités qui sont inséparables de la profession des armes. C'étoit aussi l'unique étude des Celtes, depuis la jeunesse la plus tendre jusqu'à l'âge décrépît. Ces corps de fer s'amollirent insensiblement, à mesure qu'ils commencèrent à connoître & à goûter les douceurs de la paix. Le mal ne fut peut-être pas grand. Les forces du corps sont nécessaires à l'homme : la guerre est inévitable en mille occasions; mais, s'il ne faut

pas les négliger, s'il est à propos de former les jeunes gens aux travaux militaires, n'est-il pas infiniment plus utile de cultiver les facultés de l'ame, de régler ses idées & ses desirs, de retrancher, s'il est possible, tout ce qui donne occasion aux injustices & aux guerres ?

Les Auteurs remarquent assez généralement, que les Gaulois & les Germains (22) résistoient beaucoup mieux au froid qu'à la chaleur; l'ardeur du soleil leur étoit en quelque manière insupportable. Pourroit-on être surpris que des armées, sorties d'un Pays froid (23), ayent été incommodées, dans le commencement, par des chaleurs auxquelles le soldat n'étoit pas accoutumé ? Un corps,

Le tempérament des Celtes supportoit mieux le froid que la chaleur.

(22) Voy. Livius XXXV. §. XXXVIII. 17. Tacit. Germ. 4. & Hist. lib. II. cap. 32. 93.

(23) On a montré dans le Livre précédent, chap. XII., que le climat des Gaules étoit autrefois beaucoup plus froid qu'aujourd'hui.

chargé d'humeurs & d'embonpoint ne doit-il pas naturellement souffrir beaucoup plus de la chaleur, qu'un corps sec & nerveux ? Mais, reste, il est constant que les Gaulois qui allèrent s'établir dans l'Asie mineure, que les Germains, qui dans la décadence de l'Empire Romain, envahirent une partie de l'Italie, de l'Espagne & de l'Afrique s'accoutumèrent au climat de ces Contrées ; ils y conservèrent longtemps toute leur vigueur. S'ils la perdirent dans la suite, ce ne fut point qu'ils eussent été énervés par des chaleurs excessives que l'on ressent dans ces Contrées. Ce qui contribua le plus à les affoiblir, c'est qu'ils changèrent insensiblement leur ancienne manière de vivre, pour adopter celle des Peuples au milieu desquels ils s'étoient établis.

La température
de ces Cieux
ne duroit

On a remarqué aussi que la
vigueur des Peuples Celses resser-

bloi

DES CELTES, Livre II. 15

doit, en quelque manière, à un feu ^{point à}
le paille. » Les Germains, disoit ^{tigue.}
Tacite (24), sont d'une taille
avantageuse, terribles dans un pre-
mier effort, peu capables d'un tra-
vail fatiguant & continu. Tite-
live & Florus (25) disent la même
chose des Gaulois. » Dans le pre-
mier choc, ils font des efforts
qu'aucun homme ne sçauroit éga-
ler. Quand il faut revenir à la char-
ge, ils sont plus foibles que des
femmes. « Ce n'étoit donc pas la
ibleffe de leur tempérament qui
rendoit incapables de soutenir un
ig travail. Ils avoient une vigueur
des forces extraordinaires; mais
ne sçavoient pas les ménager
) . Ils agissoient comme ces es-
violens & féroces, qui veulent

Voy. Tacit. Germ. 4. Appian. Celt. p.

Livius X. 28. XXXVIII. 17. Flor. II. 4.

Voy. ci-dessous, chap. XIV. & XVI.

le II.

B

tout emporter d'emblée. Se livrant aveuglément à l'impétuosité de leur tempérament, ils alloient au combat avec une ardeur trop vive pour se soutenir long-tems. Rencontroient-ils dans leur chemin des obstacles & des difficultés auxquelles ils ne fussent pas préparés, leur activité tombait d'elle-même : ils se rebutoient avec la plus grande facilité.

CHAPITRE III.

manière de
des Peuples
Celts. **L'**ANCIENNE manière de vivre des Peuples Celtes nous fera reconnaître facilement que l'Europe étoit autrefois habitée par la même Nation ; qu'au lieu de tirer leur origine ou des Egyptiens , ou des Phéniciens , qui étoient déjà policés lorsqu'ils envoyèrent des Colonies dans les Pays étrangers , les Celtes descendent véritablement des Scythes c'est-à-dire , d'un Peuple fauvag

& barbare, d'un Peuple qui n'avoit encore aucune connoissance des avantages que l'homme peut tirer de son industrie, ou du Pays qu'il habite.

Les Scythes menaient une vie simple & frugale. Soit qu'ils ne connussent pas encore l'Agriculture & les douceurs qu'elle procure au genre humain, soit qu'ils la regardassent comme une occupation basse & servile, qui ne convenoit point à des Guerriers, soit qu'ils fussent dans l'opinion que le climat & les terres de la Scythie n'étoient point propres à produire les bleds, & les fruits que l'on recueilloit dans d'autres Pays; soit enfin qu'ils crussent pas devoir se donner beaucoup de soins pour multiplier l'abondance & la diversité des alimens, se procurer des délicatesses qui n'étoient, selon eux, qu'à affoiblir le corps & amollir le courage:

Les Scythes vivoient des fruits que la terre produisoit naturellement, de la chasse, du lait & de la chair de leurs troupeaux.

il est toujours certain que la plupart des Scythes (1) négligoient presque entièrement l'Agriculture. Les fruits que la terre (2) produit naturellement, la chasse (3), le lait & la chair de leur troupeaux (4), leur fournissoient abondamment les choses nécessaires à la vie ; ils ne se soucioient point des alimens que l'homme n'obtient qu'à force de travail, & à la sueur de son front. Hérodote observe (5) que ceux des Scythes qui sèmoient quelque peu de bled, ne s'en servoient pas pour

(1) Voy. Herodot. IV. 19. Strab. VII. 307
Dio. Chrysost. Orat. LXIV. p. 596.

(2) Justin. II. 2. Herodot. IV. 46. ap. Cicer. Tuscul. Quæst. V. p. 3600. Amm. Marcell. lib. XXII. cap. VIII. lib. XXXI cap. III. p. 317. 619.

(3) Voy. ci-dessous, chap. XIII.

(4) Voy. les notes précédentes. On sçait que le nom de *Galactophages*, que les Grecs donnoient aux Scythes, signifie des hommes qui se nourrissent de lait. (Voy. Homer. Illiad. XIII. v. 6 Strab. I. p. 4.)

(5) Herodot. IV. 17.

faire du pain, mais uniquement pour le rôtir, c'est-à-dire, pour en faire de la bière & de la bouillie.

Les Nations Celtiques retinrent long-tems cette manière de vivre. Par exemple, les Peuples établis dans les Montagnes du Portugal (6), où les Carthaginois & les Romains n'avoient pu les forcer, se nourrissoient des alimens les plus simples; au défaut de l'huile, qui leur étoit inconnue, ils faisoient tous leurs apprêts avec du beurre. Ils ne mangeoient du pain qu'en deux saisons de l'année, encore le faisoient-ils avec des glands, à la manière des Pélasges (7) de l'Arcadie.

Les Peuples
Celtiques se
nourrissoient
anciennement
de la même ma-
nière que
les Scythes.

(6) Voy. Strab. III. 155. Justin. XLII. cap. 2. 4. Plin. XVI. cap. 5. L'Histoire fabuleuse d'Espagne portoit qu'un Prince nommé *Habis* avoit appris aux Tartétiens à cultiver la terre, & à ne plus se nourrir de fruits sauvages. (Voy. Justin. XLIV. 2.)

(7) Ælian. Var. Hist. lib. III. cap. 39.

Gaulois
eurent des
la cul-
tivation
des vignes
des oliviers

Justin remarque (8) que les anciens Habitans des Gaules apprirent des Grecs établis à Marseille la manière de cultiver les terres, de tailler la vigne, & de planter des oliviers. La Colonie de Marseille fut fondée par les Phocéens, sous le règne de Tarquin l'ancien (9), vers l'an 153 de

(8) Voy Justin. XLIII. 4. macrob. in somn. Scipion lib II cap. X. p. 108.

(9) Voy. Justin. XLIII. 3.) martianus Héracléotes v. 210. dit que la Colonie de Marseille fut établie 120. ans avant la bataille de Salamine. Cette bataille se donna, selon Diodore de Sicile, lib. XI. p. 242. & seq. l'an 1. de la LXXV. Olympiade. La fondation de Marseille tombe par conséquent sur l'an 1. de la XLV. Olympiade, de Rome 154. & 600. ans avant J. C. Fenestella avoit aussi remarqué que, vers le même tems, l'on vit pour la première fois des Oliviers en Italie. (Voy. Plin. Hist. Nat. lib. XV. cap. 1. p. 167.) Il y a apparence que les Phocéens portèrent la Vigne & les Oliviers, non-seulement dans les Gaules, mais aussi en Espagne & en Italie. Herodote remarque qu'ils négocioient dans tous ces Pays avant le tems de Cyrus. (Voy. Herodot. I. 163.) D'autres, au contraire, renvoyent la fondation de Marseille à la LX. Olympiade. (Voy. Petav. Rat. Temp. lib. II. p. 95. & les notes sur le passage de Justin XLIII. 3.)

Rome, 600 ans avant J. C. Ce n'est donc que depuis ce tems-là que les Gaulois ont commencé à connoître l'Agriculture & les différentes sortes de fruits & d'alimens qu'elle procure à l'homme. On comprend même facilement qu'il dût se passer beaucoup de tems avant que les Peuples qui demeuroient dans le cœur du Pays, eussent appris de ceux qui étoient voisins de Marseille, à faire valoir leurs terres. Aussi Strabon remarque-t-il (10) que les Gaulois apprirent l'Agriculture, les uns des Marseillois, les autres des Romains, qui n'ont rien possédé dans les Gaules au-delà des Alpes, avant l'an 600 de Rome. Le même Géographe insinue ailleurs (11) que les Gaulois ne s'appliquèrent à l'Agriculture que par force. Ces Peu-

(10) Voy. Strab. lib. IV. p. 181.

(11) Strab. lib. IV. p. 178.

32 HISTOIRE

les guerriers aimoient beaucoup mieux manier l'épée & la lance la charrue & le foc ; ils ne pouvoient se résoudre à faire le métier de laboureurs, que lorsqu'on les forçoit à quitter celui des armes.

La manière
de vivre des
Romains
est la même
que celle
des Scythes.

Les Germains ne furent généralement connus avant le tems de Jules-César. Ce Général passa le premier le Rhin à la tête d'une armée Romaine (1) l'an de Rome 699, sous le Commandement de Cn. Pompée & de M. Licinius Crassus. Ce qu'il rapporte dans ses Commentaires de la manière de vivre de ces Peuples, montre clairement qu'elle ne différoit en rien de celle des Scythes. » Les *Suéves* ne consommoient peu de bled ; ils ne vivoient en partie du lait & c.

(12) César. IV. 16.

(13) Les *Suéves* étoient, du tems de César, l'une des plus puissantes Nations de la Germanie.

» chair de leurs troupeaux (14), en
 » partie de la chasse à laquelle ils
 » prenoient beaucoup de plaisir. Les
 » Peuples Germains (15), en géné-
 » ral, faisoient peu de cas de l'Agric-
 » culture; leurs alimens ordinaires
 » étoient du lait, du fromage & de
 » la chair. »

Les Germains vivoient avec la même simplicité du tems de Tacite & de Pline, c'est-à-dire, plus de cent ans après César. Le premier remarque (16) » que les alimens

(14) Cæsar. IV. 1. Plin. lib. II. cap. LXXVIII. p. 230. Strab VII. 291.

(15) Voy. Cæsar. IV. 22.) Jules-César remarque que dans les îles que le Rhin forme à son embouchure, il y avoit des Sauvages, qui ne vivoient que de poisson, & des œufs de certains oiseaux. (Voy. Cæsar. IV. 10.) Xenophon de Lampsaque appelloit ces îles *Oonai*, les îles des œufs; il les plaçoit dans la Mer Baltique. (Voy. Plin. IV. cap. XIII. p. 474. Solin. c. XXX. p. 244. Pompon. Mela. lib. III. cap. VI. p. 82.) Pline assure avoir vu sur les bords de l'Océan des Peuples qui ne vivoient que de poisson. (Plin. Hist. Nat. lib. XVI. cap. I. p. 224.)

(16) Voy. Tacit. Germ. 23.

» dont les Germains se nourrissoient
 » étoient fort simples : c'étoient des
 » pommes sauvages , de la venaison
 » fraîche, du beurre (18)* & du fro-
 » mage. « Le second ajoute (19) » que
 » le beurre n'étoit même que pour les
 » riches, & qu'on le servoit, comme
 » un mets délicat, sur les tables des
 » Grands. «

Ce n'est pourtant pas que les Ger-
 mains ne fémassent déjà quelque

(17) Plusieurs autres Auteurs disent la même chose. (Voy. Senec. de Provident. cap. IV. p. 386. Panegy. Constant. dict. inter Paneg. Veti. cap. XXIV. p. 248). On assure aussi que les Germains mangeoient de la chair crue. (Voy. Pompon mela. lib. III. c. III. p. 75. Exc. Dion ap. Vales. pag. 634. Bardef. apud Euseb. Præp. Evang. lib. IV. cap. X. p. 274.)

(18) On suit ici la version d'Ablancourt. Le Latin porte simplement *Lac concretum*, du lait caillé

(19) Plin. XXVIII. cap. IX. p. 603.) Casaubon prouve, par un passage d'Aristote, que les Grecs avoient appris des Scythes à faire le beurre, & que le nom même de *Βούτυρον* étoit Scythe (Voy. Casaub. ad Athen. lib. X. cap. XIV. p. 745.) On dit en Allemand *Butter*.

de Pline, de Tacite, & même du tems de Jules-César; mais ils n'avoient pas encore appris à en faire du pain: ils ne l'employoient, à l'exemple des Scythes, qu'à cuire de la bouillie & de la bière (20).

On n'entrera pas dans un plus grand détail sur cette matière. Ceux, qui voudront consulter les Auteurs qui en ont parlé, pourront se convaincre que tous les autres Peuples Celtes (21), même les Grecs (22) & les Perses (23), ne connoissoient anciennement d'autres alimens que ceux dont les Scythes se nourrissoient.

Il suffira de dire un mot de la

La bière étoit la boisson

20) Voy. Plin. lib. XVIII. cap. XVII. p. 414. Caff. lib. XLIX. p. 413.

21) Strab. IV. 200-202. Jornand. cap. XXX.

22) Varro R. R. lib. I. cap. II. p. 314. Justin. XIII. 7. in fine.

Voy. Herodot. I. 71.

son commu-
ne des Peu-
ples Celtes.

boisson dont les Celtes usoien-
ciennement. Les Peuples *Nom-*
qui n'avoient aucune connois-
de l'Agriculture, buvoient, co-
les Scythes, du lait (24) & de
pure, ou détrempée avec du
Ceux, au contraire, qui sêmoie-
froment, de l'orge, ou du m-
s'en servoient pour faire de la
(25), qui étoit la boisson la
commune des Celtes. Elle po-
divers noms dans les différentes
vinces de l'Europe. Les Espa-
l'appelloient *Celia*, ou *Ceria* (
Les Gaulois, *Cervisia* ou *Z-*
(27). Les Pannoniens, les Da-

(24) Herodot. I. 216. Jornand. cap.
688. Athen. II. 6. IV. cap. XIII. p. 114. Ste-
urb. p. 410. Diod. Sic. V. 211. 215.

(25) Amm. Marcell. lib. XV. cap. XII. p.
Plin. lib. XVIII. cap. XVII. p. 414. Dio-
lib. XLIX. p. 413. Strab. III. 155. IV. 200
Jornand. cap. XXI. p. 688. Athen. I. 14
Germ. 43.

(26) Flor. II. 18. Oros. lib. V. c. VII. p.

(27) Voy. Plin. lib. XXII. cap. XXV. p.

tiens, & les autres Peuples de l'Illyrie, la nommoient *Sabaja* (28). Les Thraces, les Phrygiens, & les Péoniens (Peuple voisin de la Macédoine), lui donnoient le nom de *Britum* (29), qui approche beaucoup de l'Allemand *Bier* (30). Elle

Diod. Sic. V. 211.) Diodore dit que les Gaulois appelloient la bière *Zythus*. Si ce nom étoit en usage dans les Gaules, il y avoit été porté d'Egypte, où la Bière étoit ainsi nommée (Voy. Diod. Sic. I. 21. Herodot. II. 77. Athen. I. p. 26. X. cap. 5.) Effectivement, plusieurs Colonies des Gaules, entr'autres celle de Nîmes, étoient venues d'Egypte. Cependant Diodore de Sicile peut se servir de *Zythus* sans prétendre qu'il fut reçu dans les Gaules; il avoit voyagé en Egypte, & d'ailleurs ce nom étoit en usage parmi les Grecs & les Romains. On peut voir dans l'*Anthologie* une Epigramme que Julien l'Apostat fit sur la Bière qu'il avoit goûtée dans les Gaules. Il y dit qu'elle sent le bouc. (Voy. Julian. Antholog. I. 59. Jof. Scalig. Ep. lib. III. ep. 208. p. 422.)

(28) Amm. marcel. lib. XXVI. cap. VIII. p. 469. Hieronym. ad Esai. lib. VI. cap. XIX. p. 78.) S. Jérôme étoit originaire de ces Contrées.

(29) Voy. Athen. lib. X. cap. 13.

(30) Les Bretons disent *Byer*, *ber*, *bir*, (Voy. le Dictionnaire du Pere de Rostrenen. p. 95.)

étoit connue chez les Scythes qui demeuroient au-delà du Danube, sous le nom de *Meth* ou de *Camus* (31). D'autres Peuples enfin l'appelloient *Carnus* (32).

Au reste, la bière se faisoit partout de la même manière (33), & comme on l'a fait encore aujourd'hui. On mouilloit le grain (34) pour le faire germer : on le séchoit au feu ; ensuite on le faisoit moudre ou piller : on le détrempoit avec de l'eau, & quand la liqueur avoit fermenté, on en cuisoit de la bière. C'est certainement ce qu'Hérodote a voulu insinuer, lorsqu'il dit (35)

(31) *Médos*, *Κάμωρ*. Priscus Rhetor in Exc. Legat. p. 55.

(32) *Voy.* Ulpian. Leg. 9. ff. de Tritico, vino, vel oleo. Les Tartares & les Russes ont encore leur *Braga*, qu'ils font avec de l'avoine, de la farine & du houblon. *Voy.* Strahlenberg. p. 334.)

(33) Plin. l. b. xiv. cap. ult. p. 161.

(34) Oros lib. V. cap. vii. p. 259. *Idid.* Orig. lib. XX. cap. iiii. p. 1317.

(35) *Voy.* Herodot. IV. 17.

que quelques Peuples Scythes feroient du froment pour le faire griller. Pline , qui sur cet article est entré dans un grand détail, ajoute (36) que les Espagnols & les Gaulois se servoient des lies ou de la levure de la bière , en place de levain , ce qui rendoit leur pain plus léger. Cet usage a lieu en Allemagne , & dans les Provinces du Nord. On n'auroit pas parlé de ces minuties, si elles ne servoient à confirmer que tous les Peuples de l'Europe avoient anciennement la même manière de vivre , & qu'elle s'est conservée plus long-tems parmi les Peuples septentrionaux.

Le vin a été long-tems inconnu aux Celtes aussi - bien qu'aux Scythes. Diodore de Sicile dit que, de son tems (37), les Celtes l'ache-

Les Peuples Celtes n'ont commencé que fort tard à boire du vin & à planter des vignes.

(36) Voy. Plin. lib. xviii. cap. vii. p. 456.

(37) Voy. Diod. Sic. V. 215.

toient encore des Etrangers. Les Lusitains (38), établis dans les Montagnes du Portugal, en recueilloient; à la vérité, du tems de Strabon; mais la quantité en étoit si petite, qu'elle se consumoit toute dans une fête qu'ils avoient coutume de célébrer après la vendange. On a déjà remarqué que les Phocéens (36) porterent les premiers la vigne dans les Gaules, 600 ans avant Jesus-Christ; mais, selon les apparences, il se passa plusieurs siècles avant que les Gaulois pensassent à cultiver des vignes. Aussi le *Vin* (40), qui se buvoit dans les Gaules du tems de Posidonius, y étoit apporté d'Italie, ou du voisinage de Marseille. C'est ainsi que le remarque cet Auteur contemporain du grand Pompée, à

(38) *Voy. St ab.* III. 155.

(39) *Voy. ci-dessus*, p. 30. note (8).

(40) *Voy. Strab.* XI. p. 491.

(41) *Voy. ap. Athen. lib.* IV. cap. 22.

fuite duquel il fit la plûpart de ses
voyages.

Diodore (42) & Varron (43),
i ont écrit après les expéditions
Jules-César, nous apprennent en-
re qu'alors on ne recueilloit point
vin dans la plûpart des Provin-
des Gaules. Il est vrai que, du
ns de Tacite (44) & même long-
ns avant, (45), les Germains, qui
neuroient le long du Rhin, ache-
ent du vin des Marchands étran-
s. Mais il faut qu'ils n'ayent com-
ncé d'avoir des vignes qu'après
neuvième siècle; dans le partage
e les enfans de Louis-le-débon-
re firent des Etats de leur pere,
réserva à Louis-le-Germanique
6) quelques Villes au - delà du

42) Diod. Sic. I. 21. V. 211.

43) Voy. Varro R. Rust. lib. I. c. VII. p. 321.

44) Voy. Tacit. Germ. 23.

45) Voy. Athen. II. 6. IV. 13. p. 114.

46) Voy. Duchesn. Rer. Franc. tom. II. p. 388.

Rhin, du côté des Gaules, comme Mayence, Worms, Spire, par la raison qu'il y venoit du vin. Les Pannoniens aussi (47), dont le Pays fournit aujourd'hui à une grande partie de l'Europe le vin d'Hongrie n'en avoient que très-peu du tems de Dion - Cassius, qui écrivoit son Histoire sous le règne de l'Empereur Sévère.

A l'égard des autres Peuples de la Celtique, il seroit inutile d'entrer dans le même détail. On pourroit déterminer à peu-près le tems où ces Peuples ont commencé à connoître le vin (48); mais la chose n'est

& seq. Chronic. Belg. ap. Pistorium p. 58. M. zeraï, Abrégé Chronol. tom. I. p. 317.

(47) Voy. Dio. Cass. lib. XLIX. p. 413.) Herodien remarque que la Ville d'Aquilée faisoit de son tems un grand commerce de vin avec les Peuples qui demeuroient plus avant dans le Pays, & qui n'avoient point de vignes à cause du froid. (Voy. Herodian. VIII. 599.)

(48) Le vin étoit encore inconnu à plusieurs Peuples de la Thrace, du tems de Pomponius

aut guère la peine. Cette liqueur
 t pour eux une espèce de poison.
 étoient naturellement féroces &
 rousseux ; le vin servit à entretenir
 penchant qu'ils avoient à l'ivro-
 rie. Il y eut des Scythes & des
 eltes assez sages pour le prévoir.
 s Nerviens (49) & les Belges en
 général, défendoient l'entrée du vin
 ns leur Pays. Boerebistes, Roi des
 etes (50), fit même arracher tou-
 les vignes que l'on avoit plan-
 s dans ses Etats. Cet ordre fut
 nné sur les représentations de
 ceneus, Souverain Pontife de leur
 tion. On sçait aussi le bon mot

a ; aux Gètes, du tems d'Ovide ; à quelques
 ples Goths , du tems de Jornandes ; aux
 hes , du tems d'Anacharis ; aux Perses , du
 s de Crésus. (*Voy. Pomp mela. lib. II. cap.*
p. 43. Ovid. Trist. lib. III. Eleg. 10. V. 72.
p. 12. V. 13. Jornand. c. LI. p. 688. Athen.
IV. cap 13. p. 114. Plutarch. de Sapien.
viv. tom. II. p. 150 Herodot. lib. I. c. 71.)
 49) *Voy. César. I 1. II. 15.*
 50) *Voy. Strab. lib. VII. p. 304.*

du célèbre Anachasis (51). Il exposa au Roi des Scythes les étranges effets du vin, &, lui montrant un sarment, cette plante, dit-il, auroit déjà poussé ses jets jusque dans la Scythie, si les Grecs ne prenoient soin de la tailler tous les ans.

Toutes ces précautions furent cependant inutiles. Lorsque les Peuples Scythes & Celtes eurent une fois commencé à connoître le vin, la plupart d'entr'eux le recherchèrent avec fureur; il y en avoit qui portoient cet excès (52) jusqu'à donner un Esclave pour un pot de vin. Aussi a-t-on accusé les Thraces d'être fort attachés au Culte de Bacchus (53): il n'y avoit point de Pays où l'yvrognerie & les baccha-

(51) Voy. Athen. lib. X. p. 320.

(52) Voy. Diod. Sic. lib. V. p. 211.

(53) Voy. Pompon. mela. lib. II. cap. II. p. 42
Plin. Hist. Nat. l. XVI. cap. XXXV. p. 275. &
276. ci-dessous, chap. XVIII. vers le milieu.

es fussent plus communes. Peut-être qu'après avoir appris des Grecs cultiver la vigne, ces Peuples optèrent avec plaisir le Culte de la Divinité qui autorisoit, en quelque manière, tous les excès auxquels ils s'abandonnoient.

Les Celtes prenoient leurs repas (54) à terre, ou sur des bancs sans table; les Orientaux, au contraire, rangoient autour d'une table des lits sur lesquels ils se couchoient pour mieux se délasser. Varron a remarqué (55) « que les anciens Romains mangioient assis, à la manière des Lacédémoniens & des Crétois, de qui ils avoient

Les Celtes prenoient leurs repas assis devant une table.

54) Strab. III. 155. IV. 197. Diod. Sic. v. 1. Athen. ex possid. lib. IV. cap. 12. & ex opomp. lib. X, cap. 12. Athen. l. II. cap. 6. h. de urb. p. 410, Tacit. Germ. 22; 23. 5m. ex Diod. Sic. in Exc. Valesian. lib. XXI. 58.

55) Varron oper. p. 204. 217. Serv. ad Æneid. v. 176. VIII. v. 176.

» reçu cet usage. » Il n'étoit assurément pas nécessaire de chercher si loin l'origine d'une Coutume qui étoit commune à tous les Peuples de l'Europe , avant que les Phéniciens & les Egyptiens eussent envoyé des Colonies dans cette partie du monde. Les Lacédémoniens l'avoient reçue des Pélasges (56), de qui ils descendoient. Ces Pélasges (56) l'avoient aussi portée dans l'île de Crète (57). Pour revenir aux Celtes , chacun étoit assis séparément (58), & avoit sa table à part : elle n'étoit, ni couverte d'une

(56) On a montré dans le Livre précédent chap. ix. p. 118 & suiv. que les Pélasges étoient les anciens Habitans de la Grèce Ils prenoient leurs repas assis (*Voy. Athen. l. I. c. 9. VIII. 16.*)

(57) Les Pélasges avoient passé dans l'île de Crète, (*Voy. Dionys. Halic. lib. I. p. 14. Homer. Odyss. lib. XIX. v. 177. Diod. Sic. IV. 183. V. 238. Strab. V. 221. X. 475.*)

(58) *Athen. lib. II. cap. 6. Steph. de urb. p. 410. Tacit. Germ. 22. Voy. ci-dessous chap. XII.*

DES CELTES, *Livre II.* 47

nappe (59), ni chargée de beaucoup de mets.

Leur vaisselle (60) étoit anciennement de bois ou de terre. Ils apprirent ensuite des Grecs & des Romains à en avoir de cuivre, & même d'argent, dont ils ne faisoient pas cependant un grand cas (61). Ils buvoient ordinairement (62) dans des cruches, qui étoient aussi de terre, ou de bois, ou d'argent. C'est ce qu'Athenée appelle des vases qui ressemblent à des pots.

La vaisselle
des Celtes
étoit de bois
ou de terre ;
ils buvoient
dans des cruches
de terre,
de bois ou
d'argent.

(59) *Fragm. ex Diod. Sic. in Exc. Valesian. lib. XXI. p. 258 Tacit Germ 23.*

(60) *Voy. la note précédente & Athen. lib. IV. cap. 12. Diodore de Sicile & Strabon disent que les Lusitains & les Celtes mangent sur de la vaisselle de cire (Κεραμική). C'est visiblement une faute de Copiste. Cluvier croit qu'il faut lire Κεραμική ou Κεραμίσια, de la vaisselle de terre. Voy. Diod. Sic. V. 212. Strab. III. 155. Cluver. Germ. Ant. p. 127.)*

(61) *Tacit Germ cap 5.*

(62) *Voy. Athen lib. IV. cap. 12. Fragm. ex Diod. Sic. in Exc. Valesian. lib. XXI. p. 258. Tacit. Germ. 23.*

Dans les festins, on présentait à boire dans des cornes.

Mais dans les festins on présentait à boire dans des cornes de bœuf sauvage (63), ou dans des crânes humains (64); pour rendre ces deux sortes de gobelets moins dégoutans & plus magnifiques, les Grands Seigneurs avoient coutume de les faire garnir (65) d'or ou d'argent. Il est constant que l'usage de boire dans des cornes (66) est fort

(63) Voy. Cæsar. VI. 28. Fragm. ex Diod. Sic. in Exc. Valesian. lib. XXI p. 258. Tacit. Germ. 23. & ci-dessous note (66).

(64) Voy. Plin. Hist. Nat. lib. VII. cap. II. p. 7. Strab. VII. 298. Flor. lib. III. cap. 4. Orof. I. V. cap. XXIII. p. 310. Silius Italic. lib. XIII. v. 482.) C'est l'origine du mot de la basse Latinité. Scala, (Isid. Orig. lib. XX. cap. V. p. 1319. Paul. Diac. Hist. Longob. lib. I. cap. XVIII. p. 365.) Les Allemands appellent le crâne *Hirn-Schale* & *Hirn*, cerebrum, *Schale*, Testa.

(65) Cæsar VI. 28. Silius Italic. lib. XIII. v. 482. Athen. lib. I. cap. 14. Herodot. IV. 65. Pompon. Mela. lib. II. cap. I. p. 40. Solin. cap. XXV. p. 234. Livius. lib. XXIII. cap. 24.

(66) Athenée remarque que le mot de *κέραια*, verser à boire, qui signifie proprement verser dans une corne, vient de ce que les anciens Grecs buvoient dans des cornes. Voy. Athen. IV.

ancien,

ancien. On peut le regarder comme le reste de l'ancienne simplicité des pures Nomades; leurs troupeaux leur fournissoient non-seulement les vivimens dont ils se nourrissoient, mais encore des peaux dont ils se couvroient, des cornes qui leur tenoient lieu de gobelet, & même des armes offensives & défensives; est-à-dire, de leurs boucliers qui étoient de cuir, & de leurs traits (67); qui, au lieu de fer, étoient armés d'un os pointu, ou d'une corne qu'ils aiguisoient pour la rendre tranchante. Mais les Celtes préféroient sur-tout les cornes du bœuf sauvage, dont leurs forêts étoient remplies, soit parce qu'elles avoient une plus grande capacité (68), soit

154. IV. 12. Xenophon. *Expedit. Cyr.* lib. VI. p. 162. VII. 175. *Fragm. ex Diod. Sic. in Exc. Valerian.* lib. XXI. p. 258. Tacit. *Germ.* 23.)

(67) Tacit. *Germ.* cap. 6. Plin. *Hist. Nat.* lib. XI. cap. XXXVII. p. 539.

(68) Solin. cap. XXXII. p. 247. Isidor. *Orig.*

parce que la chasse de cet animal étoit fort dangereuse (69). Plus les cornes étoient grandes (70), plus elles relevoient l'adresse & le courage du chasseur qui avoit tué une bête pourvue de semblables défenses.

Les Celtes
buvoient aussi
dans des crâ-
nes humains.

Il faut dire la même chose de cette barbare coutume de boire dans des crânes humains. Les Nations Celtiques étoient dans l'idée que la valeur est la seule vertu capable d'annihiler véritablement l'homme. D'après cet étrange préjugé, les crânes d'ennemis qu'un brave avoit tués étoient pour lui & pour sa famille des titres de noblesse.

lib. XII. cap. I. p. 1113. & ci-dessous note (70) Théopompe avoit remarqué que les Rois des Péoniens possédoient de ces cornes qui tenoient jusqu'à trois ou quatre pintes. (V. Athen. lib. XI. p. 355. Plin. Hist. Nat. lib. 2 cap. XXXVII p. 539.)

(71) V. Pomp. Mél. lib. II. cap. I. p. 4 & Plin. cap. XXV. p. 235.

DES CELTES, *Livre II.* 51
 n Scythe ou Celte (72) avoit-il
 en duel son ennemi particulier,
 et-il en bataille rangée terrassé
 ennemi de l'Etat, il commençoit
 à lui couper la tête (73) : c'étoit
 un trophée qu'il promenoit en
 triomphe par toute l'armée à la
 pointe d'une lance, ou à l'arçon de
 son bouclier, afin que chacun le félicitât
), & bénit Dieu de la victoire
 qu'il venoit de remporter. Il alloit
 ensuite la présenter à son Général
) pour obtenir la récompense

) Voy. ci-dessus, noté (65).

Voy. Diod. Sic. V. 212. T. Liv. X. 26.
 IV. 197. Duchesne. Tom. I. p. 716. Vind
 bert. p. 576. Justin. XXIV. 5.) Diodore de
 lib. XIV p. 455 remarque que les Gaulois
 après avoir défait les Romains près la Ri-
 d'Allia, employèrent le jour suivant à
 ramasser les têtes des ennemis qui étoient de-
 s sur le champ de bataille.

) Silius. lib. IV. v. 213. Paul. Diac. Hist.
 lib. V. cap. XVII. p. 425.

) Herodot. IV. 64. Plutarch. Alex. Tom.
 187. Polyb. lib. II. p. 116 Suidas Tom. I.
 6.) Strabon. lib. XV. p. 727. dit que les

dûe à sa valeur & au service qu'il avoit rendu à l'Etat.

Après cela, ces têtes étoient
 chées (76) sur des troncs d'arbres
 dans le champ de bataille, ou clouées
 (77) aux portes des Villes, ou dé-
 posées (78) dans quelque lieu co-
 sacré, ou gardées (79) dans les ma-
 sons des Guerriers, comme un mé-
 nument perpétuel de leur valeur.
 On les conservoit même si précieu-
 sement parmi les Gaulois, qu'ils
 feroient fait un scrupule, non-seu-
 lement de le vendre au poids de l'or,
 mais encore de les changer con-

même coutume étoit établie parmi les Car-
 thagiens qui étoient un Peuple Persé. Ils port-
 au Roi les têtes des Ennemis qu'ils av-
 tués. Le Roi les faisoit déposer dans son
 Le particulier qui portoit plus de têtes é-
 plus estimé.

(76) Voy. Tacit. An. I. 61.

(77) Voy. Strab. IV. 197.

(78) Livius. lib. XXIII. cap. 24.

(79) Herodot. IV. 65, Strab. IV. 19
 §ic. V. 212. 213.

les plus grands trésors. Les têtes des chefs (80) de l'armée ennemie, ou des personnes que l'on avoit tuées au duel, avoient ce privilège qu'on en faisoit les coupes dont nous parlons.

On les réservait (81), à la vérité, pour les grands festins; mais il falloit aussi que tous les convives y fussent. Ils s'en faisoient un honneur, & c'est qu'on ne les présentait pas aux guerriers, c'est-à-dire, à ceux qui n'avoient encore tué personne. On comptoit même (82) au nombre des

(80) Livius. lib. XXIII. cap. 24. Paul. Diac. Hist. Longob. lib. I. cap. XVIII. p. 365. & Hist. Miscell. lib. XXIV. p. 344. & ci-dessus, note (65).

(81) Livius. lib. XXIII. cap. 24. Herodot. IV. 53. Pomp. Mela. lib. II. cap. I. p. 40. & ci-dessus chap. XIII.

(82) M. Mascou rapporte une ancienne Chanson Danoise où le Roi Regnerus Lodbrock parle des plaisirs d'une autre vie, en des termes dont voici la traduction : *Bibemus cerevisiam brevi, in concavis craniorum pcculis, in praesentis Odini Amicilio.* Voy. Mascou Geschichte der Teutschen Rom. II. p. : 76. ex Bartholino lib. II. cap. 12. p. 557.)

74 HISTOIRE

plaisirs d'une autre vie celui
boire dans le crâne de ses ennemis
Il y avoit des Scythes (83)
conservoient de la même manière
& qui employoient au même usage
les têtes de leurs peres. C'étoit, je
sais mieux (84), le devoir de l'estime
de l'amitié. Voilà bien de la barrière :
elle existoit cependant par les Gaulois,
du tems de Posidonius (85) & de Diodore de Sicile.
Et qui est encore plus surprenant (86)

(83) Herodot. IV. 26. & ci-dessus note

(84) Herodot. IV. 26. Pomp. Mela. lib. I. cap. I. p. 40.

(85) Voy. les notes de la p. 51. & suiv.

(86) Paul. Diac. Hist. Longob. lib. II. XIV. p. 375.) Il paroît par une Lettre de Sigismond à Chlodowinde, première femme d'Alboin que ce Prince étoit Arien. Alboin fut assassiné l'an 572. de J. C. Procope remarque que les Lombards étoient Chrétiens avant le tems d'Anastase, qui parvint à l'Empire l'an 491 de l'Ere vulgaire. (Voy. Duchesne. Rer. Franc. I. p. 853. Marcell. Chronic. p. 215. Jo. Biclar. Chronic. p. 13. Procop. Gotth. lib. cap. XIV. p. 420.)

DES CÉLTES; Livre II. 53

ns le ~~di~~ Reli
rétienne ne l'avo
lieu des Lombards, q
nt déjà reçu l'Evangile depuis quel-
e tems (87).

Au reste, comme on se servoit
tout de ces coupes dans les
tins sacrés (88), Hérodote s'est
igné (89), sans aucun fonde-
nt, qu'elles étoient des idoles,
qu'on leur offroit des sacrifices.
lieu d'avoir des Simulacres, les

87) Cette coutume subsiste encore parmi les
iens du Chily. « Malheur à ceux qui don-
ent dans leurs pièges; car ils les déchirent,
eur arrachent le cœur, qu'ils mettent en
orceaux, & se jettent sur leur sang comme
es bêtes féroces. Si c'est quelqu'un de consi-
ération, ils mettent sa tête au bout d'une
ique, boivent ensuite dans le crâne, dont
s font une tasse, qu'ils gardent comme
ine marque de Triomphe. » Frézier, Re-
ion du voyage de la mer du Sud fait en 1712.
13. & 1714. à Amsterdam, chez P. Humbert,
17. Tom. I. p. 110.

88) Voy. ci-dessus, la note (78).

89) Voy. ci-dessus, la note (83).

Scythes en condamnoient l'usage dans les autres Peuples; ils le regardoient comme une vraie impiété.

Il n'est pas nécessaire d'avertir que les Peuples Celtes ne traitoient aucune affaire publique ou particulière, dont le festin ne fut, pour ainsi dire, le sceau & la ratification. Cet Ouvrage en fournira la preuve d'un bout à l'autre. On donnera aussi une courte description de ces festins, qui étoient, en quelque manière, la seule récréation des Celtes.

CHAPITRE IV.

CE qu'il y avoit de féroce dans la manière de vivre des anciens Habitans de l'Europe, engage naturellement à examiner s'ils ont jamais été Antropophages. On en a accusé

On a accusé les Peuples Scythes & Celtes d'être Antropophages.

plûpart des Peuples du Nord (1). Il en faut croire Strabon , Pline , Pomponius Méla , &c. il y avoit de ces Peuples (2) qui mangeoient les prisonniers qu'ils faisoient à la Guerre , & en général tous les étrangers (3) qui tomboient entre leurs mains.

Il y en avoit d'autres où les ennemis tuoient & mangeoient leurs propres peres , quand ils étoient parvenus à un certain âge. Hérodote attribue cet usage aux Massagètes (4). » Quand un Massagète,

(1) Voy. Strab. IV. 200. Plin. Hist. Nat. lib. II. cap. XVII. p. 678. lib. VII. cap. II. p. 106. Pompon. Méla. lib. II. cap. I. p. 41.

(2) Voy. Lucian. Dial. Junon. & Latonz. p. 11. & ci-dessus , p. 48. note (64).

(3) Si le fait étoit constant , il faudroit en rendre ceci des Etrangers qu'une tempête ou quelque autre accident jectoit malgré eux dans le Pays des Scythes. Il est certain que ces Peuples recevoient avec beaucoup d'humanité ceux qui alloient les trouver volontairement. Voyez ci-dessous , chap. XVII.

(4) Voy. Herodot. I. cap. 216. Strab. XI. 513. Lucian. in Toxari de Amicit. p. 615.

» dit-il , est accablé de vieillesse ;
 » ses parens s'assemblent & l'immo-
 » lent avec quelques animaux : on
 » apprête toutes ces viandes & on
 » les mange. Cette sorte de mort
 » passe , parmi eux , pour la plus
 » heureuse de toutes. Au lieu de
 » manger ceux qui meurent de ma-
 » ladie , on les enterre. Un Massagete
 » s'estime malheureux , quand il ne
 » parvient pas à être immolé. «

Selon le même Historien , les Li-
 sedons n'égorgeoient pas à la véri-
 té leurs parens ; ils les mangeoient
 de la même manière que les Massa-
 getes (5). » Quand le père d'un Li-
 » don vient à mourir , tous les pa-
 » rens du défunt se rendent auprès
 » de son fils , qui leur donne un
 » festin. Chacun amène quelque bé-
 » te que l'on tue , & que l'on ma-

(5) Voy. Herodot. IV. 26. Pompon. mel. II.
 II. cap. I. p. 40. Solin. cap. XXV. p. 234.

en pièces. On coupe aussi par morceaux le corps mort , & , après avoir mêlé toutes ces viandes , on les sert dans le festin. «

Strabon dit la même chose des herbivores (6). Il remarque ailleurs (7) que l'on imputoit aussi aux Irlandois „ de tenir pour une chose honnête de manger leurs peres quand ils venoient à mourir. « Plusieurs Auteurs assurent encore qu'il avoit dans la Scythie des Peuples (8) qui se nourrissoient ordinairement de chair humaine , & qui la regardoient comme le plus salutaire (9) de tous les alimens. Le fait est même rapporté avec des circonstances qui semblent le rendre indubitable.

(6) Voy. Strab. lib. xi. p. 520.

(7) Voy. Strab. iv. 200.) Diodore de Sicile ne dit la même chose. (Voy. Diod. Sic. V. 214.)

(8) A. Gell. lib. ix. cap. iv. p. 246. Lucian. Saturn. p. 812.

(9) Voy. ci-après , note (12).

On dit, par exemple (10), q
Antropophages faisoient des
ses continuelles sur leurs vo
pour chercher de la chair fr
mais, n'y ayant personne qu
commodât d'un si mauvais
nage, tous les Pays qui confi
au leur étoient déserts & ab
nés.

On marque aussi le tems
Peuples Scythes commencere
corriger de ces barbares Cou
» Les Sogdiens, dit Plutarque
» tuoient leurs pères & leurs
» Les Scythes mangeoient leurs
» *Alexandre le Grand*, aprit au
» diens à nourrir leurs parens,
» Scythes à enterrer leurs m
Selon Pline, c'est aux Romain
est redevable de l'abolition d

(10) Voy. Herodot. IV. 18. Solin. c.
p. 232 Amm. Marcell. lib. XXI. c. 11

(11) Voy. Plutarch. de Fortitud. Alex
II. p. 328.

Coutume barbare : c'est eux qui anéantirent dans les Provinces de la Celtique ou de la Scythie, qui leur étoient soumises (12), le détestable usage d'immoler des hommes, & d'en manger la chair. Eusebe, au contraire, soutient qu'il faut attribuer ce changement à la Religion Chrétienne qui reforma la manière de vivre de ces Peuples, dans tout ce qu'elle avoit d'opposé aux Loix de l'humanité, de la justice & de la charité (13).» Les Scythes ne man-

(12) Après avoir parlé des victimes humaines que les Gaulois immoloient à leurs Dieux, des Druides qui étoient les Ministres de ces barbares sacrifices, des Arts Magiques auxquels les Perses & les Habitans de la Grande-Bretagne étoient également attachés, Plin. ajoute : « On ne sauroit trop apprécier le service que les Romains » rendirent aux Gaulois en abolissant le culte » impie, qui leur faisoit regarder comme une » action sainte de tuer leurs semblables, & qui » leur faisoit croire qu'il étoit très-salutaire de » manger de la chair humaine. » (*Plin. Hist. Nat. lib. XXX. cap. I. p. 721. & seq.*)

(13) Euseb. *Præp. Evang. lib. I. p. 11.*

humaine ; il ne se fera aucun scrupule de tuer un homme contre toutes les Loix de la justice & de l'humanité , lorsqu'il y est appelé par les fausses maximes du point d'honneur ; peut-être même sans aucun prétexte. Ainsi les Peuples , qui passent pour les plus éclairés , conservent encore différentes idées que la raison proscriit.

Il y a apparence que l'on a faussement imputé aux Peuples Scythes & Celtes d'être Antropophages.

Malgré tout , il n'est pas vraisemblable que les Peuples Scythes & Celtes aient été Antropophages. Dans des tems de famine , dans d'autres cas de nécessité , ils auront peut-être été réduits à manger de la chair humaine. Jules-César remarque (16) , par exemple , que lorsque les Gaules furent ravagées par les Cimbres & les Teutons , les Habitans du Pays se retirèrent dans les Villes fortes , que les vivres leur

(16) César. VII. 77.

ayant manqué, ils se nourrirent de la chair des personnes qui n'étoient pas propres pour la Guerre. Strabon ajoute (17) que les Celtes & les Ibères ont souvent été réduits à cette extrémité dans de longs sièges. Mais on trouvera de semblables exemples chez tous les autres Peuples.

Peut-être aussi ne doit-on les attribuer qu'aux emportemens où jettent quelquefois les hommes, une Guerre, une bataille; il aura pu se trouver parmi les Celtes, comme par-tout ailleurs, des furieux, capables de porter la rage aussi loin que des bêtes féroces, qui ne tuent les hommes que pour en faire leur

(17) Voy. Strab. iv. 200.) Tacite parle d'une cohorte Romaine, dont les Soldats qui étoient tous Germains, se voyant réduits sur un vaisseau à la dernière extrémité, prirent d'abord le parti de manger les plus foibles de la troupe, & choisirent ensuite par le sort ceux qui devoient servir de nourriture aux autres. (Voy. Tacit. Agric. cap. 23. Juvenal. Satyr. XV. v. 93.)

proie. On ne contestera donc ce que dit Pausanias. Il rapporte que Brennus ayant envoyé une partie de ses troupes pour faire diversion en Etolie , il se trouva ce détachement des Soldats après avoir égorgé des enfans buvoient le sang & en mangeaient la chair. L'on peut aussi accuser que Florus (19) dit des Mysiens Peuples étant sur le point d'engager bataille à Crassus , immoler un cheval à la tête de leur armée & firent vœu d'offrir à leurs chefs & de manger tous les chefs de l'armée ennemie qui tomberoit entre leurs mains.

Si l'on en excepte ces cas extraordinaires , qui ne prouvent r

(18) Pausan. Phocic. xxii. p. 851.

(19) Voy. Flor. iv. 12.) La bataille fut donnée l'an de Rome 724. Au reste , il est constant que les Peuples Thraces détestoient l'Armée Romaine. (Voy. Frontin. Stratag. lib. iiii. c. 1.)

DES CELTES, Livre II. 67

a accusé mal à propos, & sans aucun fondement, les Scythes & les Celtes de manger des hommes. Les voyageurs, qui nous ont donné des relations de l'Amérique, sont dignes de foi dans ce qu'ils rapportent des Peuples Antropophages que l'on trouve en différentes parties de ce vaste continent. Ils ont vu les Barbares égorger, rôtir, manger leurs prisonniers. Ils en produisent une infinité d'exemples. Au contraire personne ne dit avoir vu les Scythes se livrer à ces excès.

S. Jerome nous apprend à la vérité (20) » qu'ayant eu occasion dans » sa jeunesse de faire un voyage » dans les Gaules, il y avoit vu des » Ecoissois qui mangeoient de la chair » humaine. « Le même Auteur ajoute: » Ils trouvent dans les Forêts » des troupeaux entiers de porceaux

(20) Hieronymus adv. Jovin. lib. II. p. 13.

» & d'autre bétail , cependant
 » préfèrent de couper les fesses &
 » Bergers , & les mammelles &
 » femmes. Ce font pour eux les p
 » délicieux de tous les mets. »

Mais l'on ne trouve rien de semblable dans Jules-César , dans Tacite , ni dans aucun autre des Historiens qui ont parlé des Brétons des Ecoffois : il faut donc , ou que l'on en ait imposé à St. Jérôme , qui n'étoit alors qu'un enfant , (*adolescens*) , ou que ces Ecoffois fussent des furieux , qui , désespérant qu'on les eût arrachés à leur patrie , commirent les violences rapportées par S. Jérôme ; les Romains les avoient enrôlés par force : peut-être vouloient-ils leur faire perdre l'espérance de les humaniser , & forcer par ce moyen de les renvoyer dans leur Pays.

Les autres Auteurs assurent , au vrai , que les Scythes & les Ce

oient Antropophages ; mais ils n'en disent que sur des oui-dires : ils en produisent aucun exemple , aucun témoin digne de foi. Hérodote est le premier qui en ait fait mention. Il a été copié par Pline , par Solin , par Pomponius Mela. Mais ce qu'il en dit est tiré d'Aristée de Préonnèse (21), & de quelques Auteurs de la même trempe ; & ces écrivains ont débité trop de Fables sur le compte des Scythes , pour que l'on puisse se prévaloir de leur témoignage (22). Ils plaçoient les Antropophages sous le Pôle Arctique , dans le voisinage des Arimaspes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front (23), & d'un autre Peuple qui avoit les pieds tournés au rebours des nôtres.

(21) Hérodote. IV. 13. 16. Plin. lib. VII. cap. II. p. 7. A. Gell. lib. XI. cap. 4. p. 246.

(22) A. Gell. lib. IX. cap. IV. p. 246.

(23) Voy. ci-dessus, Liv. I. chap. I. p. 13-16.

Aussi Hérodote ne donne-t-il pas comme certain ce qu'il dit des Effedons (24). Après avoir parlé d'un vaste désert que l'on trouve au-dessus du Borystène, il ajoute (25) :
» *Au-delà* de cette solitude habitent
» les *Antropophages*. Ils ne sont pas
» *Scythes*, mais une Nation différen-
» te. Les Grecs se trompent, dit en-
» core le même Historien (26), lorsqu'ils attribuent aux *Scythes* ce
» qui convient aux *Massagètes*. » Il s'agit là de la communauté des femmes, & de la Coutume d'immoler & de manger les vieillards. Comment Hérodote pouvoit-il soutenir que les *Antropophages* & les *Massagètes* n'étoient point *Scythes* ? L'on désignoit sous ce nom tous les Peuples qui demeuroient au-delà du Danube, jusques dans le fond du

(24) Voy. Herodot. IV, 26.

(25) Voy. Herodot. IV 18.

(26) Voy. Herodot. I. cap. 216.

signés , à qui l'on attribuoit
barbare Coutume , devoient
gardés comme une Nation
différente (27).

qui décrivirent dans la suite
expéditions d'Alexandre-le-
grand , faisoient encore mention de
ces Peuples Scythes , qui man-
quoient leurs morts. C'est la source
de l'erreur , Plutarque & Lucien

Hérodote vouloit peut être dire que les
Gétyens n'étoient pas de ces Scythes qui
portent le nom de Celtes , mais des Sarmates.
lib. IV. chap. 20. que les Melanchlènes
n'étoient pas un Peup'e Seythe. Il est constant
qu'ils étoient Sarmates. Ailleurs Hérodote af-

ont puisé ce qu'ils disent des Scythes. Mais Strabon (28) nous avertit aussi qu'il faut se défier beaucoup de ces Historiens, sur-tout à l'égard de ce qu'ils disent des Liédiens & des Scythes.

Enfin , quant à ce que Diodore de Sicile & le même Strabon attribuent aux Irlandois, le premier avoue qu'il n'en est informé (29) que par le bruit public, & le second avertit qu'il rapporte la chose sans la garantir (30), parce qu'elle n'est attestée par aucun témoin digne de foi.

Il est donc problématique, si les Scythes & les Celtes ont jamais été Antropophages. En faut-il davantage pour faire rejeter cette accusation ? Les faits fussent-ils constants

(28) Strab. lib. xi. p. 508. lib. xv. p. 685.

(29) Diod. Sic. lib. V. p. 214.

(30) Voy. Strab. iv. 200.

DES CELTES, Livre II. 75

**L'honneur de l'humanité, nous
ions dire avec Stace**

*dat illa dies xvo, nec postera credant
nos certè taceamus : & obruta multa
egi nostra patiamur crimina gentis (s r).*

on ne voit ici rien qui porte
arques de la certitude. Il n'y a
le bien attesté. Pourquoi n'o-
on pas se déclarer pour la né-
? Il n'est question que de recher-
la vérité, & l'on croit entre-
ce qui peut avoir donné le
ge aux Auteurs qui ont accusé
uples Septentrionaux de man-
e la chair humaine. Il est cer-
que les Scythes & les Celtes
loient à leurs Dieux une par-
s prisonniers qu'ils faisoient

Que du nombre des jours ce jour soit
facé.

s derniers neveux refusent de le croire ;
rible attentat , qui souille notre gloire.
le raire au moins, & souffrons que l'oubli
le sombre nuit le tienne enseveli.

1 de la Bletterie, vis d'Agric. Remarq. 18.

ne II.

D

la Guerre ; ces barbares Sacrifices étoient toujours accompagnés de rejouissances & de festins pendant lesquels on buvoit dans des crânes. Il est encore constant qu'il y avoit de ces Peuples où l'on faisoit mourir les vieillards , comme des fardeaux inutiles à la société ; il y en avoit d'autres , où la mode vouloit qu'un homme d'honneur renoncât volontairement à la vie , dès qu'il n'étoit plus en état de porter les armes. Les funérailles d'un Scythe ou d'un Celte duroient ordinairement plusieurs jours ; c'étoit pour les parents & pour les amis du défunt , un tems de fête & de bonne chère ; après cela feroit-on surpris que l'on ait imputé à ces Peuples de manger leurs morts ?

Les Terres voisines de la Scythie étoient désertes & abandonnées ; mais ce feroit une erreur grossière d'en conclure que les Scythes étoient

DES CELTES, Livre II. 95

tropophages. On voit avec eux
le voisinage des Pythées & des
Iles : ces Peuples n'avoient que
pillage, faisoient de ces con-
suetudes sur leurs vo-
isins toutes les Co-
suetudes à leur Pay.
On voit fondé sur des motifs d'
César l'a remar-
qués. Ils n'avoient, ni
Iles, ni Villes fortes
par conséquent on

tout ce qui les environnoit (32),
pour se mettre à couvert de toutes
surprises. «

D'ailleurs la manière de vivre des
Sarmates différoit à plusieurs égards
de celle des Celtes. On comprend
bien que les deux Peuples étant No-
mades (33), négligeant l'agriculture,
avoient vivre, comme les autres

Les Sarmates
avoient une
manière de
vivre diffé-
rente de celle
des Celtes.

(32) Voy. César. IV. 2. VI. 23. Pomp. Mela.
III. cap. III. p. 75.

(33) Voy. Strab. VII. p. 306.

Sauvages, de la chasse, ou des racines & des fruits que la terre produisoit naturellement. Lorsque les Sarmates eurent appris à cultiver la terre, ils n'avoient cela de commun avec les Celtes, qu'ils semoient surtout du millet (34), & qu'ils s'en servoient principalement pour faire de la bouillie & de la bière.

Mais les Celtes avoient des troupeaux de toute sorte de bétail. Les Sarmates (35), au contraire, ne nourrissoient que des chevaux : ils en tiroient la plus grande partie de leur subsistance. La chair de cheval, le lait (36) & le fromage de cavale étoient leurs alimens les plus ordinaires. L'usage de faire rôtir

(34) Plin. lib. xviii. cap. ii. p. 414. xviii. 466. Dio. Cass. lib. xlix. p. 413. Athen. lib. cap. 13. Ælian. Var. Hist. lib. iii. cap. 39.

(35) Pausan. Attic. cap. xxi. p. 50.

(36) Strab. vii. 300. Ennodius P. Theod. Reg. ap. Cassiod. p. 24. Plin. lib. cap. 103.

DES CELTES, Livre II. 77

puillir la chair leur étoit inconnu. Les uns* la mangeoient crue (37) : les autres se contentoient de la mordre (38) , en la tenant pendant quelques heures sous leurs cuisses , sur le dos des chevaux qu'ils montoient. Etoient-ils pressés par la faim (39) , ils avoient toujours une ressource prête pour l'appaiser; ilsouroient la veine du cheval sur lequel ils étoient montés , & buvoient

(37) Hieronym. adv. Jovin lib. II. p. 32. 11. Thebaid. lib. II. v. 83. Plin dit aussi que les Sarmates mangeoient la farine crue détrempée avec du lait & du sang. (Voy. le n°. 797.)

(38) Amm. Marcell. lib. XXI. cap. 3. p. 615.

(39) Statius Thebaid. lib. II. v. 83. Plin lib. VIII. cap. II. p. 466 Virgil Georg. lib. III. v. 59. Lucanus. lib. III. v. 282. Clem. Alex. lib. I. cap. III. p. 267. Martial. Epigr. lib. I. 3. Ionyf. Perieg. V. 744. Seneca Œdip. V. 470. Claudian. in Rufin. lib. I. v. 329. Statius Achil. lib. I. v. 307. Isidor. Chron. p. 717. De Jacobus Sidon. Apoll. Paneg. Arthemii V. 378.) Helmoldus dit la même chose des Sarmates ou Slaves qui, de son tems, occupoient la Prusse (Voy. Helmold. Chron. Sclavor. lib. I. cap. 2. 3.)

le sang qu'ils en avoient tiré. I
& le sang de cavale mêlés ense
étoient même pour ce Peup
plus délicieux de tous les mets

Les Sarmates
se nourrissoient
de chair de cheval, de
lait & de sang
de Cavale.
Usage qu'on
peut faire de
cette remarque.

Cette remarque fournit un c
tère auquel on peut reconnoître
distinguer assez sûrement les
Nations qui occupoient aut
toute l'Europe, les Celtes &
Sarmates. Les Peuples qui
géoient la chair de cheval, c
nourrissoient de lait & de sa
cavale (40), étoient Sarmates.
plusieurs (41) des Peuples Ce
qui étoient autrefois voisins de
mates, avoient adopté en to
en partie les coutumes & la
nière de vivre de ces derniers.
rême remarque, par exemple
(42) non seulement les Sarm

(40) Les Scythes ne montoient ordinairement que des juments. (Voy. Plin. lib. VIII. c. p. 211. Solin. cap. 57. fin.)

(41) Voy. ci-dessus, Liv. I. p. 20. 21.

(42) Hieronym. adv. Jovin. lib. II. p. 1.

DES CELTES, Livre II. 79

is aussi les Quades & les Vandales, qui étoient des Peuples Germains, faisoient beaucoup de cas de chair de cheval. Les Quades occupoient la Moscovie. Les Vandales (43) avoient demeuré 40 ans dans un quartier de la Pannonie, Constantin le Grand leur avoit permis de s'établir; &, selon les apparences (44), leurs anciennes demeures n'étoient pas fort éloignées de celle des Quades. Il ne faut pas être surpris qu'ils eussent pris plusieurs choses des Sarmates (45) dont

(43) Jornandes. cap. xxii. p. 641.

(44) Dion Cassius place les sources de l'Elbe sur les Montagnes de la Vandalie. (Voy. Dio. Cass. lib. LV. p. 549.)

(45) Les Sarmates, voisins des Quades, étoient Jazyges. (Voy. Arrian. Expedit. Alex. p. 8. Strabon. Marcell. lib. xvii. cap. xii. p. 174. Eutrop. lib. viii. cap. vi. p. 202. Capitolin. Marcell. cap. xvii. p. 352.) On voit aussi dans les lettres de Grégoire III. à Boniface Archevêque de Mayence, que les Saxons mangeoient de la viande de cheval. Ils avoient sans doute pris cette coutume des Venedes leurs voisins. (Voy. Gregor.

ils étoient voisins & alliés (46).

Parmi les anciens Habitans de l'Espagne se trouve cependant un Peuple qu'Horace & Silius appellent *Concanes* (47). Ces Auteurs lui attribuent la Coutume de saigner leurs chevaux & de boire le sang qu'ils leur avoient tiré. D'où ce Peuple pouvoit-il être venu ? D'où avoit-il pris cet usage ? Dans le tems de la grande migration des Peuples, il passa dans les Provinces de l'Empire Romain plusieurs troupes de

Epist. 122. mascau lib. xvi. cap. xxvi. note. 13.) Keyller a publié dans ses *Antiquités Septentrionales & Celtiques*, imprimées à Hanower en 1730 une Dissertation de *interdicto carnis equina usui*.

(46) On examinera, en parlant des expéditions de Cyrus contre les Massagètes, & de Darius Hystaspes contre les Gètes, si ces Peuples étoient Schytes ou Celtes. Il suffira de remarquer ici qu'ils se nourrissoient de lait de jument. Voy. Herodot. iv. 2. Nicol. Damasc. *Serm.* xxxvii. p. 118. Sidon. Apollin. *Panegy.* Avit. V. 83.)

(47) Voy. Horat. *Carmin.* lib. III. *Od.* I v. 5. 34. Silius Ital. lib. III. v. 360.

DES CELTES, Livre II. 81

mates à la suite des Vandales, des Suèves, des Goths & des Lombards. Il n'est pas impossible que la même chose ne soit arrivée dans des migrations plus anciennes (48). Quelques commentateurs d'Horace plaçant les *Concanes*, non en Espagne, mais dans la Thrace. Si cette conjecture étoit fondée, elle seroit dispendieuse à la difficulté. Il est constant qu'il y avoit en Thrace plusieurs peuples Sarmates (49).

La manière dont les Peuples Celtes faisoient leur sel se ressent beaucoup de l'ancienne simplicité ; elle n'est même quelque chose de si extraordinaire, que les Espagnols, les Gaulois, & les Germains doivent infailliblement tenir cet usage du même droit. On allumoit un grand tas

Manière dont
les Peuples
Celtes fai-
soient leur
sel.

(48) Silius place effectivement des Sarmates en Espagne. (Voy. Silius lib. III. v. 384.)

(49) Voy. ci-dessus, p. 113. note (123.)

82 HISTOIRE

de bois (50) ; dès qu'il étoit réduit en charbon , on l'éteignoit avec de l'eau salée , que fournissoient des rivières salées ou des fontaines chargées de nitre. Le charbon , imprégné de cette eau , tenoit lieu de sel. Il faut certainement que les Scythes & les Celtes fussent bien jaloux de leurs anciennes Coutumes , puisque du tems de Pline , cette manière de faire le sel subsistoit encore en Espagne & dans les Gaules.

CHAPITRE V.

Les Celtes
sont de
grands dor-
meurs.

LES Celtes passoient parmi les Anciens pour être de grands dormeurs. Cela étoit assez naturel. Des Peuples qui n'avoient d'autre occupation que la Guerre & la chasse , devoient avoir bien du tems de res-

(50) Varro Rei Rust. lib. I. cap. VII. p. 37.
Pline XXXI. cap. VII. p. 807. Tacit. Ann. XIII. 55.

DES CELTES, *Livre II.* 83

ndant certaines saisons de l'année:
devoient même se trouver réduits
ne faire autre chose que manger,
ire & dormir. Tacite l'a remarqué
parlant des Germains (1). « Lors-
qu'ils ne sont point à la Guerre,
ils s'occupent peu de la chasse, &
ne font presque que manger ou dor-
mir. » Ailleurs il dit que les Ger-
mains (2) *aimoient à dormir la graue*
année. Cette paresse dût être com-
me à tous les Peuples Celtes, jus-
qu'à ce qu'ils furent désabusés de
cet étrange préjugé, qui leur faisoit
garder tout travail, & du corps
de l'esprit, comme une chose
le & servile.

Il ne faut pas cependant s'imagi-
ner qu'à l'exemple des Peuples
lous & effeminés, les Celtes pri-
rent leurs aises & leurs commodités,

Ils cou-
choient à ter-
re, & sous
habillés.

(1) Voy. Tacit. Germ. cap. 15.

(2) Voy. Tacit. Germ. cap. 2.

pour mieux goûter les douceurs du sommeil. Ils couchoient à terre (3), tous habillés (4), se contentant d'étendre sous eux un peu de paille (5), ou la peau de quelque bête sauvage. Les Sarmates avoient la même Coutume qu'ils conservent encore aujourd'hui ; mais ils étoient d'une malpropreté dégoûtante (6) au lieu que les Celtes aimoient être propres & bien mis.

Les Celtes
aimoient

« Tous les Gaulois, disoit Am

(3) Voy. Epist. ad Hamnon. ap. Cicero. Tusculan. Quæst. lib. V. p. 3600. Strab. III. 64. IV. 197.

(4) Voy. Strab. lib. III. p. 155.) Varron dit la même chose des anciens Romains. (Fragm. Varro. p. 206.)

(5) Voy. Diod. Sic. V. 214. Athen. lib. XII cap. 8. Polyb. II. p. 106. XI. p. 625.) On voit dans Paul Diacre que, du tems de Gremfald Roi des Lombards, les Grands Seigneurs de cette Nation couchoient à terre sur une peau d'ours que l'on couvroit d'un drap & d'un oreiller (Voy. P. Diac. Hist. Longob. lib. V. cap. I. 412.)

(6) Tacit. Germ. cap. 46. Amm. Marcell. XXXI. cap. 3. p. 616.

mon mien Marcellin (7) : fort soi- beaucoup
 gneux de ce qui re la propre- propos.
 de du corps & . Vous ne
 ne trouverez dans Contrées ni
 hommes ni femi , fient-ils mê-
 me des plus pay vres, qui aient des
 habits sales & déchirés. Diodore
 de Sicile (8) lou au la propreté
 des Celtibères. T remarque (9)
 que les Germains se baignoient ré-
 gulièrement tous les jours : c'étoit la
 première chose qu'ils faisoient après
 le lever. En général ; il est certain
 que les Peuples Celtes ufoient fré-
 quemment des bains , & leurs enne-
 mis les y ont surpris plusieurs fois
 (10). Ils en ufoient non-seulement

(7) Amm. marcell. lib. XV. cap. XII. p. 106.

(8) Diod. Sic. V. 215. Catull. Epigr. 96.

(9) Tacit Germ. cap. 22.) Les Perses avoient la même coutume. (Voy. Suid. ex Appian. Tom. I. p. 168.)

(10) On en trouvera plusieurs exemples. (Voy. Plutarch. in Mario Tom I. p. 416. Zosim. lib. IV. cap. XXIII. p. 397. Amm. marcell. lib. XXVII. cap. II. p. 476. Jornand. cap. XX. p. 639.)

pour la santé & pour la propreté du corps, mais encore pour l'endurcir; c'est par cette raison qu'ils se baignoient (11) ordinairement dans les rivières, soit en hyver, soit en été. Les étrangers, & sur-tout les Romains (12), leur apprirent ensuite à se servir de bains chauds; ce fut l'une des choses qui contribuerent le plus à énerver (13) la vigueur de leur tempérament. Aussi *Bondüca*, cette Reine des Bretons (14) qui résista

(11) César. iv. 1. vi. 21. Herodian. lib. vii. p. 525.

(12) Justin. xlii. 2. Plutarch. Sympos. viii. 9. Tom. II. p. 734. Tacit. Germ. 22.

(13) Dion Cassius, parlant des Cimbres, dit que Marius en vint facilement à bout, parce que la bonne chère & les bains chauds les avoient entièrement amollis, presque aussitôt qu'ils étoient entrés en Italie. (Voy. Dio: in Exc. Vales. p. 634.)

(14) Xiphil. Brev. Dion. lib. lxxii. p. 172.) On peut remarquer ici que les bains chauds n'étoient point en usage parmi les Lacédémoniens, qui conservèrent le plus long-tems l'antienne manière de vivre des Pélasges. (Voy. Plutarch. Alcib. Tom. I. p. 203.)

l'eau chaude. »

Peuples Celtes avoient une espèce de propreté qui ne feroit pas du goût de notre siècle. Pour le teint plus luisant (19), la plupart de ces Peuples se frottoient le visage avec du beurre (16). Par où l'on brassoit de la bière, les Celtes employoient au même usage (17) la levure ou l'écume dont on se décharge, quand elle fermentoit dans le tonneau. Les Celtibères avoient une coutume encore plus

Plin. lib. XI. cap. XII. D. 601. Athen. x.

extraordinaire (18). » Ils se piquoient
» beaucoup de propreté : cependant
» ils avoient la vilaine manie de se
» laver tout le corps d'urine , & de
» s'en frotter les dents. Cette cure
» leur paroissoit salutaire au corps. »

Diodore de Sicile & Catulle n'attribuent cette coutume qu'aux Celtibères. Mais Strabon remarque expressément qu'elle étoit commune aux Espagnols & aux Gaulois (19). Il dit aussi qu'afin que l'urine eût plus de force on la faisoit vieillir dans des citernes. Voilà une nouvelle preuve de la parfaite conformité qu'il y avoit entre les anciens Habitans des Gaules & de l'Espagne ; elle s'étendoit jusqu'aux choses les plus petites & les plus extraordinaires.

(18) Diod. Sic. V. 215. Catull. Epigr. 96.

(19) Voy. Strab. lib. III. p. 164.

CHAPITRE VI.

LES anciens Habitans de l'Europe ne bâtissoient ni Villes ni Villages ; ils n'avoient point de demeure fixe. Notre manière de vivre nous attache, au contraire, à nos champs, à nos vignes, à nos possessions ; on tueroit un homme si on l'arrachoit l'un endroit où il a pris racine, s'il étoit permis de parler ainsi ; les Scythes, libres de tous ces liens, n'auroient aucune raison qui pût les arrêter long-tems dans une Contrée, encore moins les déterminer à s'y établir pour toute leur vie. Obligés de parcourir successivement les campagnes, les forêts, les prairies, pour y faire subsister leur bétail, ils trouvoient leur avantage à mener une vie ambulante, à ne point se séparer des troupeaux dont ils tiroient la

Les Peuples
Celts n'avoient
point anciennement
de demeure
fixe.

plus grande partie de leur subsistance.

ils logeoient
habituelle-
ment sur des
chariots.

Ainsi les Peuples Scythes & Celtes passoient (1) toute leur vie sur des chariots couverts; ils s'en servoient pour transporter leurs femmes, leurs enfans, & leur bagage d'un pâturage à l'autre. S'ils bâtissoient quelques chétives cabanes, ils les abandonnoient au bout de quelques jours pour remonter sur leurs chariots, & pour passer dans d'autres Contrées. Quelques grands que pussent être ces chariots, une famille devoit y être fort à l'étroit; elle devoit y souffrir de grandes incommodités. Une semblable demeure ne peut même convenir qu'à des Bergers; au moins n'accommode-

(1) Herodot. IV. 46. Justin. II. 2. Arrian. Indic. p. 521. Nicol. Damasc. ap. Stob. Serm. xxxvii. p. 118. Strab. vii. p. 296. Amm. Marcell. lib. xxii. cap. viii. p. 317. Clem. Alex. Pædag. lib. iii. p. 267. Valer. Flac. Argon. lib. VI. v. 79. Horat. Carm. lib. iii. Od. xxiiv. v. 9.

DES CELTES, Livre II. 91

it-elle guères ni des Artisans, ni
s Gens de Cabinet. Aussi n'en
yoit-on pas plus parmi les Scythes
on n'en trouve aujourd'hui chez
Sauvages.

Les Peuples Nomades avoient
urtant un avantage ; ils chan-
oient d'air fort souvent : ils at-
ient ordinairement établir leur
artier d'hyver (2) sous un cli-
at temperé, ou dans des Contrées
e leur situation mettoit à couvert
s vents froids. D'ailleurs, tous les
ys leur étoient égaux : les trou-
aux dont ils se nourrissoient trou-
ient par - tout l'herbe à brouter ;
n'étoient par conséquent pas obli-
s d'exposer leur vie & leur liberté
ur se maintenir dans la possession
m Pays. Au contraire , toutes
fois qu'on venoit les attaquer
ec des forces supérieures , ils
oient toujours un moyen assuré

(2) Strab. VII. 308. Schol. Arystoph. Avib.
90.

pour se mettre à couvert. Ils se retiroient dans les solitudes (3) où il étoit impossible qu'une armée les suivit, sans courir risque de périr totalement par le manque de vivres. C'est de cette manière que les Gètes (4) firent échouer l'expédition de Darius-Hystaspe, qui vint les attaquer à la tête d'une armée de sept cent mille hommes. Quoiqu'il en soit, il est certain que tous les Peuples Scythes (5), tant Celtes (6)

(3) Herodot. IV. 46.

(4) Herodot. IV. 120. Nicol. Damasc. ap. Stob. Serm. XXXVII. p. 118.

(5) Strab. VII. 295. Pomp. Mela, lib. II. cap. 1. p. 37.) Les Historiens & les Géographes ont placé les Agathyrses les uns le long de la Mer Baltique, les autres autour des Palus-Méotides ou en Moscovie. (Voy. Ptol. lib. III. cap. V. p. 82. Amm. marcell. lib. XXII. cap. 8. p. 314 lib. XXXI. cap. III. p. 619. Bruzen de la Martinière. Diction. Geogr. Tom. I. 138.) Cependant il est constant que ces Peuples étoient des Thraces ou des Gètes, établis autour d'un Fleuve qui se jette dans le Danube. (Herodot. IV. 49. 104. Suid. Tom. I. p. 20. Valer. Flac. lib. II. v. 160.)

(6) Voy. ci-dessus note (1), la note précédente & suivantes.

que Sarmates (7) ; n'avoient, dans le commencement, d'autre demeure que leurs chariots. C'est de-là qu'ils avoient reçu le nom d'*Amaxobii*, (8) que les Grecs leur donnent ordinairement.

Les Gaulois ne différoient point anciennement à cet égard des autres Celtes (9). Ce ne fut qu'après la fondation de la Colonie de Marseille (10), qu'ils commencèrent à cultiver les terres, & à bâtir des

(7) On a dit dans le Livre précédent que les Sarmates étoient toujours à cheval ; mais il paraît qu'ils mettoient leurs femmes & leurs enfans sur des chariots. (Voy. Tacit. Germ. 46. Amm. marcell. lib. xxxi. cap. iii. p. 615. & 617.)

(8) Voy. Steph. de urb. p. 235. 236. & ci-dessus note (5).

(9) Les monumens ne nous apprennent rien des anciens Habitans de l'Espagne. Ce qu'on rapporte des Rois *Habu* & *Geri*, du tems que ces Peuples étoient encore Nomades, est fabuleux. Voy. Justin. XLIV. 4. Il y a apparence que ce furent les Phéniciens & les Égyptiens qui les tirèrent de la barbarie.

(10) Justin. XLIII. 4.

Villes pour s'y établir. La plupart des Germains (11) étoient encore Nomades du tems des premiers Empereurs. On en trouve même (12) qui, dans le quatrième siècle, n'avoient aucune demeure fixe.

Il ne faut donc pas être surpris des fréquentes migrations des Nations Celtiques, que l'on voit inonder quelquefois un Pays comme des essaims d'abeilles. Des Peuples que rien n'attachoit à une Contrée (13), qui avoient toujours des voitures prêtes pour se transporter avec leurs familles d'un Pays à l'autre, des Nomades, qui, sans se charger d'aucunes provisions, n'avoient pas à craindre que les vivres leur manquassent en aucun endroit, ont pu passer

(11) Strab. de Suevis lib. VII p. 291. Seneca de Provid. cap. IV p. 366. de Irâ lib. I. cap. II. p. 399.

(12) Amm. Marcell. lib. XXXI. c. III. p. 629.

(13) Strab. de Suev. lib. VII. p. 291. Arrian. Exped. Alex. lib. IV. p. 278.

seulement, d'A... (14),
 s'avancer en ti...
 aux extrémités...
 de semblables migr... ns sont pr...
 ne impossibles à... Peuple qui
 est fixé depuis long-tems dans un

Aussi est-il constant que les Cimbres, les Tautons, les Suèves, les Vandales, les Goths, les Alains, &c. tous ces autres Peuples, qui, en divers tems, vinrent se jeter sur les Provinces de l'Empire, étoient encore Nomades (15), lorsqu'ils entreprirent ces expéditions. Il y a toute apparence que les Gaulois l'étoient aussi, lorsqu'ils envahirent

(14) Tacite n'y avoit pas bien pensé, lorsqu'il disoit que les Germains sont *Indigetes*, parcequ'il est difficile; observe cet Historien, de comprendre qu'aucun Peuple ait pu se transporter d'Asie en Europe: (Voy. ci-d., Liv. I. p. 227:228.)

(15) On verra dans la suite de ce Chapitre en quel sens tous ces Peuples, qui s'appliquoient déjà à l'Agriculture, étoient encore Nomades.

cette partie de l'Italie, qui portoit parmi les Romains le nom de *Gallia Togata*. Strabon l'insinue (16) & la chose est presque indubitable, s'il est vrai, comme Tite-Live l'affirme (17), qu'ils passèrent en Italie sous le règne de Tarquin l'Ancien c'est-à-dire, dans le tems même où la Colonie de Marseille fut fondée.

Les Géographes se donnent assurément une peine inutile, en voulant déterminer au juste l'ancienne demeure des Suèves, des Vandales, des Alains, & des autres Nations qui menaient une vie ambulante sans se fixer dans aucun Pays. On peut dire, par exemple, que les Vandales étoient autour de l'Elbe du tems de Dion (18), qui fait descendre ce fleuve des Montagnes de

(16) Strab IV. 196.

(17) Tit. Liv. lib. V. 34.

(18) Voy. ci-dessus, p. 79. note (44).

de Vandalie. On peut marquer les
 ces Contrées au milieu desquel-
 ils avoient coutume de se pro-
 ner, les fleuves, les Montagnes
 ils étoient obligés de borner
 leurs courses ; mais il faut en demeurer
 là. Ce seroit tomber en contra-
 diction que d'assigner des Villes &
 une demeure fixe (19) à des Peu-
 ples dont le nom même avertit qu'ils
 n'avoient point.

Les Peuples Celtes ne penserent
 à bâtir des maisons, &
 qu'ils n'eurent d'autres occupa-
 tions que de paître leurs troupeaux.
 Ces choses durent naturellement
 changer de face, lorsque ces Peu-
 ples s'appliquèrent à l'Agriculture.
 Au commencement ils ne juge-
 rent pas à propos de s'approprier les
 terres qu'ils cultivoient, ni même

Lors même
 que les Peu-
 ples Celtes
 s'applique-
 rent à l'Agric-
 ulture, ils
 ne renonce-
 rent pas à la
 vie errante &
 vagabonde à
 laquelle ils
 étoient ac-
 coutumés.
 Tous les ans
 ils changeoi-
 ent de de-
 meure, &

19' Voy. ci-dessus, Liv. I. chap. XIV. p. 249.

altivoient
e nouvelles
rres,

de s'arrêter dans une Contrée
delà d'un an. Jules-César l'a re-
qué en parlant des Suèves (20)
» Ils ne séparent point leurs ch
» Personne n'en possède en pr
» Il n'est pas même permis d
» meurer plus d'un an dans
» Contrée pour la cultiver. »
la même chose de tous les Pe
Germaines en général (21).
» n'est pas la coutume des Ger
» de posséder des terres en pr
» Chaque année les Magistra
» assignent aux Peuples & au
» milles qui vivent ensemble
» tant & en tel lieu qu'ils le j
» à propos. L'année suivante
» obligent à changer de dem
» & à passer dans d'autres lieu
Le même usage étoit enco

(20) César. IV. 1.

(21) César. VI, 23.

porte à l'amour des richesses , aux factions & aux dissensions ; que le menu Peuple est plus facilement retenu dans la dépendance , quand l se voit aussi bien traité que les Grands. «

Ces raisons n'étoient que des prétextes. Il est bon que l'homme s'accoutume à supporter également le chaud & le froid ; mais n'est-il pas si utile qu'il s'habitue au travail ? ne vaut-il pas mieux qu'il renonce à une certaine humeur féroce brutale , qui le pousse , non à défendre ses biens & sa vie contre un juste agresseur ; mais à attaquer des gens dont il n'a aucun sujet de se plaindre , à envahir des biens sur lesquels il n'a aucun droit ? C'est certainement une étrange délicatesse , que de ne vouloir posséder aucun bien propre , de peur de donner lieu des factions & à des dissensions , tandis qu'on va moissonner les terres

qu'on n'a point ensemencées, & que l'on ravit les troupeaux qu'on n'a point engraisés.

L'agriculture est-elle donc incompatible avec la profession des armes ? Le Soldat ne seroit-il qu'un homme destiné à piller, & à se nourrir du travail d'autrui, tandis que le Laboureur est obligé de vivre du travail de ses propres mains ? Ces idées sont trop révoltantes pour être jamais adoptées. Les Peuples qui se sont annoblis, cependant la guerre & le brigandage. Ils méprisoient l'agriculture, parce qu'ils aimoient beaucoup mieux vivre de pillage que du travail de leurs mains : ils ne vouloient se fixer en aucun lieu, pour être en état de ravager, & de piller une Contrée, tantôt une autre. Ils ne comprenoient d'ailleurs que le pillage, & ils ne se seroient établis dans un pays, lorsqu'ils auroient des champs, des maisons, de granges, il faudroit

loncer aux ... continues
 qu'ils faisoient sur leurs voisins, ou
 attendre à être pillés & ravagés à
 tout tour.

Quoi qu'il en soit, dès que ces
 peuples commencèrent à cultiver
 les terres, il fallut se résoudre à at-
 tendre la récolte, & s'arrêter dans
 la Contrée au moins l'espace d'un

Quelques-uns de ces Peuples
 firent alors des maisons, ou plu-
 tôt des cabanes, pour s'y cantonner
 pendant l'hiver. Mais le plus grand
 nombre s'ouvrirent des cavernes
 souterraines (28) pour y ferrer leur
 blé. Le grain (29) se conser-
 vait parfaitement dans ces caves pen-
 dant plusieurs années : ils y trou-

Pen-
 les
 les
 n'ou
 poin-
 ment
 ils
 leur
 sons d...
 cavernes
 terraines

(28) Diod. Sic. lib. V. p. 209 Plutarch. Amat.
 m. II. p. 770. Xiphilin. lib. LXVI. p. 752.
 P. Rust. lib. I. cap. LVII. p. 357. cap.
 p. 359. Tacit. Germ. cap. 16. Plin. l. XVIII.
 p. XXX. p. 533. Dio. Cass. lib. LI. p. 463.

(29) Columella R. Rust. lib. I. cap. VI. p.
 74. Plin. lib. XVIII. cap. XXX. p. 533.

voient eux-mêmes une retraite contre les rigueurs de l'hiver contre les incursions subites de nemi. Quand ils quittoient une trée, ils couvroient si bien ces de terre & de gazon (31), qu'il étoit pas possible à un ennemi de découvrir.

Tous les Peuples Scythes av autrefois de ces cavernes, tant en Asie, qu'en Europe (32); il e

(30) C'est ce que désigne le nom de glodytes, que les Grecs donnoient aux Indes qui, au lieu de bâtir des maisons, se ret dans des cavernes. (Voy. Solin. cap. XXV. Amm. marcell. lib. XXII. cap. VIII. p. 31 cit. Germ. cap. 16. Amm. marcell XVII. p. 156. Strab. VII. 316. Pomp. Mela lib. I. p. 40.)

(31) Tacit. Germ. cap. 16. Amm. Marcell. lib. XXXI. cap. VI. p. 630.

(32) On voit, dans les notes précédentes, que les Peuples de l'Europe avoient tous des cavernes, où ils serroient leur moisson. Les Scythes établis en Asie, les Phrygiens, les Hyrcaniens, les Perses & plusieurs autres Peuples, se servoient aussi de ces habitations souterraines. (Voy. Vitruv. de urb. p. 683. Vitruv. lib. II, cap. I.

marquable qu'elles portoient par le même nom. On les appelloit *cir*, (23); & le mot de *sir*, *schir*, *ouer*, signifie, en Allemand, une cage.

III. Les Peuples Celtes prirent en-
 , les uns plutôt, les autres plus
 d, le parti de se fixer pour tou-
 rs dans un Pays: ils commence-
 t alors à bâtir des maisons soli-
 , à se loger d'une manière plus
 mode qu'ils ne l'étoient sur des
 riots, dans des cabanes, ou dans
 i cavernes.

Lorsque les
 Peuples Celtes
 prirent le par-
 ti de se fixer
 dans un Pays,
 & de se loger
 dans des mai-
 sons, ils ne
 bâtirent ce-
 pendant ni
 Ville, ni Vil-
 lage.

Du tems de Vitruve (34), les Es-
 gnols & les Gaulois bâtissoient en-
 re leurs maisons de charpente &

nus lib. VII. cap. IV. p. 304. lib. V. cap.
 p. 203. Theophyl. Simocatt. lib. II. c. VII.
 39. Valer. Flac. Argon. lib. VI. v. 79.) Les
 saques & les Circasses, qui demeurent le long
 Pont-Euxin, ont, encore aujourd'hui, de ces
 ernes qu'ils appellent *Amber*. (Voy. Stralen-
 rg. p. 311.)

(33) Voy. ci-dessus, p. 306.

(34) Vitruv. lib. II. cap. I. p. 19.

de terre grasse , & les couv
de roseaux. Strabon dit (35) :
près la même chose des Gauloi
rodien remarque (36) que les
mains n'avoient, de son tems, n
res , ni briques , mais de vaf
rêts , qui leur fournissoient une
de abondance de bois , après l
charpenté ; ils l'enchâssoient
en faire des maisons , qui n'é
à proprement parler , que des
nes fort exposées au feu. V
étoit contemporain de Jules
& d'Auguste. Strabon écrivoit
l'Empire de Tibère. Hérodien
duit son Histoire jusqu'au reg
Gordien le jeune.

Cette remarque doit dés

(35) Strab. IV. p. 197.

(36) Herodian. lib VII. p. 523 Tacit
16. Plin. XVI cap. XXXVI. p. 279.) Di
sus Liv. XXXIX. p. 111. dit que , du
Jules-César , les Morins & les Menapi
voient point de Villes , mais qu'ils ha
lois des huttes , *ει καλυβαις*.

ceux qui dans les anciens Gaulois quelques vieilles usances que l'on voit dans les Gaulois. Les Romains en font les vrais Auteurs. La méprise est encore plus grande, si l'on prétend que ces édifices étoient des Temples consacrés à quelque Divinité ; il est constant que les Gaulois n'ont point eu de Temples avant l'invasion des Romains.

Les Celtes ne bâtissoient ni Villes, ni Villages dont les maisons fussent contiguës. Tacite l'a remarqué en parlant des Germains (37) : » Chacun s'établissoit le long d'un ruisseau, » dans une campagne, ou dans une forêt, selon qu'il le trouvoit bon : » il se logeoit ensuite avec sa famille » au milieu de sa possession. « C'est

Chaque Particulier occupoit un certain terrain, & bâtissoit son logement au milieu de sa possession. C'est l'origine de ce qu'on appelloit un Camp.

(37) Voy. Tacit. Germ. 16.) C'est, peut-être, ce qui a fait dire que les Hyperboréens n'avoient point d'autre demeure que les forêts & les bois. (Voy. Pomp. mét. lib. III. cap. V. p. 77. Plin. lib. IV. cap. XII. p. 471. Solin cap. 26. & ci-dessus Liv. I. chap. 1. p. 12.)

l'origine des *Cantons* (38), nom que l'on donnoit à un district occupé par un certain nombre de familles, qui avoit ses Magistrats & sa Jurisdiction particulière.

Tous les Peuples de l'Europe étoient anciennement partagés en Cantons.

Tous les Peuples de l'Europe (39), étoient anciennement partagés en *Cantons*, & dispersés dans les campagnes : tels étoient les Espagnols (40), les Gaulois (41), les Germains

(38) *Pagus*, en Allemand, *Gaw*, *Aw*. (Voy. ci-dessus, Liv. chap. XIV. p. 244. 293-296.

(39) Ce qu'on dit ici doit proprement s'entendre des Peuples qui avoient une demeure fixe. Cependant les Nomades étoient aussi partagés en Cantons. Jules-César dit, par exemple, que cent Cantons des suèves s'étoient avancés jusques sur le bord du Rhin. (Voy. César. I. 37. Amm. Marcell. lib. XXXI. cap. 111. p. 919.) Parmi les Nomades, un Canton étoit composé d'un certain nombre de familles qui campoient toujours ensemble, & qui toutes obéissoient à un même Chef.

(40) Voy. Strab. III. 151. 163.) Strabon remarque ailleurs que l'Espagne étoit divisée en beaucoup de petits Etats; ce qui fut cause que les Carthaginois, & ensuite les Romains, s'en emparèrent facilement, parcequ'ils les subja-

(42), (43),
 (44), les anciens
 lie (45), de la Sic
 Grèce (47). La pl t ces C

guèrent les uns après les autres. (Voy. Strab. III. 158.)

(41) César. I. 12. Strab. IV. 186. V. 319. 218. Polyb. II. 106. Plin. lib. IV. cap. XVII. p. 348. Appien dit de bello civili lib. II. p. 342. que Jules-César soumit quatre cens Nations des Gaules; mais il y a toute apparence que par ces Nations il faut entendre des Cantons, ou tout au plus des Peuples composés d'un petit nombre des Cantons. Il faut expliquer de la même manière ce qui est dit des Boiens, qu'ils étoient partagés en cent douze Tribus. (Voy. Plin. III. cap. XV. p. 367.)

(42) Tacit. Germ. 12. 39. César IV. 1. Plin. lib. IV. cap. XIII. p. 476. Tacit. An. I. 56. Amm. Marcell. lib. XIV. cap. X. p. 50. Plin. lib. III. cap. XX. p. 376. Appian. Illyr. p. 1205.

(43) Plin. lib. IV. cap. XI. init.

(44) Silius Ital. lib. XV. v. 294.

(45) Dionys. Halic. lib. I. p. 7. Strab. V. 229. 241. Livius IX. 35.

(46) Diod. Sic. lib. V. p. 201.

(47) Voy. Thucyd. lib. I. cap. X. p. 6. lib. III. cap. XCIV. p. 202. Strab. VIII. 322. 337. 286.) Thucydide dit que, du tems de Cécrops & de leurs anciens Rois, les Athéniens demeuroient à la campagne par Cantons, (c'est ce que signi-

tons (48) étoient dans le commencement des Etats séparés & indépendans. La nécessité de se défendre contre des ennemis communs, les obligea ensuite à se réunir & à former une espèce de République.

Les Peuples
Celts fuyoient le séjour
des Villes.

IV. A l'égard des Villes, il est constant que ces Peuples en fuyoient le séjour ; ils ne les voyoient qu'avec aversion.

1. Ils prétendoient qu'elles ne pouvoient servir (49) qu'à enchaîner la

fic dans cet endroit *κατὰ πόλεις*) qui avoient chacun leur Magistrat particulier. Ils ne s'assembloient auprès du Roi, qui régnoit à Athènes, que lorsqu'ils craignoient quelque entreprise de la part d'un Ennemi : chacun se gouvernoit à sa manière. Thésée changea cet ordre ; il abolit les Magistrats particuliers, & obligea les Athéniens à former un seul corps & à ne tenir qu'une seule assemblée. (Voy. Thucyd. lib. II. cap. XV. p. 93. 94. Schol. ad Aristoph. Nubes p. 25. Col. 2. Livius XXXI 30.)

(48) Voy. les notes précédentes.

(49) Les Tenchteres disoient aux Habitans de Cologne : *Abolissez ces remparts fastueux qui sont les monumens de la servitude.* (Voy. Tacit. Hist. IV. 64.)

es, &c. à affermir
ces fortes & les
ent'entretenues
beaucoup aux e
nt en tête : par ce
leurs courses & | irs pi s:
mettoit eux-m | sous
on les obligeoit |
onner les Contrées
et établis. Les Villes for
aire, ne leur étoient d'ai
Ne craignant point qu'on rui-
urs campagnes, qu'ils aban-
oient volontairement aussi-tôt
avoient fait leur recolte, ne
ant pour rien la perte d'une
on, ne connoissant pas encore
de l'or & des autres biens que
avons coutume de mettre à
rt dans des forteresses, ils trou-
t mieux leur compte, en cas
que (50), à se retirer dans des

C'est ce que firent les Menapiens lors-
es-César vint les attaquer. Les Suèves

marais & dans des Contrées inaccessibles : leur bétail y trouvoit de quoi subsister , & il n'étoit pas possible à l'ennemi de les y forcer. Il arrivoit même souvent que les Princes, qui se rendoient puissans au milieu d'une Nation , bâtissoient des Villes & des Châteaux , & y entretenoient des garnisons pour saper les fondemens de la liberté publique. Cette considération avoit porté les Celtes à se faire une loi de ne tenir jamais leurs Assemblées dans une Ville, qui auroit pu leur être funeste ; mais ils s'assembloient toujours en rase campagne. Cette Coutume s'est conservée dans les Gaules , jusqu'à dans le VIII^e. siècle ; il n'y a pas même long-tems qu'elle est bannie de l'Espagne.

2. Les Peuples Celtes pensoient que les Villes fortes ne pouvoient

prire le même parti. (Voy. César. III. 29. IV. 19. 38. VI. 29.)

qu'à amollir le courage des
ts. » Il n'y a pas jusqu'aux bê-
éroces, disoient les Tenchteres
) , qui ne perdent leur force
eur courage quand on les tient
ermées. « Tous les Scythes en
al foutenoient qu'il y avoit in-
ent plus de bravoure & plus de
à se battre contre un ennemi
e campagne (51), qu'à l'at-
e & à le guéter derrière une
lle. Les maximes du point
neur , qu'ils ont transmises à
descendans , leur faisoient re-
r les soldats qui alloient se ren-
r dans une ville , à peu près
ne on regarderoit aujourd'hui
omme, qui , ayant reçu un défi,
se battre , couvert d'une cui-
contre un homme qui feroit
emise.

Tacit. Histor. IV. 64.

Les Lacédémoniens avoient la même
(57. Justin. XIV. 5.)

3. Ils avoient aussi ce préjugé, que la Guerre est un Jugement de Dieu, où la Providence décide toujours en faveur de la bonne cause ; ils en concluoient qu'un homme, qui se couvre d'un rempart, étoit non seulement un lâche, mais encore un impie qui se défioit de la puissance de Dieu. Ces idées étoient certainement fausses. La Providence ne fait pas des miracles tous les jours & sans nécessité. Elle favorise ordinairement dans les Guerres, non pas ceux qui ont la meilleure cause, mais ceux qui s'y conduisent avec plus de prudence & de bravoure. Des armées à peu près égales peuvent essayer leurs forces & leur courage en rase campagne. Mais des troupes, fort inférieures en nombre, font assurément très-bien de se couvrir de murailles & de remparts, ce seroit, sans contredit, une témérité & une fausse délicatesse de hasarder

ne bataille où elles succomboient
failliblement.

V. Après cela feroit-on surpris , Les Celtes ,
au lieu de bâtir des Villes ,
ruinoient celles qui tom-
boient entre leurs mains.
ue les Celtes , au lieu de bâtir des
îles , ruinaient toutes celles qui
omboient entre leurs mains ? ils en
issoient quelquefois subsister les
raisons , pour servir de retraite aux
nciens Habitans : ils ne manquoient
mais de les démenteler , & d'en
battre les fortifications. C'est ce
ue firent les Goths , les Vanda-
es , les Alains , les Suèves , les
Allemands , les Lombards , &
ous les autres Peuples qui envahi-
ent, en divers tems, les Provinces de
Empire Romain. Leur inclination
& leur intérêt les portoient égale-
ment à ne point quitter le séjour de
a campagne , où chaque particulier
vivoit dans une espece d'indépen-
dance (53) : ils minoient les Villes

(53) Voy. *Fredegarii Chron. cap. LXXI. p.*

fortes, pour empêcher que les peuples qu'ils avoient subjugués, ou leurs propres Chefs, ne s'y fortifiassent.

C'est à ce trait de politique, plutôt qu'à la fureur du Soldat, qu'il

761.) Julien l'Apostat remarque que lorsqu'il fut envoyé dans les Gaules, il trouva que les Germains demeuroient tranquillement autour des Villes ruinées de la Celtique. Il dit que le nombre des Villes dont les murailles étoient tombées, montoit à 45. sans y comprendre les tours & les châteaux. (Voy. Julien. ep. ad Arhen, p. 278. Amm. marcell. lib. XVI. cap. II. p. 112.) Cluvier *German. Antiq.* p. 103. observe que la Noblesse d'Allemagne est encore dans l'usage de demeurer à la Campagne. On peut ajouter que lorsque Henri l'Oiseleur & ses Successeurs bâtirent des Villes, leur Noblesse fit difficulté de s'y établir. De là vient la distinction des *Bourgeois* & des *Nobles*. Un *Bourgeois* est un homme qui demeure *in Burgo*, dans une Ville. Les Habitans des Villes passaient tous pour Roturiers. Il y avoit même des contestations continuelles entre les Villes & la Noblesse, parce qu'un Esclave, qui avoit demeuré un an & un jour dans une Ville, étoit réputé libre. La Noblesse, au contraire, prétendoit être toujours en droit de revendiquer ses Sujets & de les faire rentrer dans la servitude.

et imputer la ruine de tant de belles Villes que ces Peuples renversèrent de fond en comble, en Espagne, dans les Gaules, & en Italie. Cette politique, bonne ou fautive, ne coûta cher dans la suite. Toutes les fois qu'ils eurent en tête un ennemi puissant & victorieux, ils se firent à la merci du vainqueur. Ainsi Procope remarque (54) que Genseric, Roi des Vandales, ayant autrefois abattu les murs de toutes les villes d'Afrique, à la réserve de ceux de Carthage, Bélisaire trouva le Pays tout ouvert, lorsqu'il y fut envoyé par Justinien à la tête d'une armée considérable. Ce Général ayant eu le bonheur de gagner la première bataille qu'il livra aux Vandales, & eux-ci, n'ayant aucune Place forte où ils pussent se retirer, furent soumis dans une seule campagne.

(54) Procop. Vand. lib. I. cap. V. p. 189.

Les Espagnols, les Gaulois, & les Thraces, ont eu des Villes de bonne heure, en comparaison des autres Peuples Celtes.

VI. Il faut cependant remarquer que les Espagnols (54), les Gaulois & les Thraces, ont eu des Villes de fort bonne heure, en comparaison des autres Celtes. La raison est assez sensible. Dès que ces peuples se furent entièrement fixés

(55) Lorsque les Carthaginois passèrent la première fois en Espagne, ils y trou-
 vèrent des Villes. Voy. *Fragm. ex lib. XXV. Dio in Exc. Legat. Hoefchel. p. 169. 170.*
 César rapporte qu'il y avoit de son tems
 plusieurs Villes fortes dans les Gaules. Il dit
 que dans le tems de l'invasion des Cimbres
 Gaulois ne se sentant pas en état de leur
 résister, prirent le parti de se retirer dans les
 Villes. (Voy. César VII. 77.) Cette invasion arriva
 de soixante ans avant les expéditions de Carthage
 dans les Gaules. Les Thraces, les Illyriens, les Péoniens ont eu
 aussi quelques Villes, dès le tems de Pharaon
 & d'Alexandre-le-Grand, Romulus & Macédoine.
 Nous le ferons voir en parlant des expéditions
 de ces Princes contre les Peuples qui vivoient
 d'être nommés. Il ne sera pas question ici
 des Villes de la Grande Bretagne. Elles n'étoient
 que de petits abattis d'arbres, dont les
 branches de cette île se couvroient en tems de guerre
 contre les incursions subites de leurs Ennemis.
 (Voy. César. V. 21. Strab. IV. 200.)

Pays, qu'ils eurent appris des
 onspolicees à partager les ter-
 à avoir chacun sa maison, ses
 ops, & les vignes, ils sentirent la
 ffité qu'il y avoit de couvrir &
 armer leurs Etats par des forte-
 s. Les Espagnols bâtirent, se-
 les apparences, de Villes fortes
 r arrêter les conquêtes des Phé-
 ns, des Phocéens & des Car-
 inois, qui venoient souvent
 rquer sur leurs côtes, & qui y
 ient établi plusieurs Colonies.

Gaulois prirent le même parti
 r résister d'un côté aux Romains,
 les presserent vivement lorsqu'ils
 ent une fois passé les Alpes; de
 tre à une foule de Peuples Ger-
 ns qui passoient tous les jours
 s les Gaules. Les Thraces & les
 res Peuples barbares qui demeu-
 nt dans leur voisinage, furent
 i obligés de construire des châ-
 ix & des forteresses; c'étoit l'u-
 Tome II, F

nique moyen d'empêcher que les Grecs pénétraissent plus avant dans le Pays. Depuis le tems de Darius Hystaspe, ils avoient fait plusieurs établissemens sur les côtes du Pont-Euxin.

Changement
remarquable
arrivé dans
les Gaules
vers le IV^e. &
le V^e. Siècle.

VII. Il arriva un changement considérable dans les Gaules sur la fin du quatrième siècle & au commencement du cinquième. La plupart des Villes des Gaules (55) perdirent

(56) Ainsi *Andomatunum Lingonum* fut appelée *Lingones* ou *Lingonum*, Langres ; *Agendunum Senonum*, Sens ; *Atuatua Tungrorum*, Tongres ; *Avaricum Biturigum*, Bourges ; *Augustomana Augustobana Tricastum*, Troies ; *Augustorunum*, selon d'autres, *Limonum Pictunum*, Poitiers ; *Autricum Carnutum*, Chartres ; *Brannobantia* ensuite *Casaromagus Bellovacorum*, Beauvais ; *Esarodunum Turonum*, Tours ; *Condivincum Nemetum*, Nantes ; *Condate Rbedonum*, Rennes ; *Durocortorum Rhemorum*, Rheims ; *Divodurum Mediomatricum*, Metz ; *Dariorigum Venetorum*, Vannes ; *Juliomagus Andicavorum*, Angers ; *Calvobona Calatum*, Calais ; *Ingenum Abrincatum*, Avranches ; *Jatinum Meldorum*, Meaux ; *Lucotica* ou *Lucotecia Parisorum*, Paris ; *Mediolanum*, Milan ; *Noviodunum Suessionum*, Sens ;

CELTES, Livre II. 123

un ancien nom, & prirent
 le Peuple dans le territoire du-
 quel étoient situées. Il paroît
 semblable que les conti-
 nuelles incursions des Francs, des
 Saks & de plusieurs autres Peu-
 ples qui ravageoient alors
 les Gaules, obligèrent les *Cistes*
 c'est-à-dire, les Peuples, les
 Tribus qui demeuroient cha-
 cun dans son milieu de sa possession, à se
 retirer dans les Villes fermées. On
 vit alors à la campagne que les esclaves
 ne faisoient que faire valoir les terres.

vetocenna, ou, selon d'autres, *Origina-
 tum*, Arras; *Ratiastum Lemovicum*,
Segodunum Rhutenorum, Rodez; *Sam-
 Ambianorum*, Amiens; *Vesuna Petro-
 crigueux*. (Voy. Ptolem. lib. II. c. 7. 8.
 13. Amm. Marcell. lib. XVII. c. II.
 10. p. 113. lib. XVII. cap. I. c. 55.
 12. 13. V. 24. VI. 3. 44. VII. 13. VIII.
 IV. 104. 194. Tacit. Hist. I. 63. Cicer.
 Famil. lib. VII. ep. 11. 16.)

civitates. C'est le nom que Jules-César
 donna aux Peuples des Gaules *Civitas Eduorum*,
 la République, ou l'Etat des Eduens.

On peut conjecturer qu'au
 tems-là les Villes des Gaules éto
 ou des forteresses qui servoient
 de retraite en tems de Gu
 ou des Villages auprès desqu
 tenoit tous les ans l'Assemblée
 générale d'un Canton ou d'un Pe
 La Noblesse fut réduite à y bâti
 maisons où elle pût se loger
 modément dans le tems des L
 C'est ce que Strabon assure for
 lement de la Ville de Vienn
 Dauphiné (57), » Les Allobroge
 » cupent leur Pays par Canton
 » Noblesse a fait de Vienne,
 » étoit autrefois un Village, &
 » même tems (58) la *Métropole*
 » la Nation, une belle Ville.
 dit à peu près la même chose de
 l'an 1700, » Milan étoit autrefo

(58) Strab. IV. 186.

(59) La *Métropole* signifie ici le lieu où
 agissent les *Etats*, l'*Assemblée générale* d'un P

(60) Strab. V. 213.

Metropole des Insulres , & un fin-
Village. Elle est aujourd'hui
e Ville célèbre. »

CHAPITRE VII.

nos Peres avoient été sujets au
ce des modes , il seroit diffi-
le dire quelque chose de satis-
t sur la manière dont les Peu-
Celts s'habilloient ancienne-
; mais ils donnoient dans une
mité toute opposée. Ils étoient
nent attachés à leurs usages ,
s se faisoient un scrupule de tou-
aux Coutumes anciennes , lors
e qu'elles étoient indifférentes
ncommodes. Tant qu'ils ne se
rent point avec des étrangers,
oient tous habillés de la même
ère. On distinguoit les Celts
Sarmates par la seule forme des
s qu'ils portoient.

Manière
dont les Peu-
ples Celts
étoient ha-
billés.

Il est assez vraisemblable que les plus anciens Habitans de l'Europe ne connoissoient point l'usage des habits.

Les plus anciens Habitans de l'Europe ne connoissoient point l'usage des habits ; au moins ceux qui vivoient la plus de partie du corps découvert n'avaient peut-être de la peine à prendre que la nudité ne fut nuisible ni dangereuse parmi des Peuples qui connoissoient & respectoient la pudeur, la modestie & la chasteté ; l'on concevra encore difficilement que des Peuples si faiblement nuds pussent résister au froid excessif qui régnoit au nord dans toute la Celtique (1) ; cependant les faits n'en sont pas certains , & il y a lieu d'être incertain qu'aucun Ecrivain ne s'en soit aperçu jusqu'à présent.

Plusieurs Auteurs Grecs & Latins se réunissent à dire que les Grecs (2), les Perses & les autres Ba

(1) Voy. ci-dessus , Liv. I. chap. 12.

(2) Diod. Sic. lib. V. p. 213.

se battoient tout nus , pour marquer qu'ils ne portoient ni cuirasse , ni casque , ni aucune de ces armes qui couvroient le corps comme un habit. Aulu-Gelle , par exemple , rapporte (3) que le Gaulois qui se battit en duel contre F. Marcius Torquatus , étoit nud , à la réserve d'un bouclier & de deux épées. Cela signifie que l'épée , le bouclier & le poignard , étoient les seules armes du champion Gaulois , car Tite-Live (4) assure qu'il portoit un habit bigarré. Ainsi Strabon remarque (5) , qu'après avoir subjugué les Peuples de la Médie , les Perses adoptèrent plusieurs Coutumes des vaincus : « auparavant ils étoient nus & vêtus légèrement ; ils prirent des habits de femmes qui leur couvroient tout le corps. » Les Perses quitte-

(3) A. Gell. lib. IX cap. XIII. p. 259.

(4) T. Livius VII. 10.

(5) Strabon XI. p. 526.

rent donc le Saye (*Sagum*) des Celto-Scythes , pour prendre cette robe que les Médes portoient à la manière des Sarmates , dont ils étoient descendus (6).

Il est encore vrai, qu'il ne faut pas tirer une preuve générale d'une Coutume particulière à ceux des Celtes qui vouloient se distinguer par leur bravoure. Ils regardoient comme une lâcheté d'attendre son ennemi derrière un rampart ou une muraille. Dominés par ce préjugé, ils avoient conçu de l'honneur l'idée la plus fausse : ils croyoient qu'un véritable Guerrier devoit courir à la bataille tout nud, c'est-à-dire, armé seulement d'un bouclier pour se couvrir , d'une épée & d'une lance pour attaquer. Alors personne ne pouvoit l'accuser d'avoir usé d'aucun charme pour se rendre in-

(6) Voy. ci-dessus, Liv. I, chap. II. sur la fin.

vulnérable. Souvent on les a vus se battre dans cet équipage contre des ennemis (7) qui étoient armés de pied en cap. C'est ainsi que la valeur dégénère en féroce & en fureur, lorsqu'elle n'est pas guidée par la raison.

Ces faits ne prouvent donc rien ; mais il n'est pas difficile d'en produire de plus précis. Il est certain que la plupart des Peuples Celtes, par exemple, les Espagnols (8), les Habitans de la Grande Bretagne (9), les Thraces (10), les Illyriens, les

La plupart des Peuples Celtes traçoient sur leurs corps des figures de toute sorte d'animaux.

(7) Polyb. lib. II. p. 116. Diod Sic. lib. V. p. 212. Livius lib. XXII. 46. XXXVIII. 21.

(8) Tacit. Agricol. cap. 2. Justin. XLIV. 4.

(9) César. V. 14. Pomp. Mela. III. cap. VI. p. 82. Plin. Hist. Nat. lib. XXII. cap. I. p. 177. Solin. cap. XXXV. p. 254. Martial. lib. XIV. Ep. 99. Tertull. de Vel. Virg. cap. X. p. 199. Isidor. Orig. lib. IX. cap. II. p. 1006. lib. XIX. cap. XXIII. p. 1300. Claudian. de Bello Getic. y. 485. Id. de Laud. Stilic. lib. II. v. 247.

(10) Virgil. Æneid. IV. v. 146. On a prouvé que les *Agathyrses* étoient un Peuple de Thrace. (Voy. ci-dessus p. 92. note (5.) Valerius Flaccus,

Daces (: 1), & plusieurs autres avoient la coutume de tra leurs corps des figures de tous d'animaux. On deffinoit la figure une infinité de petits points qu gravoit dans la chair avec une le, ou un fer très-pointu. C toît ensuite cette espèce de g d'une couleur bleue (13), qu

en parlant des Habitans de l'île de Len quitterent leurs femmes pour épouser des Thraciennes, dit : *P. Ha manus, u set, sed barbara mento.* (Voy. Valer. Flac lib. II. v. 150. Cicér. de Offic. lib. II.)

(11) Voy la note (9) ci-dessus

(12) Virgil. Georg. II. v. 115. *Sc eum locum.* Claudian. in Rufin. lib. Vibius sequest. Catalog. gentium p. 3. Mela lib. I. cap. XIX p. 24. Diod. Sic. 413. Il ne faut pas confondre cette Cou Celtes avec celle des Sarmates, qui, en occasions, se découpoient le visage av soirs. (Voy. Amm. Marcell. lib. XXXI. p. 615. Jornand. de Hunnis cap. XXIV cap. XLIX. p. 684.) Les Turcs pratiqu même chose dans les enterremens de le (Menander in Exceptis Legat. p. 164.)

(13) Jules-César l'appelle *Virrum Glaftum.* (Voy. ci-dessus note (9). C'est

étoit tellement dans les chairs , qu'aucun tems ne pouvoit l'effacer.

Jules-César dit (14) que les Bretons mettoient sur leurs corps une touche de couleur bleue , pour paroître plus terribles à leurs ennemis. Solin prétend (15) qu'ils se faisoient stigmatiser de la manière ci-dessus rapportée , pour montrer combien ils étoient patiens & maîtres de leur douleur. Pomponius Mela soupçonne (16) que ces marques étoient , parmi les Barbares , des traits de beauté. Enfin les Grecs qui forment souvent des conjectures en l'air , assurèrent que les Thraces (17) mar-

qui entre dans la composition du verre. (Joseph. Scalig. Ep. lib. I. ep. 18. & 21.)

(14) Voy. ci-dessus p. 129. note (9).

(15) Voy. ci-dessus la note (9).

(16) Voy. ci-dessus p. 129. note (9).

(17) Plutarch. de sera Num. Vindicta. Tom. II. p. 347. Cette Fable se trouvoit dans un poëte Grec nommé *Phanocles Lesbios*, dont Stobée nous a conservé le passage Serm. CLXXXV. p. 124. Voy. une autre Fable sur le même sujet dans Athenée XII. chap. 5.

quoient leurs femmes pour les
du meurtre qu'elles avoient
mis dans la personne d'Orphée

Ces figures
servoient à
distinguer les
Conditions &
les Familles.

Ces reflexions sont toutes fa
puisqu'il est certain que les ho
& les femmes ornoient égal
leurs corps de ces figures. El
voient à distinguer (18) les
tions & les familles. On n'en
aucune sur le corps des Esclave
toit un embélissement affecté au
sonnes libres. Celles qui étoie
basse condition, les portoient p
éloignées les unes des autres.
connoissoit la Noblesse à de
des figures, qui non seulement
vroient le visage & les mains

(18) Herodot. V. 6. Excerpt. ex. D
lib. XXVI. ap. Vales. p. 357. Dio. C
Orat. XIV. p. 122. 123. Romm. Hist. lib.

DES CELTES, *Livre II.* 135

encore les bras , les cuisses , le dos & la poitrine.

L'on comprendra sans doute aisément que des Peuples , chez qui on avoit Coutume d'imprimer sur le corps même des personnes les preuves de leur liberté , & les titres de leur Noblesse , devoient être nus. Ces marques auroient été inutiles si la bienséance n'avoit pas permis de les montrer. Hérodien l'a remarqué (19) : « Les Bretons, dit-il, gravent sur leurs corps des figures de toute sorte d'animaux. C'est la raison pour laquelle ils ne mettent point d'habits, » afin de ne pas cacher ces figures. « Cette Coutume se perdit insensiblement (20) , lorsque celle de porter

Les Peup
Celts ,
faisoient
peindre le
corps , dev
ent être nu

(19) Herodian lib. III. p. 301. Les femmes de la Grande-Bretagne, au rapport de Pline , célébroient encore de son tems plusieurs fêtes en s'y présentant toutes nues. (Voy Plin. Hist. Nat. lib. XII. cap. I. p. 177.)

(20) La coutume d'aller nud & de se peindre le corps existoit encore au VIII. siècle dans

des habits commença à s'introduire parmi ces Peuples. Il paroît vraisemblable que la Noblesse alors peindre sur ses boucliers & ses étendarts ces figures d'animaux qu'elle portoit autrefois sur la croupe & qui servoient à distinguer les familles. Peut-être que la maison la plus ancienne & la plus illustre y eût parmi les Ostrogoths, po

quelques Provinces de l'Angleterre. Le Cæsar de Calcut en Northumbrie, tenu l'an 711, condamna alors, comme une impiété Payenne & une chose diabolique. Voici le décret : les raisons sont tout à-fait plaisantes. *Admonemus, ut unusquisque fidelis Christianus à Calicis juris exemplum accipiat, & si quid ex ritu Paganorum remansit auetlatur, condemnatur, abjiciatur. Deus enim formavit hominem pulchrum in de specie. Pagani verò diabolico instinctu, cicatr. terrimas super induxerunt, dicente prudentia : & innocuam maculis sordentibus humum. mino enim videtur facere injuriam, qui cre-*

me au Lecteur. Quoiqu'il en
lle offre un nouveau trait de
nité entre les anciens Celtes
arbares de l'Amérique. Ceux
ent, encore aujourd'hui, leur
le toutes sortes de figures

usage n'étoit cependant pas
n à tous les Peuples de la
e. On ne lit rien de sembla-
gard . es Gaulois & des Ger-
l y a néanmoins de fortes rai-
ur croire que , dans les tems
reculés , ils étoient nuds
les autres Peuples. Première-

(*Sagum*) (23) n'étoit pas, à proprement parler, un habit, mais une peau sur laquelle ils couchoient & dont ils se couvroient les épaules quand le tems étoit froid.

En second lieu, il paroît, d'après le témoignage d'un grand nombre d'Auteurs, que les Germains étoient encore à peu près nus, lorsqu'ils furent connus par les Romains même long-tems après (24). Ils ne mettoient absolument rien sur le corps de leurs enfans, avant qu'ils fussent parvenus à l'âge de Puberté, non pas même dans les plus grands froids. Les hommes faits ne se couvroient (25) que d'une peau : en

(23) C'étoit autrefois le seul habillement des Peuples Celtes.

(24) Pompon. Mela lib. III. cap. III. Tacit. Germ. 20.

(25) César. IV. 1. VI. 2. Seneca de Prov. cap. IV p. 386. Salust. ap. Isidor. lib. XII. XXIII. p. 1300. Seneca de Ira lib. I. cap. 399. Tacit. Germ. 6. 17.

rès du feu. « Les Peuples les Septentrionaux de l'Allemagne étoient pas habillés d'une manière. Plutarque observe , par le (26), que les Cimbres, Peuple qui étoient venus du fond du Nord, ne laissoient pas de monter au travers des neiges & des glaces au Sommet des Alpes, qu'ils eussent le corps nud. Dans le 9^e siècle les Francs (27), dont les terres demeures s'étendoient de la Hollande jusqu'au Vefer, copioient encore la coutume d'avoir le torse & le dos découverts jus-

les anciens Scythes n'étoient point habillés. Justin l'affure formellement (28): „ ils ne connoissent point, dit-il „ l'usage de la laine & des habits „ quoique le froid soit continuel dans „ leur Pays. Ils se servent cependant „ de peaux de Bêtes sauvages , ou de „ Souris (29). « Cet Auteur semble se contredire. Comment les Scythes ne connoissoient-ils pas l'usage des habits , puisqu'ils étoient toujours habillés, soit qu'ils fussent couverts de laine ou de peau ? La contradi-

(28) Justin. II. 12.) Les Doriens, dont les Lacédémoniens faisoient partie, conserverent plus long-tems les coutumes des Scythes, & prirent par conséquent des habits plus tard que les autres Grecs (Suidas ex Eustathio Tom. I. p. 624.)

(29) *Pellibus tamen ferinis aut murinis utuntur.* C'est à-dire, que les Scythes se servoient de peaux de bêtes sauvages ou de *Martes*. Notre Auteur, en traduisant *Pellibus - Murinis* par peaux de Souris, a entendu parler de la *Marte-Zibeline*, qu'on nomme aussi *Souris de Moscovie*, & non de ce petit animal à quatre pieds qui se retire dans les trous des maisons & qu'on appelle proprement *Souris*.

disparoit si l'on fait attention : Justin oppose les Scythes aux Grecs & aux Romains. Ceux-ci s'habillaient d'étoffes de laine ; ils en couvroient des habits qui couvroient parfaitement tout le corps , & que l'on ne changeoit que le matin pour ne les changer que le soir. Justin veut dire que les Scythes ne pratiquoient rien de semblable ; & s'ils se couvroient de quelque peau , ce n'étoit que pendant les grands froids.

Ce qui vient d'être dit peut donner l'explication d'un passage d'Élien. Cet Auteur rapporte la réponse énergique que fit un Scythe à l'un de ses Rois. » Un jour (30) qu'il étoit tombé de la neige en abondance , un Roi Scythe , étonné de voir un homme qui restoit nud , lui demanda s'il n'avoit pas froid ? — Avez-vous froid au front , ré-

(30) Élien. Var. Hist. lib. VII. cap. 6.

» pondit le Barbare ? — Non , dit
 » Roi. — Ni moi non plus : je n'
 » pas froid , car je suis tout front.

Ce conte semble supposer que les Scythes, dont il s'agit ici, étoient anciennement habillés, sans quoi la vue d'un homme nud n'auroit eu rien d'extraordinaire. Si la chose étoit ainsi, il faudroit entendre le passage d'Elie des Scythes modernes, puis que les Daces, les Gètes, les Thraces, les Agathyrses, les Illyriens, qui sont les Scythes que les Grecs ont connus, ne portoient anciennement aucun habit. Mais dans le fond, ce passage ne contient rien de bien précis. Un homme nud eût-il osé paroître dans cet état devant son Roi, si la nudité avoit été honteuse parmi les Scythes, comme elle l'est chez nous ? Le Roi n'est pas surpris de voir un homme nud ; mais il l'est, avec raison, de ce qu'un homme

DES CELTES, Livre II. 141

neuroit n... dans un tems où le
id étoit excessif, dans un tems où
is les autres Scythes étoient cou-
rts de peau.

Lorsque l'usage d porter des ha-
s s'introduisit parmi les Celtes ,
furent d'abord habillés de peau ,
mme tous les autres Peuples Scy-
s (31) , à qui leurs troupeaux
rnissoient la nourriture , le vête-
nt, &c en général toutes les cho-
nécessaires à la vie. Les Ger-
ins &c les Habitans de la grande
etagne (32) furent ceux qui con-
verent plus long-tems cette an-
ne simplicité. L'Agriculture, les

*Les premiers
habits des
Celtes furent
de peau.*

(31) Virgil. Georg. lib. III. v. 383. Servius
hunc locum. p. 140. Seneca ep. XC. p. 752.
(32) César. IV. 1. V. 14. Tacit. Germ. cap.
Sidon. Apoll. lib. 1. ep. 2. id. panegy-
sti. v. 349.) Les Ligures qui, du tems de Dio-
ce de Sicile, n'avoient pas encore été forcés
is leurs montagnes, portoient aussi des ha-
s de peau. Les Perses étoient habillés de la
me manière du tems de Cyrus. (Diod. Sic. V.
1. Hérodote. I. 71.)

Lettres, les Manufactures, & une infinité d'autres choses, qui étoient parfaitement inconnues aux Scythes ont été apportées en Europe par des Orientaux, qui établirent leur premières Colonies sur les côtes de l'Espagne, des Gaules & de l'Italie. Il a fallu beaucoup de tems avant que toutes ces choses parvinssent à des Peuples qui refusoient aux étrangers l'entrée de leur Pays, & qui n'ont commencé d'être connus & visités que sous les premiers Empereurs Romains.

Les Celtes se firent ensuite des habits de soie, & enfin d'étoffes de laine.

Aux habits de Peaux succéderent des habits de toile : ceux-ci devinrent commun chez tous les Peuples Scythes & Celtes (33), qui avoient

(33) Herodot. IV. 74. Tacit. Germ. cap. 17. Strab. VII. 294. Isidor. Orig. lib. XIX. cap. XXIII. p. 1300. Procop. Pers. lib. II. cap. XII. p. 138. Sidon. Apoll. Panegy. Aviti. v. 434. Eunap. Sard. in Excerpt. Legat. p. 20. Paul. Diac. Rer. Longob. lib. IV. cap. VII. p. 390. (Voy. aussi les Notes suivantes.)

que ~~convenant~~ l'Agriculture. Enfin les Espagnols les Gaulois apprirent de leurs voisins à se couvrir de des draps & d'autres étoffes de laine : elles étoient establies chez les Romains (34), non pas à cause de leur finesse, mais, parce qu'étant tissées & serrées, elles étoient bonnes contre le froid & la pluie, qui ne pouvoient les percer. Les Sarmates (35) étoient aussi habillés de laines ou de toiles ; mais ils portent une robe longue & flottante, qui ne descendoit jusqu'aux talons, & qui étoit fort propre pour des gens à cheval. Cette robe (37) leur étoit commune avec les Médes, parce

(34) Voy. Les Notes suivantes.

(35) Ovid. Trist. lib. III. Eleg. X, v. 19. lib. Eleg. VII. v. 48. Amm. Marcell. lib. XXXI. c. III. p. 615. 616.

(36) Tacit. Germ. 17. & ci-dessus, p. 18. 19.

(37) Herodot. V, 9.

qu'ils étoient (38) anciennement même Peuple. La plupart des Sarmates s'habilloient de : ils reçurent delà le nom de *Mchlenies* (39), qui signifie, en *les Robes noires*.

L'habillement des Peuples Celtes consistoit 1°. sans le saye.

I. Au lieu de ces sortes d'habit peuples Celtes portoient premierement le Saye (*Sagum*) que le pagnols appelloient, sans do *Strig* (40), parce qu'ils le port ordinairement d'étoffes rayées : ce que les Anciens appelloient *gata Sagula* : cependant ceux (41) Celtibères & des Lusitains étoient noirs. Dans les Gaules, on nommoit cet habillement *Sagum* (42), u

(38) Voy. ci-dessus, Liv. I. chap. 2. v.

(39) Herodot. IV. 107. Dio. Chrysof. XXXVI. p. 439. Amm. Marcell. lib. XXXIII. p. 617.

(40) Isidor. Orig. lib. XIX. c. XXV. 1200) *Strich* finie en Tudesque, nom

(41) Diod. Sic. V. 215. Strab. III. 155

(42) Varro de Ling. Lat. lib. IV.

elle plus naturelle que celle dore de Séville(46): peut-on dire le mot de *Reno* vient du Rhin, que cet habit étoit commun à les Peuples qui demeuroient le de ce Fleuve?

Le même habit étoit connu par les Peuples Méridionaux de la manie, sous le nom de *Maj* (47), parce qu'il étoit fait de peau de *souris* (48). Un passage de Pline nous indique (49) que les habitants de l'île de Sardaigne lui donnoient le même nom. Les Perses appelloient (50) *gaunacem*. On ignore

(46) Isidor. Orig. lib. XIX. cap. XXIV. p. 1302.

(47.) Isidor. Orig. lib. XIX. cap. XX 1300. Prudent. cont. Sym. II. v. 698. *iruga* est, en Tudesque, une peau de *Maus* une Souris, une Martre, & *Tragen*

(48) Voy. ci-dessus, p. 138. note (28).

(49) Voy. la Note (47).

(50) Aristoph. Vesp. p. 253. Suid. t. c. p. 283. Pollux VI. 1. p. 272. Varro de Ling. lib. IV. p. 39. Ælian. de Animal. XVI M. Bochart a prouvé, Geogr. Sacr. Part. I

son nom il étoit connu dans la
Bretagne & en Thrace,
il est certain qu'on y por-
toit des habits (51), comme dans
le reste de la Celtique.

Il paroît aussi que le Saye (*Sagum*)
avoit partout la même forme. c'é-
toit une peau, ou une pièce d'étof-
fe arrétée, que l'on endossoit à
l'envers comme un manteau. Il cou-
vroit les bras, les épaules & la poi-
trine; on l'arrêtoit par devant
avec une agrafe. Ce Saye étoit, dans
l'antiquité, le seul habillem-
ent des Peuples Scythes & Celtes.

2. p. 743. que le mot de *Gausapa*, qui
se trouve dans Martial, signifie la même chose,
qui est de *Gannacum*. (Martial. lib. XIV.
l. 152. Dionys. Halic. lib. III. p. 195.
Isidor. Orig. lib. XIX. cap. XXIII. p.
107. Herodot. VII. 75. Dio. Chrysost. Orat.
p. 439.) Le Scholiaste d'Aristophane
l. 305. remarque que ces Thraces por-
toient leur habit, c'est-à-dire, leur saye sur
le bras gauche, ou envelopé sur le bras gau-
che. *ἀριστερά περιβαλλόμενοι*.

Ils ne le mettoient même que dans les grands froids. Dans la suite ils s'accoutumèrent tellement à le porter, qu'ils ne le quittoient ni jour ni nuit. Les Romains portoient anciennement ce Saye, comme les autres Peuples Celtes. Ils prirent ensuite une robe (*Togam*) à la manière des Grecs, & on ne se servoit plus de Saye que dans les expéditions Militaires (52). Ce qui vient d'être dit fournit l'occasion d'expliquer deux fables que l'on a décelées sur les Scythes.

1. Hérodote dit (53) que des Grecs établis en Scythie, l'avoient affirmé que les Scythes, appelés *Nomades* étoient changés une fois par an en loups, & que, quelques jours après

(52) De là viennent la formule des *Senatus consulta*, *Tumultum esse, justitiam edici, sagacius*, & les façons de parler, *Sagax civitas, sagax sagis mutare; ad vestitum redire*,

(53) Herodot. IV. 105.

prenoient leur forme naturelle.
 ne m'ont point, ajoute-il, persuadé
 la chose, bien qu'ils l'affurent
 artement & même avec serment. Hé-
 rodote avoit raisé de n'ajouter
 une foi à cette fa^ute. Mais il est
 étonnant qu'il n'ait reconnu
 ces Grecs se jouant de sa cré-
 dité: ils lui représentoient comme
 une merveille, la chose du monde
 la plus naturelle & la plus commu-
 ne. Les Neures étoient des Scythes
 , dans les grands froids, se cou-
 vroient d'un Saye fait de peau de
 bœuf, & qui quittoient cette fourru-
 re à l'abord que le tems étoit radouci.
 Voilà tout le mystère. Hérodote
 l'a pas compris, non plus que
 ceux qui l'ont copié (54). Ce n'est
 que la seule occasion où cet Auteur
 s'est pas apperçu qu'on se diver-

4) Pompon. Mela lib. II. cap. I. p. 41.
 cap. XXV. p. 231.

tiffoit à ses dépens. Quand tionnoit les Thraces & les Scythes, ceux-ci lui disoient (55) que l'air étoit si plein de pucerons, qu'on ne voyoit pas à deux pas devant soi. N'est-il pas visible que l'air de là ne lui parloient pas sérieusement. Hérodote avertit gravement le lecteur que ces relations lui feroient incroyables. Il auroit été plus judicieux, s'il n'en avoit chargé son Ouvrage.

2. On parle encore de Scythes appelés *Phanésiens*, *Panotiens*, ou *Satmales*, qui habitoient au milieu du

(55) Herodot. V. 10.

(56) Herodot. IV. 31.

(57) Pompon Mela lib. III. cap. 1.
Solin. cap. XXX. p. 244. Plin. lib. IV.
p. 474 Strab. II. 70. XV. 711. Tzetze
VII. v. 633. Biblioth. Germ. XXVIII.

les excessif. La nature les avoit curvus d'oreilles si grandes, qu'ils avoient y envelopper tout le restu du corps. C'est pour cela qu'on appelloit *Panotiens* Πανότιοι, c'est-à-dire, des gens qui étoient tout oreilles, ou *Ενωτοσκοιοι*, c'est-à-dire, hommes qui couchoient dans leurs oreilles.

Les prétendus *Panotiens* étoient encore des Scythes qui ne portoient rien de chose sur le corps qu'un Saye: lequel couvroient le jour d'une peau, sous laquelle ils s'enveloppoient pendant la nuit. Des Grecs qui les virent dans cet équipage, vêtus d'un Saye qui leur couvroit les épaules et derrière de la tête, comme un manchon, s'amuserent à plaisanter en seignant que cette pèlisse étoit un appendice des oreilles : ils en firent des railleries lorsqu'ils furent retournés dans leur Pays. Ces exemples nous apprennent combien peu

l'on doit se reposer sur les récits
des Grecs qui ont parlé des Celtes
du Nord. Ils ont souvent écrit
au rapport de quelques voyageurs
au lieu de rapporter nature
les choses, en faisoient des plu-
sies.

Les Brayes
faisoient la se-
conde partie
de l'habillem-
ent des Cel-
tes.

Il faut revenir aux Celtes
de la seconde partie de leur habillem-
ent, étoient les *Brayes* (58), c'est-à-dire
une espèce de culotte à laquelle
attachoit les bas. Les uns étoient
larges comme les Suèves, les autres
étroites comme les Gaulois.
Au reste elles étoient communes
à tous les Peuples Scythiques
tant Celtes (59) que Germains.

(58) Les Gaulois les appelloient
Germani Hofen. (Suidas tom. I. 17.
Paul. Diac. Hist. Longob. lib. II.
Pollux lib. VII. cap. XIII. p. 339.
XL. p. 497.)

(59) Diod. Sic. V. 213. 215. M.
22. Strab. IV. 196. Polyb. II. 116. 117.
Aurelián. p. 496. Amm. Marcell. lib.
V. p. 86. lib. XVI. p. 146. Plutar.

des Alpes. Ils donnerent à cette
 e des Gaules qu'ils avoient con-
 avant l'expédition de Jules-
 le nom de *Gallia Bracata* (61).
 que étrange & ridicule que cet
 ement leur parût, il étoit dans le
 beaucoup plus propre pour ga-
 du froid & de l'humidité : il
 en même tems beaucoup plus
 mode que les longues robes
 romains & des Grecs. Ne de-

p 1069, Lucan I 430 Agath. lib. II,
 Herodot. I. 71. VII. 61 Ovid. Trist. lib.
 . VI. v. 47. X. v 33. 34. Dio. Chrysoft.
 XXVI. p. 439 Or. LXXI. p. 628. Max.
 ftert. IV. p. 54. Pollux VII 13. p. 339.
 ed Aristarch Vase p 224 Herodot VII

barraissant à faire ?

Les Celtes
prirent en
troisième
lieu la Tuni-
que.

III. A la fin les Peuple
prirent encore une forte d
ment que les Romains ap
une *Tunique*, & que nous n
aujourd'hui un *Pourpoint*.
un habit à manches : il étoit
corps, & ne descendoit
qu'aux hanches. Du tems d
(62), il n'y avoit en Germ
les Grands Seigneurs qui p
cette *Tunique*. Mais il y av

(62 Tacit. Germ. cap. 17.) Du t
donius Apollinaris, c'est-à-dire, da
quième siècle, cette tunique étoit

DES CÉLTES, ² Livre II. 155

jusqu'elle étoit en usage parmi les Celtes dans les Pays plus Méridionaux, dans les Gaules (63), dans la race & en Perse.

Les Pannoniens avoient à cet égard un usage particulier (64). Ils faisoient l'étoffe en plusieurs bandes que l'on cousoit ensemble pour faire la Tunique. Cette espèce de point que l'on portoit en Pannonie, plut tellement à l'Empereur Trajane qu'il ne le quittoit jamais. Dion Cassius observe (65) que le Prince craignoit beaucoup d'être tué, comme il le fut effectivement; que ne pouvant se résoudre à porter une cuirasse, dont le poids

3) Diod. Sic. V. 213. Strab. IV. 196.
 2) Curt. lib. III. cap. III p. 52. Pollux VII.
 339. Plut. Paul. Emil. tom. I. p. 264. Hé-
 c. VII. 75.) Les Athéniens avoient porté
 aussi de ces tuniques. Thucyd. I. c. VI. p. 3.)

4) Dio. XLIX. p. 413.

5) Dio. in Except. Valer. p. 758. Xiphilin.
 Dion. lib. LXXVIII. p. 881. Herodian. IV.
 12.

l'auroit incommodé, il prit
 bit qui ressembloit parfaite
 une cuirasse (66), pour tromper
 personnes qui pourroient :
 pensée d'entreprendre sur
 C'est delà qu'il reçut le nom
calla. Il se fit remarquer &
 fer à Rome par cet habill
 non seulement parce que l
 en étoit étrangère, & qu'e
 noit des Barbares, mais au
 ce qu'il (67) n'y avoit, parm
 mains, que les gens mous &

(66) Dion Cassius, contemporain
 tique des Sévères, assure que cette tu
 sembloit à une cuirasse ou à un cor
 relius Victor se trompe donc lors
quod indumenta in talos demissa la-gue
calla Diſus. Aurel. V. Cas. caracal. p.
 zeraï a aussi mal décrit cette tunique ;
 » à bien dire, une espèce de Pant
 » n'alloit pas tout-à-fait jusqu'aux g
 » qui n'avoit point de manche. » F
Av. Clovis, p. 28. 29. La tunique
 doit que jusqu'aux hanches, & avoit de

it (*Tunica*) étoient donc les vêtements des Peuples Celtes. Ainsi Vorne, parlant du Tyran Tétric, (68) qu'il étoit habillé d'un Sayeur de pourpre, (*Chlamyde Coccy*), d'une tunique jaune, (*Tunica* (69) *Gelbina*), & de Braces à la mode des Gaulois (*& Braccis-Gallicis*) : C'est-à-dire, que Tétric étoit équipé, non comme un Romain, mais comme un véritable Gaulois (70).

) Vâupiscus Aureliano. p. 496.

Gelb. signifie, en Tudesque, *jaune*. La tunique étoit de drap d'or. comme Saumaïse l'a

nières de vivre , n'empêchant
qu'ils ne fussent propres & b
(71). On ne voyoit point par
comme chez les Sarmates ,
bits sales & déchirés qui tor
en lambeaux. La Noblesse t
aussi le moyen de se disting
commun , & d'être magnifi
mode. Parmi les Peuples qui
habillés de peaux , les Gra
gneurs portoient (72) des pé
res & précieuses qu'ils fesoie
cheter de la manière que Ta
crit.

parce que les Auteurs qu'on a co
fournissent rien de particulier sur

DES CELTES, *Livre II.* 159

Les Gentilhommes Gaulois conservèrent cette marque de distinction long-tems après que le commun du peuple eut quitté les habits de peau. Ainsi Pline , parlant d'un chevalier romain, originaire d'Arles, dit (73) qu'il étoit *Paterná Gente pellitus*, c'est-à-dire, qu'il descendoit d'une ancienne Noblesse des Gaules. Les Français & la Noblesse des Visigoths étoient encore habillés de Peaux du tems de Sidonius Apollinaris. Eginhard remarque aussi (75) que Charlemagne portoit ordinairement l'hiver un Saye de peau de Loutre de Martre. Enfin Helmoldus, qui vivoit sous l'Empire de Frédéric Barberousse (76), se plaint que, de

(73) Plin. lib. XXXIII. cap. XI. p. 69.

(74) Sidon. Apoll. lib. VII. ep. IX. p. 195. Panegy. Aviti v. 219. Prosp. Aquit. de Hist. Dei p. 601. Claud. de Bello Getico v. 1. Le patrice Ricimer est appelé *Pellinus*.

(75) Eginhard cap. 23.

(76) Hermold. Cron. Slav. lib. I. cap. 11.

bleffe & aux Chanoines des
drales.

Lorsque les habits de toi
mencerent à s'introduire (c
gens de qualité se distingua
faisant broder sur leurs saye
leurs tuniques des bordure
rayes , des bandes , des ca
chargés d'une infinité de fi
d'ornemens de toute sorte
leurs , mais principalement d
pre. En général les habits
(78) étoient si fort à la mod

(77) Strab. III. 155. Livius. VII.
46. Diod. Sic. V. 213 Æneid. VI
Servius in hunc locum n. 126. Ta

DES CELTES, Livre II. 161

La plupart des Peuples Celtes, qu'on reconnoissoit à cette marque.

La fin ces Peuples, naturellement fiers & fiers, dégénérèrent entièrement de l'ancienne simplicité (79) : donnerent dans tous les excès de magnificence & du luxe. Il est cependant que les dorures & habits riches leur sont venus leurs. Le commerce que les Phocéens & les Phéniciens faisoient sur les côtes de la Méditerranée, a d'abord le luxe dans les Provinces maritimes de l'Espagne, des Gaules & de l'Italie. Il se répandit insensiblement de là par toute l'Europe. Du tems de Jules-César, les Gaulois étoient encore habillés de cuir. Du tems d'Hérodiens (80),

ar. tom. I p. 10. Sidon. Apoll. lib. IV. c.) Voy. ci-dessus, p. 145, note (62).

9.) Athen. II. 6. Silius. Ital. lib. IV. v. 153. . IV. 197.

o) Herodian. lib. IV. p. 343.

ent point en
Public sans
leurs armes.

de la bienséance ne permet
aux Celtes de paroître en
leurs armes. Ils se rend
aux assemblées civiles &
avec l'épée , le bouclier
ils traitoient dans le mê
toutes leurs affaires public
riculières. Cet usage s'ét
core aux visites familiè
aux festins. Quand on se
table , les convives gar
épées , & avoient derriè
servans d'armes , qui t
bouclier & la lance de leu
Dès que le repas étoit
cun reprenoit ses armes

doit dans les jeux, dans les courses, dans les danfes , & dans les autres exercices dont les festins étoient ordinairement suivis. Il en étoit de même des danfes sacrées , qui faisoient, parmi les Barbares, une partie considérable du culte de la Divinité.

Un Celte ne paroissoit donc jamais sans ses armées. Il les épousoit en quelque manière (82). Après les avoir portées de puis l'âge viril jusqu'à la vieillesse décrépète (83), il falloit encore qu'on les brulât (84), ou qu'on les enterrât avec lui. Cet attachement des Celtes alloit si loin qu'ils préféroient de perdre la vie

(82) On voit dans les Loix des Lombards qu'il n'étoit pas permis de prendre pour gage l'épée d'un particulier. (Leg. Longob. lib. I. Tit. IX. leg. XXXIII. p. 533. capitul. lib. IV. Tit. 2 .)

(83) Claudian. de Bello Get. v. 501. Tacit. Germ cap 13.

(84) César. VL 19. Tacit. Germ 27.

plutôt que de les quitter. Ainsi Te-Live rapporte que (85) Cat ayant jugé à propos de désarmer tous les Espagnols qui demeuroient en-deçà de l'Ebre , la peine parut dure & si mortifiante à ces Peuples qu'il y eut une infinité de personnes qui s'ôtèrent la vie. Tacite remarque aussi (86) qu'un Germain qui perdit son bouclier dans une bataille étoit déshonoré pour le reste de sa vie. Banni du commerce des hommes, il n'avoit d'autre ressource pour finir son opprobre que de se donner lui-même la mort qu'il n'avoit point trouvée dans le combat.

Il ne faut donc pas être surpris si l'on ait accusé les Celtes d'adopter leurs armes , & d'en faire de véritables Divinités. L'imputation est

(85) Livius lib. XXXIV. 17. Justin. XLI.

(86) Tacit. Germ. 6.) La même chose se trouve aussi chez les Grecs. (Cicero de Finib. lib. 2. cap. 30. Epist. ad Lucej. V. 12.

DES CELTES, Livre II. 165

vérité, fausse, mais ils y don-
 ient occasion. D'un côté, quand
 étoient appelés à prêter serment,
 juroient (87) par Dieu & par leur
 ée; de l'autre, il étoit d'usage
 ns les armées de r en terre
 e épée ou une halle de, au-tour
 laquelle toute l'a e alloit faire
 prière, parce qu'elle étoit la mar-
 e du *Mallus*, c'est-à-dire du lieu
 se tenoient les assemblées reli-
 euses & le Conseil de Guerre.
 uoiqu'il en soit de cette impu-
 tion, qu'on aura occasion d'exami-
 er plus au long en parlant de la
 eligion des Celtes, il est constant
 ue la coutume de porter les armes
 n tems de paix étoit commune à

(87) Lucian. Toxar. p. 630. Lucian. Scyth.
 p. 340. Vita Dagobert. ap. Duchesn. tom I.
 cap. XXI. p. 581. Adam. Bremenlis cap. 20.)
 On en trouve une infinité d'exemples dans les
 anciennes Loix des Allemands, des Ripuariens,
 des Saxons & des Lombards. (Lindenbrog.
 Gessar, p. 1358. & 1430.)

tous les Peuples Scythes (88). C'est d'eux que les Grecs (89) & les Perses (90) la tenoient. Les uns & les autres tiroient leur origine des Scythes.

Quelque ancien que soit cet usage, quelque universel qu'il soit encore aujourd'hui, il faut avouer cependant qu'il a quelque chose de féroce, & qu'il est incompatible avec les Loix d'une bonne police. Une société ne peut se former & se maintenir que par l'engagement que contractent réciproquement les Particu-

(88) Tacite dit que les Sujons (c'est-à-dire les Suédois) sont le seul Peuple de la Germanie, où les Particuliers n'ont pas la liberté de porter les armes, ni même de les garder dans leurs maisons. Ils obéissoient à des Rois absolus, qui, pour se maintenir, tenoient toutes les armes renfermées sous la garde de quelques esclaves. (Tacit. Germ. cap. 44.)

(89) Aristotel. Polit. II. 8 Thucyd. lib. I. cap. 6.) Homère représente Telemaque se rendant à une assemblée armé de sa halebardo. (Odyss. II. 10.)

(90) Amm. Marcell. lib. XXIII. c. 6. p. 383.

DES CELTES, *Livre II.* 167

de ne se point offenser, & de laisser au Magistrat le soin de prévenir & punir les injustices. Tout homme qui porte des armes, dont il ne est pas permis de se servir contre les Concitoyens; tout homme qui tire l'épée dans un lieu où il ne doit appeller les Loix & les Magistrats à son secours, viole cette Loi fondamentale des Etats, qui défend aux Particuliers de se rendre justice eux-mêmes. Il ouvre la porte à tous les inconvénients que les hommes ont voulu prévenir, en renonçant à l'égalité où ils naissent tous, & se soumettre à des Juges & à des Magistrats.

Il est vrai que les Scythes croient excuser cet abus : ils disoient qu'ils n'avoient point de Villages fermés; qu'étant par conséquent toujours exposés aux surprises d'un

(91) Lucian. de Gymnos. p. 303.

ennemi, ils étoient obligés de
 tenir continuellement en gar
 d'avoir toujours les armes
 Mais ce n'étoit là qu'un p
 D'un côté, la plupart des
 Scythes avoient assez pourvu
 sûreté, en ravageant (92) to
 Contrées qui confinoient à le
 D'un autre côté, s'ils avoie
 résoudre à laisser leurs vo
 paix, personne n'auroit assu
 pensé à attaquer des gens a
 il n'y avoit rien à gagner.

Les Scythes alloient donc
 avec leurs armes, parce qu'
 voient point d'autre métier
 Guerre. Ils faisoient profes
 vivre de pillage : ils se tenoie
 jours en état de courir par-
 il y avoit quelque butin à fa
 de forcer tout ce qui osoit l
 sifier. Thucydide l'avoue sans

(92) Voy. ci-dessus, p. 74. 75.

étour (93) : » Les anciens Habitans de la Grèce étoient des brigands. C'est l'origine de la Coutume que quelques Peuples conservent encore , d'aller par-tout avec leurs armes. «

D'ailleurs , quoique les Scythes fissent des Rois & des Juges qui administroient la justice dans les Canons , jamais ils ne se soumettoient lement à leurs Chefs , qu'ils ne se servassent la liberté de se rendre justice à eux-mêmes , quand leur honneur ou leur intérêt le demandoient. Toutes les fois qu'un Scythe étoit cité devant le Magistrat (94) , lui étoit permis d'offrir un duel à son adversaire : celui-ci ne pouvoit refuser de vuidér la querelle à pointe de l'épée , & en présence

(93) Thucyd. lib. I. cap. V. p. 3.

(94. Cette matière est traitée plus au long dessous , Chap. XII.

armes dans un Etat, qui n'est
Guerre, tendoit au renversement
toute police : c'est une des
mauvaises choses (95) qu'ils con-
tinuèrent lorsqu'ils eurent une fois
le dessein d'établir un bon ordre
dans les Etats, & d'en régler l'adminis-
tration par de bonnes Loix. Les Carthagi-
nois se servirent seulement dans les combats
des armes, & les co-

(95) Voy. la note (89). ci-dessus.
Lucien remarque que ce n'étoit pas
aux Grecs de porter des armes, ni de cesser
en tems de paix. Il étoit même d'usage
d'en porter dans les temples, d'en porter dans
les maisons, d'en porter dans les rues, &c.
Lucien dit : « On sait qu'il y a parmi
les Grecs... »

gens armés, parce que ces exercices, qui étoient un divertissement pour les spectateurs, formoient encore la jeunesse aux travaux militaires. Les Romains retinrent aussi de cette ancienne coutume, la danse des liens (96) & la fête où les Citoyens Romains offroient leurs Sacrifices, armés de pied en cap. Ils l'appellent (97) *Armilastrium*, la revue des armes. Elle venoit originellement des Peuples Celtes, qui, dans l'Assemblée de Mars, faisoient la revue des hommes & des armes, & offroient en même tems des Sacrifices, pour le succès de la campagne. Lorsque les Peuples Celtes commencèrent à connoître la Religion Chrétienne, les Princes & les Evêques ne négligèrent rien pour abolir (98) une Coutume, aussi oppo-

(96) Voy. ci-dessus, Liv. I p. 89.

(97) Varron de Lingua Latin. V. p. 49.

(98) Additiones Caroli M. ad Leg. Salic. de

fée au bien des Etats qu'i
 tible avec les Loix du Ch
 me. Malgré cela l'usage de p
 armes a repris le deffus. O
 accoutumé, que l'on voit f
 nement (99) » en pleine pa
 » milieu de la tranquillit
 » que , des Citoyens entre
 » Temples , aller voir des
 » ou vifiter leurs ansis ,
 » armes offensives ; & il n'
 » que personne qui n'ai
 » côté de quoi pouvoir
 » coup en tuer un autre. «

anno 803. ap. Lindenbrog. p. 353. C
 Leg. Bujuvar. ap. Lindenbrog. p. 443.
 ob. p. 585. Capitular. lib. III. tit.
 tit. XXII. p. 877.) Par les Capitulai
 lemagne & de Louis-le-Débonnaire
 tit. CCII. p. 108 , il est défendu de
 glife avec ses armes. (Voy. auffi Pi
 tharii Leg. Longob. lib. II. tit. XLI
 Synod. Mogunt. cap. 17. Decret. 3
 gunts can. 3. ap. Lindenbrog. in
 1358.) L'Empereur Frédéric II. res
 défenses. (Constit. Siculæ. lib. I. tit.
 (99) La Bruyère , *Discours sur Thé*

ce prouve que
 n'ait pas piqué d'
 plus que tous
 n'ont pas d'être bar
 n'ont des égards.

APITRE VIII.

Les peuples Celtes avoient quel-
 emens qui leur étoient par-
 Ils portoit une longue
 e (1) : c'étoit celui de
 ornemens dont les hom-

On recon-
 noissoit les
 Celtes à leurs
 longs che-
 veux.

a. Alex. Pædag. III. p. 267. Strab.
 in. lib. III. c. IV. & XX. p. 417. 476.
 XVII. p. 482. Livius XXXVIII. 17.
 196. Lucan. I. 442. 463. Dio. Cass.
 38. Cæsar V. 14. Sidon. Apollin.
 Vitruv. VI. 1. p. 104. Homer. Iliad.
 10. Ovid. Trist. lib. V. Eleg. VII. v.
 Iodore dit que les trois Statues, dont
 mention p. 160. note (78). étoient vêt-
 tes de différentes couleurs, & qu'elles
 longs cheveux, à la façon des Grecs,
 , des Goths. (Lucian. Toxari p. 637.
 1. cap. IX. p. 148. Herodot. VI. 19.)

ment de longs cheveux,
nière des Scythes & des C
moins Homère(3) donne-t-i
aux Grecs le nom de chev
venal donne la même épi
aux anciens Consuls de la
que Romaine. Dans la su
conforma à Rome & en
l'usage des Orientaux : ce
se rasoient la tête, ou ils
les cheveux assez courts,

(2) Tacite, parlant de la peine
mains infligeoient aux femmes ad
» Le mari, en présence des paren
» cheveux à la criminelle, la chass
» toute nue, & la promène dans le v

être pas incommodés dans les chaleurs. Il faut cependant en excepter les Lacédémoniens (5), qui conservèrent plus long-tems que les autres Grecs, les coutumes & la manière de vivre des Scythes.

Distingués par une longue chevelure, les Peuples Celtes l'étoient encore par une autre coutume qui étoit pas moins générale. Leurs cheveux étoient naturellement blonds. Ils s'étudioient à les rendre (6) roux. Pour y réussir ils se servoient d'une espèce de pommade ou de favon, qu'ils composoient avec du suif, de la cendre & de la chaux; ils avoient grand soin de s'en frotter tous les jours les cheveux & la barbe.

Les Celtes
teignoient
leurs che-
veux en rou-
ge.

(5) Aristotel. Rhetor. lib. I. cap. 9. Plutarch. Pophteg. II. 189. Pezron Antiq. de la Langue de la Nat. des Celtes, p. 156.

(6) Diod. Sicul. V. 212. 214. Plutarch. Amat. II. p. 771. Plin. lib. XVIII. cap. XII. p. 624. Martial. XIV. Epigr. 25. Amm. Marcell. XVII. cap. II. p. 476. Sidon. Apoll. carm. 12.

D'après cela il est facile de comprendre pourquoi on ne trouve dans toute la Celtique (7) que des gens parfaitement roux. La mode vouloit que les hommes & les femmes teignissent ainsi leurs cheveux. Lorsque Caligula & Domitien voulurent triompher des Germains sur lesquels ils n'avoient fait aucun prisonnier, ils prirent le parti de ramasser tout ce qu'ils trouverent de gens d'une taille avantageuse, & obligèrent à laisser croître leurs cheveux, & à les teindre en roux. Cette précaution devoit faire cr

(7) Silius Ital. lib. XVI. v. 471. ILLUD VULTU. cap. 17. Virg. Æneid. VIII. v. 452. Amm. Marcell. lib. XV. cap. XII. p. 106. Agric. cap. II. & Germ. cap. IV. Vitruv. VI. I. p. 104. Hieron. vita Hilarion. tom. I. p. 104. Calpurn. Flaccus Declamat. II. Sidon. Apoll. lib. IV. ep. 20. Seneca de Ira lib. III. cap. 1. p. 452. Silius Italic. lib. III. v. 607. Lucan. v. 129. Eumen. Panegy. Constant. Chlor. XVI. p. 177. Herodot. lib. IV. cap. 108.

(8) Sueton. Calig. c. 47. Tacit. Agric. c.

DES CELTES, Livre II. 177

qu'ils étoient Germains. Festus (9) & Valere-Maxime (10) ont remarqué que, dans les premiers tems de la République, les Dames Romaines teignoient leurs cheveux en rouge avec de la cendre. Ce n'est pas la seule fois (11) qu'on aura occasion de faire voir que les Romains ne différoient pas des Celtes, avant que les Coutumes des Grecs eussent prévalu au milieu de ce nouveau Peuple, qui se forma d'un mélange des anciens Habitans du Pays, avec les Grecs qui avoient passé dans le Royaume de Naples.

Au reste, les Romains rentrèrent encore dans le goût des cheveux roux, du tems d'Auguste & de ses successeurs. On ne parlera pas des Empereurs Caracalla & Gallien (12),

(9) Pompej. Festus. p. 72.

(10) Valer. max. lib. II. cap. I. p. 42.

(11) Voy. ci-dessus, Liv. p. 185-194.

(12) Herodian. IV. p. 343. Treb. Pollio. Gallien. p. 232. 250.

au garde de leur personne
 n'étoit-il pas plus glorieux
 les Celtes de voir les
 maines rendre hommage
 velure (13) ? Elles faisoient
 à grands frais, du fond de
 de la Germanie, des toiles
 veaux, ou des favonnettes
 teindre leurs propres
 rouge. Tertullien & S.
 (15) ont relevé cette
 sévérité. Leur censure pe

(13) Ovid. *Amor.* lib. I. *Eleg.*
Art. Amat. lib. III v. 163. *Mart.*
69. lib. XIV. ep. 25.
 (14) *Martial.* VIII 99. XIV. 2

rée, s'il n'étoit pas constant que cet usage avoit sa source dans un esprit legalanterie, & que les courtisanes (16) avoient le plus contribué à introduire cette nouvelle mode dans la Capitale de l'Empire.

Ces usages étoient propres aux Peuples Celtes en général. On les connoissoit tous à leur chevelure longue & rousse. On distinguoit près cela les divers Peuples de la Celtique, par la manière différente dont ils arrangeoient leurs cheveux: par exemple, les Thraces (17), les Goths, les Saxons, les Pélasges, laissoient croître que les cheveux lui tombent sur les épaules, & se faisoient tout le devant de la tête. On prenoit cette précaution pour empêcher que, dans la mêlée, l'ennemi ne les saisisse par les cheveux.

On distinguoit les Peuples par la manière différente d'arranger leurs cheveux.

(16) Juvenal. Satyr. VI. v. 120.

(17) Strab. X. p. 465.

rière de la tête, & range
les deux joues les cheve
gardoient sur le devant. C'
doute, à cet égard que l'
Caracalla (19) imitoit la to
Germanis. Les Francs (20)
soient tout le tour de la
n'avoient des cheveux qu'
sommet. Les Gaulois & le

(18) Sidon. Apoll. lib. viii. ep. 9
Hist. Longob. lib. iv. cap. vii. p.
Ap. Panegy. Majorian. v. 238.)
Germanis, & sur-tout les Celtes,
toient pas à leurs jeunes gens de se
à la manière usitée dans leur N.
n'eussent tué un ennemi. Les braves
aussi vœu de ne se point raser qu'

DES CELTES, *Livre II.* 181

(21) conservoient leur chevelure en entier. Outre cela, il y avoit des variations où (22), pour paroître plus grands, les hommes retrouffoient & nouoient leurs cheveux sur le sommet de la tête en un ou plusieurs toupets qui ressembloient à des cornes. D'autres Peuples avoient conservé la coutume des anciens cycthes (23), qui portoient leurs cheveux épars & flottans sur les paules. D'autres encore en faisoient

(21) Silius Italic. lib. XV. 671. Cæsar. V. 14. Athen. XII. cap. 3. Schol. Aristoph. p. 195.

(22) Diod. Sicul. lib. V. p. 212. 214. Plut. Lutat. Tom. II. p. 771. Plin. lib. XVIII. c. XII. p. 624. Martial. XIV. Epigr. 25. Amm. Marcell. XXVII. cap. II. p. 476 Sidon. Apoll. Carm. 12. Claudian. de Laud. Stiliconis lib. II. v. 240. & in Rufin. II. v. 110. Silius Italic. lib. IV. v. 200. lib. X. v. 134. Tacit. Germ. cap. 18. Juvenal satyr. XIII. v. 164. Isidor. Orig. XIX. cap. XXIII. p. 1300. Tertullian. de Veland. Virginib. cap. 10. Sidon. Apollin. Panegyr. Major. v. 226.

(23) Plutarch. in Crasso Tom. I. 557. Amm. Marcell. lib. XVI. cap. XIII. p. 144. Martial. X. 62. Lucan. I. 442. Silius lib. I. Perf. 628. Abas Ursip. apud Lindenbrog. Gloss. p. 1384.

une ou plusieurs tresses (24) qu'ils leur pendoient sur le dos.

L'on pouvoit distinguer encore, au milieu de chaque Peuple, les Nobles (25), les Roturiers & les Esclaves, par la seule manière dont ils ajustoient leurs cheveux. Les grands Seigneurs y cherchoient beaucoup de façon. Ils avoient le privilège de porter les cheveux plus longs que le reste du Peuple. Ainsi le nom de *Capillati* (26) étoit affecté, par les Goths, à la Noblesse. Par la m

(24) Tacit. Agric. cap. 2. Statius Thebaid. l. v. 256. Senec. Ep. 4 & de Ira lib. III. c. 26. Martial. l. 3. V. 38. Jüdor. XIX. cap. XXI. p. 1300.

(25) Voy. ci-dessus note (22).

(26) Epist. Theodor. Reg. XLIX. ap. Constant. Var. IV. p. 75. Claudian. de Bello. G. v. 499. Jornand. cap. 2. Les Goths, dans les Hymnes qu'ils chantoient à la gloire de leur Héros, leur donnoient le nom de *Capillati*. Il y a apparence que le mot que les Latins ont traduit par *Capillati*, est celui de *La-ghaar*, que plusieurs Princes ont porté en Thrace & en Illyrie. (Voy. ci-dessus, Liv. I. p. 306.)

me raison les Francs donnoient aux Princes & aux Seigneurs de leur Nation, le nom de *Criniti* (27), *Crinigeri*, *Cristati* (28); c'est-à-dire, Chevelus, parce que la chevelure étoit l'une des principales marques de leur dignité ; on les dégradait (29) en leur coupant les cheveux, ou en leur rasant la tête. Les Rois de Perse se distinguoient aussi (30) à leur chevelure.

(27) Leg. Salic. p. 324 Claudian. de Landib. Stilicon. lib. I. v. 203. Greg. Turon lib. II. p. 278. lib. VI. 24. p. 363. Agath. lib. I. p. 111.

(28) Le mot de *Cristati* désigne proprement une crête, un de ces toapets dont on a parlé plus haut, p. 181. Les Grecs ont rendu ce mot par celui de Τριχορῆγγοι qui marque un homme qui porte trois crêtes de cheveux droits & hérissés comme la soye de cochon. C'est l'origine de la Fable si grotesquement imaginée, que les Rois des Francs avoient sur l'épine du dos de la soye de cochon. (Paul. Diacon. Hist. miscell. lib. xxii. p. 302. Hotoman. Franco-Gall. cap. 2. Bessélius ad Eginh. cap. I.)

(29) Gregor. Turonens. lib. III. cap. xviii. p. 301. lib. vi. cap. xxiv. p. 363.

(30) Aristophan. Plut. p. 7. & Schol.

pour avoir une belle tête, ou
inspirer de l'amour, mais pour
ner de la terreur à leurs ennemis.
Clément d'Alexandrie (31) dit
„ cette épaisse chevelure avoit
„ que chose de terrible. „ D
de Sicile avoit remarqué av
(32), qu'avec leurs cheveux
& rudes les Gaulois ressemb
à des Satyres.

Tacite reconnoît aussi (33)
les Suèves retrouffoient & ne
leurs cheveux pour paroître
grands, & par conséquent
effrayables aux yeux de l'étran
Clément d'Alexandrie ajoute

t être excusée dans la bouche
rateur ; mais les Historiens
nt copié , & qui l'ont mise sur
pte des Celtes , sont impar-
les. » Ils croyoient , dit Me-
(35) , que cette couleur
menaçoit de mettre tout à
à sang. » La vérité est , que
tes cherchoient à avoir les
x épais & rudes. Le savon
mployoient pour cela , avoit
la qualité de leur donner une
rouffe ; cette couleur étoit
stimée autrefois , que des che-
arfaitement blonds ou noirs

doient beaucoup en manger
faut que la barbe fut fort re
parmi eux , puisqu'ils juroi
leur barbe , comme par leu
C'est de cette manière que
& Alaric jurèrent la paix.
(37) toucha la barbe de Clo
les deux Princes se jurèrent u
tié éternelle.

Les Peuples Celtes faisoient
d'un autre ornement qui leur
particulier. Ils portoient (3

(36) César V. 14. Diod. Sic. V. 21
Apollin. de Francis Panegy. major. v.
(37) Aimon. Gest. Franc. lib. I. cap

DES CELTES, *Livre II.* 187

au col des chaînes ou des col-
liers d'or massif. Ils avoient aussi au
bras & autour du poignet
bracelets (39) du même métal.
Et qu'il est possible d'en juger ,
il n'est pas difficile de distinguer les
celtes , & particulièrement ceux
qui avoient quelque commandement
dans les Troupes. Ainsi Polybe(40),
présentant une Armée de Gaulois
en bataille, dit que le pre-
mier rang étoit tout composé de
gens ornés de colliers & de brace-
lets c'est-à-dire, de gens de qua-
lité qui se battoient toujours à la
tête des armées. Hérodote , parlant
de Darius qui avoit vaincu Xerxès
à Sardes, dit que Xerxès laissa en
vivre pour y continuer la guerre ,

il y avoit aussi de ces Colliers, comme les
celtes ; mais ils étoient de fer. (Hero-
dote. II. 301.)

Les Espagnols appelloient ces Bracelets
& les Gaulois *Viridula*. (Plin. XXXIII. 3.
)

Polyb. II. 117.

remarque aussi (41) qu'il choïssoit dans l'armée des Perses tout ce qu'il y avoit de gens à colliers & à bracelets, c'est-à-dire, l'élite de la Noblesse.

C'est, peut-être, pour cette raison qu'en parlant de quelque victoire remportée par les Romains sur les Gaulois, Tite - Live (42) spécifie ordinairement le nombre des Colliers & des Bracelets gagnés sur l'ennemi. C'étoit une marque pour juger du nombre des Officiers & des personnes de distinction qu'il avoit perdues dans la bataille. Les guerriers avoient coutume de sortir des rangs, & de se présenter entre les deux Armées pour faire un défi.

(41) Les Gardes des Rois de Perse avoient tous de ces Colliers. Il paroît aussi que le Collier & les Bracelets étoient chez les Perses un ornement affecté aux grands Seigneurs. (Hérodote. VIII. 113 Curtius III. cap. III. p. 52. et Nep. Datame. cap. 3.)

(42) Livius XXIV. 42. XXXIII. 36. XXXVI.

CELTES, Livre II. 183

ives des ennemis (43), étoient
rement de ces gens à Colliers,
loient signaler leur noblesse,
aire un nom chez leurs com-
es par quelque action d'é-

qu'il en soit, il est certain
Celts étoient extrêmement
de cette sorte d'ornemens.
lliers & les Bracelets (44)
ient place parmi les présens
s particuliers offroient aux
, qui étoient en réputation de
re. Aussi les Romains (45)

Cicero de Offic. lib. III. p. 4079. Lælius
A. Gell. lib. IX. cap. XIII. p. 259. Plin.
cap. I. p. 9. Suid. Tom. III. p. 488. &
teri. Eutrop. II. 2. Flor. I. 13.

Facit. Germ. cap. 15.

Verget lib. II. cap. 7.) Scaliger re-
Epist. lib. IV. Ep. 427. que les Romains
nt ces Bracelets *Calbea*. Ils portoient
arce qu'ils étoient d'or. *Armilla Calbea*,
ement *Calbea*, sont des Bracelets jau-
me *Tunica galbina* est une Tunique jau-
-à-dire, de drap d'or. (Voy. ci-dessus,
note (69).

en firent-ils des récompenses
litaires , dès qu'ils eurent
ployé des Troupes Celtes dans
Armées (46).

CHAPITRE II

LES Celtes n'ont été conf
jusques ici que par rapport à l
rieur. Il faut présentement faire
noître le caractère de ces Pe
leurs inclinations, leurs vert
leurs vices. Seroit-on étonn
trouver, comme par-tout ail
du bon & du mauvais, du gra
du petit? On doit naturelleme
donner quelque chose à des Pe
destitués de la plûpart des coi

(46) Les bagues n'étoient pas un or
particulier aux Celtes ; ainsi on n'en
mention. On citera seulement un pa
Plin sur ce sujet Plin xxxiii. cap. 1
xxxiii. cap. 3. Diod. Sic. V. 211. Tit. Li
xxiv. 42. Dionys. Halic. I. 103. Tac. Ge

DES CELTES, *Livre II.* 191

ices qui servent à former l'esprit
la conduite de l'homme. Mais
verra peut-être avec plus d'é-
nement, que ce que l'on appel-
à juste titre, férocité, barbarie,
ns ces Peuples, est précisément ce
i a passé jusqu'à nous, sous des
ms différens.

La manière de vivre des Scythes
des Celtes indique assez en quoi
uvoient consister leurs biens dans
tems les plus reculés. Des Peu-
es (1) qui n'avoient point de de-
ure fixe; des Peuples qui ne s'ap-
quoient pas à l'Agriculture, ou
i (2) ne jugeoient pas à propos
s'approprier les terres qu'ils culti-
ient, n'avoient par conséquent,
maisons, ni champs, ni posses-
ons.

Il est encore certain que les Cel-
Les Peuples
Celtes n'avoient
ancieunement ni terre
ni maisons.

(1) Voy. ci-dessus, p. 27. & 89.

(2) Justin. II. 2.

HISTOIRE

ni l'ar-tes (3) ne connoissoient pas le p
de l'or & de l'argent. Chaque par
culier trouvoit au milieu de s
troupeau la nourriture , les vê
mens , & la plûpart des choses de
il avoit besoin. Celles qu'il éto
obligé de chercher ailleurs , étoie
en si petit nombre qu'il pouvoit
les procurer facilement par la voy
de l'échange : c'étoit ancienneme
la seule manière de négocier. C
Peuples pouvoient par conséque
se passer des espèces : elles so
aujourd'hui d'une grande utilit
soit pour faciliter le commerce ,
pour mettre un prix commun à
infinité de choses que les hom
tirent les uns des autres. Au
traire , elles étoient absolument
tiles dans des Pays où il n'y
point de commerce , & où cl
ménoit une vie à peu-près i

(3) Justin. II. 2. Strab. VII. 300. 31
Germ. cap. 5. Solin. cap. XXV. p. 252.

si Anacharfis fit-il à ce sujet une
 onse fort plaisante. On lui de-
 doit quel usage (4) les Grecs
 ient de la monnoye. « Ce sont
 -il, des jettons dont on peut se
 vir pour apprendre à compter. »
 es biens des Peuples Scythes &
 es, comme ceux des Patriarches,
 onfisoient donc anciennement
 dans le bétail qu'ils nourrissoient,
 dans les esclaves (5) qui avoient
 de leurs troupeaux. Du tems de
 te, c'étoient les seules richesses
 des Germains; ils conserverent
 long-tems l'ancienne manière
 re des Celtes. Néanmoins ils

Le bétail &
 les Esclaves
 étoient les
 seules richesses
 des Peu-
 ples Celtes.

hen. lib. iv. cap. 15.

rodot. IV. 1. 2. On parlera dans l'un
 s suivans de la condition des Esclaves
 Celtes.

cit. Germ. cap. 5.) Annibal disoit à
 s, après qu'elles eurent passé les Al-
 le pied en Italie : *Satis adhuc in vastis*
elsiberiaque montibus, pecora conselande,
imentum tot laborum periculorumque vi-
 iv. XXI. 43.

....., r
tiplier nos besoins. Tant
curent dans cette pauv
espèce de rempart les m
contre leurs voisins. P
penfa à les attaquer ; a
lassa-t-on bien-tôt de fai
à des Peuples avec qui
que des coups à gagne
qu'un des fujets de Crési
toit sagement à ce Priu
préparoit à faire la guerr
fes (7) : » Que gagne
» vaincre des gens qui :
» perdre ? Que de biens
» vous pas au contraire :

BRUTES, Livre II. 195
 et de plus petits objets,
 niant avouer qu'elles n'y
 inconnues. Il y a même
 puisne se contenterent,
 manuellement, d'un si-
 re de biens, que peres
 connoissoient point d'au-
 riles César en fournit une

outier ne contredit-il pas ici ce
 dans le chap. six. du Liv. II. où
 y est dit que les Gaulois ne cher-
 le procurer des délicatesses qui,
 servoient qu'à affaiblir le corps
 courage. Strabon IV. p. 178. insi-
 que les Gaulois ne s'appliquent
 que par force, &c. Les Nerviens
 général défendoient l'entrée du
 Pays. (César. I. 1. II. 15.) Boéré-
 Gètes, fit même arracher les vi-
 vres plantées dans ses Etats. (Strab.
 Il n'est pas douteux qu'on ne dé-
 ôse inconnu ; mais il est aisé de
 liant des Peuples assez vertueux
 commodités pernicieuses. Pour-
 les besoins inutiles & dangereux ?
 la que les Celtes devoient les re-
 pris. Ils ne les auroient sans doute
 a longue. C'est le sort de l'ham-

dition expresse qu'ils ne quittoient point la profession des armes. C'est ce qu'on aura occasion d'examiner plus à fond, en parlant de la constitution de leurs Etats; elle étoit par-tout la même.

Celtes ne
appliquoi-
pas à l'A-
griculture,

Les Peuples Celtes n'ont commencé que fort tard à s'appliquer l'agriculture. (12). Il y a tout à plus 2500 ans qu'on ne sçavoit point encore dans toute l'Europe, à l'exception de la Grèce, ce que c'étoit que labourer, semer & planter. Lors même que les Celtes eurent appris à connoître les biens & les douceurs que l'Agriculture procuroit au genre humain, ils la regarderent long-tems (13) comme une occupation basse & servile, qui ne convenoit pas à des Guerriers. Laissons aux femmes (14), aux enfans, à

(12) Voy. ci dessus, p. 27-35-93-94.

(13) Max. Tyr. Diss. XIII. p. 61.

(14) Justin. XLIV. 3. Silius Ital. lib. III.

vieillards, aux esclaves, le soin des terres, ils se réservoient eux-mêmes pour la guerre, & ne vouloient vivre qu'à la faveur de leur épée.

C'est une chose étrange que l'homme puisse tenir à deshonneur de cultiver une terre destinée à le nourrir, qu'il puisse faire consister sa gloire à piller, à vivre du travail d'autrui, à faire le métier d'un brigand. » Vous ne leur persuaderiez pas aussi facilement, disoit Tacite en parlant des Germains (15), de labourer la terre & d'attendre la récolte, que d'aller provoquer un ennemi pour en revenir couverts de blessures. Ils regardent comme un effet de la paresse & comme un manque de courage, de gagner à la sueur de son visage ce qu'on peut acquérir au prix de

244. Strab. III, p. 164. V. 178. 197. Tacit. Germ. cap. 15. 25. Herodot. V. 6.

(15) Tacit. Germ. cap. 14.

» son sang. » Bien des gens ont trouvé de la grandeur dans ces sentimens. Cependant ils ne présentent qu'une féroce qui étoit commune autrefois à tous les Peuples de l'Europe que la raison & le Christianisme n'ont jamais pû corriger entièrement dans aucun de ces Peuples.

croyoient
si s'avilir
exerçant
Arts mécaniques.

Les Celtes ne jugeoient pas favorablement des Arts mécaniques.

Au contraire, la plupart de ces Peuples. Ils revinrent peu-à-peu du préjugé qui leur faisoit mépriser l'Agriculture (16) & ceux qui s'y étoient choisis ; mais ils regarderent toujours ce que nous appellons un métier (17), une profession, comme des occupations viles, qui ne devoient, non-seulement celui qui l'exerçoit, mais encore sa postérité. Ce que Héródote a remarqué dans cet article mérite d'être rap-

(16) Voy. ci-dessus, p. 97-100.

(17) Polyb. II. 106.

DES CELTES, *Livre II.* 201

ot à mot (18). » Les Scythes, les Perses, les Lydiens, & en un mot la plupart des Peuples barbares, regardent comme une vile populace, les gens qui apprennent un métier, & leurs enfans. Ceux qui n'exercent aucune profession passent pour Nobles, principalement ceux qui se réservent pour la guerre. Les Grecs, & sur-tout les Lacédémoniens, ont emprunté d'eux les mêmes principes. Les Corinthiens méprisent aussi souverainement les gens de métier. »

Ces idées que la raison proscrire, ont guère changé (19) depuis les temps d'Hérodote. N'est-il pas même

(18) Herodot. cap. 167.

(19) Possidonius qui, comme on l'a déjà observé, fit ses voyages à la suite du grand Pompeius, dit que les Gaulois employoient des femmes & des vieillards à tirer l'or des rivières. (Strab. lib. VI. cap. 4.) Les mêmes préjugés existoient encore vers le troisième siècle. Luc. Præp. Evang. lib. IV. cap. X. p. 227.

dangereux qu'aucun tems ne les corrige ? Les Celtes p^odoient, à la vérité, justifier l^opris qu'ils témoignoi^ont po^u Arts mécaniques, en disant introduisoient la mollesse & l^o dans la société, qu'ils multipl^oles vices avec les agrémens commodités de la vie. Mais c^o fond, ce n'étoit qu'un prétext^o ils se servoient pour couvrir^o paresse naturelle, & cette é^o idée qu'un homme libre se^o nore en exerçant quelque aut^o tier que celui des armes.

Les Peuples
Celts déda-
ignoient éncor^o
re de s'appli-
quer aux Sci-
ences,

On en fera convaincu si l'on considère que ces Peuples, t^o gnoient le même mépris po^u Sciences & pour les Arts le^o utiles. Le Clergé (20) cultiv^o Théologie, la Philosophie, l

(20) César VI. 14. Strab. IV. 197
Mela lib. III. cap. 2.

cine, outre une infinité de Sciences vaines & superstitieuses. Mais, d'un côté, pour entretenir les Peuples dans la dépendance, pour être toujours consultés comme des Oracles, les Ecclésiastiques vouloient être les seuls sçavans ; de l'autre, les Celtes qui regardoient tout travail au-dessous du corps que de l'esprit (21), comme une chose servile, abandonnoient de bon cœur toutes les Sciences à leurs Druides ; ils les confidèrent non-seulement comme des sçavans, mais encore comme de véritables Magiciens.

Les études des Nations Celtiques

(21) On voit, dans Procope, que les grands seigneurs de la Nation des Goths représentèrent à *Amalasunthe*, mère & tutrice d'*Athalaric*, 1^{er} Roi, que les études étoient opposées à la guerre. Ils lui dirent qu'un Prince qui alloit à l'école, qui craignoit la férule & le fouet, n'apprendroit jamais à ne pas craindre l'épée & la halebarde. (Procop. Goth. lib. I. cap. II. § 11.)

se réduisoient uniquement à apprendre par cœur certains Hymnes renfermoient leurs Loix, leur Religion, leur Histoire, & en général tout ce qu'on vouloit bien que le Peuple sçût. Ces Hymnes étoient anciennement les seules Annales des Peuples de l'Europe.

CHAPITRE

Toutes les études des Celtes se réduisoient à apprendre par cœur des Hymnes.

ON croiroit, au premier coup d'œil, qu'on ne peut assurer sans paradoxe qu'en Europe les vers sont beaucoup plus anciens que la prose ; mais les hommes sont en état d'innocence comme ils parlent ; il faut, pour extraire, un génie particulier & une espèce d'entousiasme pour faire des ouvrages de Poësie. D'ailleurs la parole étant destinée à exprimer les idées & les sentimens de l'homme, le bon sens dicte que l'homme ne doit employer dans le discours

les plus clairs & les plus significatifs, que c'est une chose contraire à la raison de s'écarter ou de la propriété des termes, ou de l'ordre des pensées, pour s'affujettir à la rime ou à la mesure d'un vers. Il semble, par cette raison, que les hommes n'ont dû commencer que tard à s'éloigner de la nature; certainement ne leur a pas appartenu à parler ou à écrire en vers.

Malgré cela ce paradoxe est une vérité démontrée. (1) Les Poètes sont beaucoup plus anciens que les Historiens & les Orateurs. Les Anciens Grecs & Latins ont marqué l'endroit où l'on a commencé à écrire en prose dans les deux Langues. Il n'est pas possible de fixer l'origine de la Poésie. Elle remonte au-delà des Olympiades, & même au-delà du siège de Troye (2).

(1) Lactantius V. 5, VII, 22.

(2) Plin, VII, 56.

Il n'est cependant pas d
 découvrir la raison pour l
 Poësie est en Europe d'un
 de antiquité. Les anciens
 de l'Europe ne connoissoi
 Lettres. Ils les ont reçues
 des Phéniciens. Avant ce
 on confioit à la mémoire
 qu'on a confié depuis au p
 Loix , la Religion , l'Hi
 Peuples, des Princes & des
 ne se conservoient & ne
 mettoient à la postérité c
 voye d'une tradition ora
 moire ne pouvoit être qu
 ment chargée par le gran
 de choses que des homme
 sçavoient ni lire , ni écri
 obligés d'apprendre par c
 chercha donc à la soulage
 fermant tout ce qu'on lu
 dans des vers que la mém
 & retient beaucoup plus
 que la prose.

parmi les Celtes, le nom de
(3), expression qui désigne
te, un Chantre, un Musi-
la considération que l'on avoit
es Bardes étoit si grande,
ar présence (4) & leurs ex-
ons avoient souvent arrêté
nées prêtes à en venir aux
C'est, peut-être, par cette
qu'on en a fait des Ecclé-
es (5), quoique la chose
pas démontrée : les Ecri-

bard, est un mot Celtique qui signifie
Hossar. Celtic. in Collectan. Leibnitz.
p. 65. Dictionn. de Rostrenen p. 734.

vains les plus exacts & toujours les Bardes (6) des D'autres, au contraire, indigne par un passage d'Athénée des Parasites (7) ; mais de semblable caractère , au lieu d'attirer de la considération par le peu qu'ils font , que les rendre infiniment méprisables.

Voici le passage d'Athénée
 » Possidonius d'Apamée ,
 » XXIII. de son Histoire
 » les Celtes, lors même qu'ils
 » la guerre , ont coutume
 » de mener avec eux une suite
 » qu'ils appellent Parasites
 » qui mangent à la table de

(6) Strabo IV. 197.

(7) Religion des Gaulois Liv. I.

(8) Athen. VI. . 2.) Casaubon, commentaire sur Athenée, remarque que ces gens sont les *Silurii*, les Cliens, qui vivaient avec les grands Seigneurs, & qui faisaient vivre & de mourir avec eux. On les appelle ainsi.

articulier qui veut bien les entendre. Les Poèmes qu'ils récitent sont composés par les Bardes. est le nom qu'on donne aux poètes qui font des Cantiques à l'honneur des Grands. » Possidonius distingue donc clairement les (9), qui composoient les Poëmes & qui dressoient l'air sur lequel on les chantoit, des Parasites qui répétoient par-tout, pour former le parti du Patron auquel ils étoient attachés.

Il pouvoit cependant bien se trouver des Parasites parmi les Bardes.

« Mais il n'y a pas de Bardes »

ils font tous des Parasites.
s'il en soit, les Bardes (13)
llés tantôt des Poètes, par-
faisoient des ouvrages de
antôt Chantres & Musi-
rce qu'ils récitoient leurs
chantant, & que la voix
nairement accompagnée de
strument.

rd des ouvrages de Poësie Sujets des
Hymnes ou
Poèmes que
les Bardes
composoient.
faisoit apprendre aux Cel-
en avoit dont le sujet étoit
e. On rapportoit en abrégé

in. I. v. 449. Strab. IV. 197. Amm.
XV. cap. IX. p. 97 98.) Les Sar-

& pour déchirer en mêm
Chefs des Factions op
étoit donc presqu'inévit
des Poëtes de cet ord
souvent réduits à faire le
vils adulateurs (12). De

(10) Fragment. ex Appian. Cel
sium in Ammian, marcell. lib. X
98. not.

(11) Diod. Sic. V. 213.) L'Auto
gion des Gaulois n'a pas compris le
sage de Diodore de Sicile, ou au
trop étendu ; il fait des *Bardes*
Censeurs Romains. « Les louanges,
» I. p. 173. ne faisoient pas l'un
» tion des *Bardes* ; ils se mêloient
» censurer, de syndiquer les acti
» culiers ; sur-tout ils chargeoient
» conduite ne répondoit pas à leur
» des dieux les Rois, les Princes, les

gard des ouvrages de Poësie
 1 faisoit apprendre aux Cel-
 7 en avoit dont le sujet étoit
 ue. On rapportoit en abrégé

que. On rapportoit en abrégé

ib. XV. cap. IX. p. 97 98.) Les Sar-

(14) l'origine des Peuples, les migrations, leurs guerres, & ce qui s'étoit passé de remarquable au milieu d'une Nation. Dès-lors on doit cesser d'être surpris que l'ancienne Histoire fut mêlée de tant de fables. Elle étoit entre les mains des Poètes; c'est tout dire. (15) soutenu que Lucain n'étoit pas tel (15), parce qu'au lieu de se livrer à son imagination, non-seulement pour le tour, mais profond même des choses, il s'étoit attaché trop scrupuleusement à la vérité.

D'autres Poèmes renfermoient les Loix & les Coutumes des Peuples ou les Dogmes & les devoirs de la Religion (16). D'autres étoient ceux que nous appellerions aujourd'hui

(14) Tacit. Germ. c. 2. Jornand. Getic. cap. IV. p. 613.

(15) Fabricii Bibl. Latin. p. 74.

(16) Prudent. Apothecol. v. 296.

Hymnes, des Cantiques sacrés. Celtes en avoient sur toute sorte d'objets, & pour toutes les circonstances; sur la naissance, le mariage (17) & la mort, pour les ennemis (18), les sacrifices & les cérémonies religieuses, pour la guerre, & la paix.

Il y avoit des Hymnes que l'on chantoit (19) en allant à la charge & qui servoient à inspirer du courage aux soldats. Il y en avoit que le vainqueur entonnoit en sortant du combat (20), pour remercier Dieu de la victoire qu'il avoit

1) Sidon. Apoll. Panegy. Major. v. 219.

2) Jornand. cap. XLI. p. 670. Solin. cap. p. 234.

3) Tacit. Germ. 3.) Le *Barrinus* passa des Gaulois aux Romains, lorsque ces derniers eurent dans leurs armées des Troupes Auxiliaires, tirées des Gaules & de la Germanie. t. III. 18. Amm. Marcell. lib. XVII. cap. p. 146. lib. XXXI. cap. VII. p. 632.)

4) Diod. Sic. V. 212. Livius XLII. 60. & Tacit. p. 51. note (73).

Poètes modernes , le pla
dire des bagatelles & des
vers. On appelloit ces vers
chiaë (22), c'est-à-dire ,
sons scandaleuses ; en effet
rien de plus scandaleux ,
séduisant , que de faire du
sujet de raillerie & de
ment.

(22) Les Phrygiens , les Nythini
riandins , qui tous étoient des Pe
les appelloient *Lityerses* , c'est à-di
sons d'Ouvriers , *Lit* , populus ,
Les Grecs , suivant leur coutume ,
mot d'un Prince nommé *Lityersus*.

XIV. 3. Pollux. lib. I. cap. I. Par
12. lib IV cap. 122 n. 12. Cui

Cependant le sujet le plus ordinaire sur lequel les Bardes exerçoient leur Verve, étoit des Odes (23) qui commençoient par la louange des Dieux, & finissoient par l'éloge des grands hommes qui s'étoient distingués par leur vertu & par leur bravoure. On y célébroit ceux qui avoient sacrifié leur vie pour le bien de la Patrie. C'est cette sorte d'Odes que l'on récitoit dans les festins (24), & en allant au combat (25). Il y avoit là certainement quelque chose de grand & de noble. On louoit les Dieux comme la source de tous les biens, & comme le modèle de toute perfection. Les Héros ne recevoient

(23) *Ælian. Var. Histor. XII. 23. Tacit. Germ. cap. 2. Lucan. I. v. 447. Tacit. Annal. II. 88. Jornand cap. IV. p. 617. Eginhard. cap. 29.*

(24) *Xenoph. Exped. Gyr. Min. lib. VI. p. 162. Athen. lib. I. cap. 13. Beda de Anglo-Saxon. IV. 24.*

(25) *Virgil. Æneid. X. v. 281. Servius in hunc locum p. 611. Valer. Flacc. lib. VI. v. 89. Diod. Sic. V. 212. ci-dessus notes (19) & (24).*

des louanges qu'autant qu'ils
 poient à la gloire de la patrie
 par l'imitation de ses vertus &
 les importans services qu'ils
 doient à l'Etat. De semblables
 ne devoient naturellement
 grand aiguillon à la vertu. On
 étoit on toutes les actions
 dont l'homme véritablement
 au lieu de se borner à
 guerrières ! Celles-ci sont
 vent communes aux grands
 aux Usurpateurs & aux Tyrans.

Forme des
 rimes ou
 mêmes des
 strophes.

Il paroît assez vraisemblable
 les vers, dont on se servoit
 Poèmes Celtiques, finis
 des rimes. Aucun Auteur
 l'a prétendu. Cependant si
 considère que les plus anciens
 des François, des Germains
 Peuples du Nord, & même
 Persans, sont tous écrits
 on ne doutera pas que cet
 distingue notre Poésie de

des Celtes, & des Romains, ces
 Poèmes des Celtes étoient
 composés d'une grande liberté sur
 le sujet de la guerre, &c.
 du premier vers se terminait
 par la terminaison
 i finit.

Outre cela, les Poèmes où les
 Celtes étoient partagés
 en strophes: de cette manière (26)
 ceux qui les récitoient avoient le
 soin de faire des pauses & de re-
 prendre haleine. C'est de là que les
 Celtes ont reçu parmi les Germains,
 le nom de *Gesetze*, c'est-à-dire,
 strophes; comme les Grecs les ap-
 pelloient *Némes* (27), parce qu'ils
 avoient coutume de chanter les

(26) Le Poète Saxon, qui, par ordre de Louis
 le Débonnaire, traduisit l'Ancien & le Nouveau
 Testament en vers Tudesques, fut obligé,
 pour se conformer à l'usage, de partager l'Ouvra-
 ge en strophes. (Duchefne Tom. II. p. 326.)

(27) Voy. ci-dessous p. 227. note (34).

218 HISTOIRE

Odes où ces Loix étoient courues.

Les Celtes
chantoient
leurs Poèmes
à son d'un
instrument,
en dansant.

Les Celtes chantoient tous les Poèmes (28) en accompagnant la voix du son d'un instrument, & selon quelques Auteurs, ressembloit à une lyre (29), & selon d'autres à une guitarre (30). La musique étoit accompagnée de différentes danses (31), qui étoient toutes fort animées. Les divers m

(28) Julian. Misop. p. 337. Tacit. Germ.

(29) Voy. Le passage de Diodore de Sicile 210. note (11) & celui d'Ammien Marcellin 211. note (13).

(30) Voy. les passages de Jornandes & de page 215. notes (23). & (24). Vossii *Poëmaum cantu* page 107. croit que c'étoit harpe. Il est constant que la Musique des Celtes & la plupart des instrumens dont ils se servent dans les concerts, venoient originaiement des peuples Scythes. (Athen. XIV. 5. Pollux On lib. IV. cap. IX. p. 187. Plin. VII. 56. Strabon 470. 471.) Voy. ci-dessous vers la fin du ch.

(31) Silius Ital. lib. III. v. 345. lib. X. v. 3 Ces danses s'étendoient même aux Hymnes si que l'on chantoit en offrant des sacrifices. § III. 164. Pollux lib. IV. cap. XIV. p. 197.)

CELTES, Livre II. 219

e faisoient des mains, des
le tout le corps, ceux qui
, les rendoient parfaits-
ablans à des possédés. Voi-
de ce qu'on appelle, en
oésie, les pieds, lame sure
on.

ux qui dansoient, étoient
pieds en cap : ils avoient
à battre la mesure en frap-
rs épées & de leurs ha-
ontre les énormes bou-
s portoient. Tout cela ser-
n les apparences, soit à
a cadence, soit à animer
soit à soulager la mémoi-
exprimer les divers mou-
e les Hymnes excitoient
.

u'elles étoient (32) les
les Celtes. Un Peuple de
(33) se vançoit d'avoir

Germ. cap. 2.

III. 139.

de ces Poèmes qui remon-
 fix mille ans. A ce compte
 diens n'étoient pas les seuls
 sent se glorifier d'être plus
 que la Lune. Les uns & les
 imposoient. Les Celtes s'im-
 que la qualité d'*Indigètes*, de
 Habitans de la terre, leur
 un droit primitif & inalié-
 tous les Pays du monde. C
 étoit commune à beaucoup
 Peuples. Il est du moins
 que les Celtes devoient à
 très-grand nombre de ces
 la jeunesse, dont on confi-
 cation aux Druides, emplo-
 quelquefois jusqu'à vingt an-
 tières pour apprendre des
 reste, puisque toutes les étu-
 jeunesse se réduisoient à cha-

(34) César VI, 14.) L'Auteur de
des Gaulois (Préface, p. 111.) dit que
 soient à vingt mille. D'où a-t-il pris
 clarté?

dire d'un grand nombre de pièces de monnaie, il ne faut pas être surpris. Généralement parlant, le style des Celtes fut obscur, enfié, concis. Les défauts sont assez ordinaires aux Celtes, qui, relativement au style, ont été long-tems les seuls Maîtres des Peuples de l'Europe.

Après ces observations, il sera facile de découvrir la raison de certaines coutumes qui étoient communes à ces Peuples Scythes & Celtes, qui paroissent tout-à-fait étrangères aux autres Nations. Par exemple, on rapporte comme la chose la plus extraordinaire, que les Espagnols (35), les Gaulois (36), les Bretons (37), les

35) Diod. Sic. 215. Livius xxxiii. 26.

36) Livius V. 37. vii. 10. xxi. 28. 42. viii. 17. A. Gell. lib. ix. cap. xiii. p. 254. in *l'Année* Tom. II. 97.

37) Dio. lib. LXII. p. 706.

Germanis (38), les Thraces (les Illyriens (40), & que Scythes (41) d'Asie, alloient combat comme à un bal. & à un tin.

Plutarque, parlant d'une bataille que Marius gagna près d'Aix envence sur deux Peuples Cedit (42) que » les Ambrons » ne couroient pas au combat » me feroient des furieux. Leurs » n'étoient pas confus. Ils frappoient leurs armes avec une espèce » mesure & d'harmonie. Ils » çoient en sautant, en dansant » en faisant souvent retentir les » d'Ambrons. » Strabon ne sçait comprendre (43) que les

(38) Tacit. Hist. II. 22. IV. 18. Annal. IV. 47.

(39) Tacit. Annal. IV. 47.

(40) Thucyd. IV. cap. CXXVI. p. 285.

(41) Xenophon. Exped. Cyr. Min. I. 1.

(42) Plutarch. in Mario Tom. I. p. 4.

(43) Strab. III. 165. Justin. XLIV. XXI. 2. Valer. Max. III. 8.

es pussent pousser la folie jusqu'à chanter des Hymnes, même sur la croix, & au milieu des tourmens. L'écuyer Curce rapporte quelque chose de semblable de trente jeunes Seigneurs Scythes, dont la fermeté causa d'étonnement & d'admiration à Alexandre-le-Grand & toute son armée. « D'abord, dit-il (44), lorsqu'un interprète les eût avertis qu'on les conduisoit au supplice, ils entonnerent un Hymne, comme des gens qui auroient appris une nouvelle agréable. On les voyoit exprimer leur joie par des cris, & par une infinité de différentes cabrioles. »

Il n'y a dans tout cela rien de surprenant. Le Soldat Celte, au lieu d'attendre que son Général le préparât au combat, s'y animoit lui-même par des Hymnes, dans lesquels il

[44. Q. Curt lib. VII. 10.

mée (46). L'usage vouloit qu'on chantoit ces Hymnes en chantant que le chant fut accompagné de la sonne des armes, & des divitemens du corps. Les Hymnes des Celtes étoient encore remplis de cette opinion répandue par toute la Grèce, avant que le Christianisme y fût corrigée ; l'on croyoit qu'un homme qui mouroit (47) les armes, ou qui périssoit d'une mort violente, de quelque manière qu'il fût, passoit à une vie plus he

(45) Diod. Sic. lib. V. p. 212. Ambr. lib. XXXI. p. 632.

(46) Horat. Epod. 6.

dans laquelle il jouissoit d'une félicité plus distinguée que ceux qui mourroient de mort naturelle : seroit-il étonnant que les gens de Guerre témoignassent une si grande joye aux approches du combat ? Seroit-on encore surpris que ceux qu'on menoit au supplice y allassent avec alégresse & en chantant ? Ils récitoient des Hymnes qui remplissoient leur esprit de l'idée & de l'espérance de l'immortalité : ils se rejouissoient d'aller trouver leurs braves Ancêtres (48). L'idée d'une autre vie faisoit plus d'impression sur des Peuples barbares, qu'elle n'en fait ordinairement sur des Chrétiens, (49).

Voici une nouvelle preuve que l'Europe n'étoit autrefois habitée que par un seul & même Peuple. Si l'on n'adoptoit cette idée, il seroit

(48, Q. Curtius lib VII. 10.

(49, Voy. ci-dessus p. 53. note 82).

bien difficile de rendre raison de parfaite conformité que l'on remarque entre les premiers Habitans l'Europe , même dans les choses plus petites & les plus extraordinaires. Arrêtons-nous aux Grecs & aux Romains.

Les Grecs ne différoient autrefois des Celtes sur aucun des objets dont on a parlé dans ce Chapitre. Chez eux les Poètes étoient beaucoup plus anciens que les Orateurs (5) On avoit des pièces de Poésie avant la Guerre de Troye , au lieu que Phérécide de Sciros (51) , qui vivoit vers (52) la XLV Olympiade

(50) Plin. Hist. Nat. VII. 56. Isidor. Orig. I. cap. xxvii. p. 851.

(51) Sciros est une île voisine de celle de Délos. (Suidas Tom. III. p. 592.)

(52) Suidas Tom. III. 592.) Diodore de Sicile Livre I. p. 4. met depuis la prise de Troye jusqu'à la première Olympiade 408. ans. Ajoutez 450. Olympiades 180. ans , vous trouverez 588. ans depuis la prise de Troye jusqu'à Thérécide.

DES CELTES, *Livre II.* 127

est-à-dire , près de 600 ans après
tte Guerre , est le premier Auteur
n ait entrepris d'écrire en prose.

Les plus anciens Poètes des Grecs
oient en même tems Musiciens (33).
oilà un nouveau trait de confor-
ité qu'il y avoit entr'eux & les
eltes. Dans les tems les plus recu-
s, toutes les études de la jeunesse
(34) consistoient, parmi les Grecs, à
larger la mémoire d'un grand nom-
re de Poèmes. D'abord on faisoit
prendre des Hymnes à la louange
s Dieux ; après cela on passoit à
s Odes , dans lesquelles on célé-
roit la valeur & les autres vertus
s Héros.

Ces différentes pièces de Poësie
récitoient toutes en chantant.
C'est delà , dit Strabon (35) , que

(33) Strabo VII. 330. Suid. in Olymp. II. 681.

(34) Ælian. V. H. II. cap. 39. Suidas Tom. II.
630. Strabo. I. 15. 16. Athen. XIV. 58.

(35) Strab. I. 18.) On sçait que les vers d'Ho-

» employons ceux de par
» raconter. »

L'ancienne Coutume de
étoit aussi (56) de réciter les
au son d'un instrument. Les
pied (57), mesure, cadenci
phe & antistrophe, c'est-à-
demi tour à gauche ou à
dont ils se servoient en pa
Poésie, venoient originaire

nière, d'Hélide, & des autres Poète
voient parmi les Anciens. Athen. XI
mée ajoute qu'il y a dans Homère di
parfaits, parce que la musique & l'
quel on les chantoit, le demande
(Athen. XIV. 8.)

(56) Strab. I. 15. 16. Cornel. Ne
& Epaminond. cap. 2. Schol. Pindari
(57) Suidas in *Ποίμῃ* Tom. III.

que la danse étoit inséparable du
chant.

Enfin , plusieurs Pe-
néc conservèrent
dans les différens us-
ages avec leurs armes , d'aller
et (59) en cadence & en chan-
tant des Hymnes , de se re-
poser à aucun festin où le
chant & la danse en ar-
moient une partie essentielle

(58) Strabon X. 481. remarque que les Cré-
tois apprenoient à la jeunesse à danser & à sau-
ter avec des armes, & à chanter sur son des instru-
mens, des Hymnes que l'on attribuoit à Thales.
Aristoph. Scholiast. ad Nubes p. 72. 81. Athen.
IV.

(59) Dio. Chrys. S. XXXVI. p. 440. Hœst-
litz Poeticâ. Suidas in Lycurg tom. II. p. 470.
Thucyd. lib. V. cap. LXX. p. 332. Athen. XIV.
(60) Athénée remarque que les Lacédémoniens
conservoient avec un très-grand soin les an-
ciens Hymnes. Athen. XIV. 8. Schol. ad Pini-
xii Pith. II. p. 329.)

(60) Leg. Charondæ ap. Stobæum serm. CLXV.
p. 470. Aristoph. Schol. ad Vespas. p. 235. 256.
Athen. XIV. 3. 6.) Tout le Livre XIV. d'Athénée
traite de cette matière.

Une ressemblance si parfaite entre les Celtes & les anciens Grecs pourroit-elle être regardée comme une chose purement accidentelle ? C'est ce qu'on ne sauroit concevoir.

Il ne fera pas besoin de grandes discussions pour montrer ce qu'étoient les Curètes (61), les Coribantes, les Cabires, les Telchines, les Dactiles Idéens, desquels les Grecs avoient reçu tous ces différens usages.

On les dépeint comme des gens qui, couverts de leurs armes de la même manière que s'ils avoient eu à se battre contre un ennemi, offroient des Sacrifices aux Dieux, avec des chants, des cris, des danses, des contorsions & une Musique si enragée, que tout le monde les prenoit pour des possédés.

On reconnoit clairement dans

(61) Strab. X. 466-472. Plin. VII. 56. Dion Chrys. II. 31.

DES CELTES, *Livre II.* 231

cette description l'usage des Scythes & des Celtes ; ils offroient leurs sacrifices en chantant des Hymnes , de la même manière & dans l'équipage que l'on attribue aux Curètes. Et , en effet , les Scythes avoient eu des établissemens dans tous les Pays où l'on place ces prétendus possédés , en Phrygie , en Mysie , dans les îles de Crète , d'Eubée , de Lemnos , & en général dans toute la Grèce. Les Curètes , les Coribantes , &c. étoient des gens qui servoient les Dieux suivant l'ancienne manière du Pays. Les différentes danses qu'on leur attribue , étoient des danses sacrées , qui faisoient partie du culte de la Divinité. Chaque Canton , chaque Peuple , avoit ses danses particulières ; elles différoient par conséquent encore dans un même Peuple , selon la diversité des fêtes & des Cantiques , dont elles étoient , pour ainsi dire , l'accom-

pagnement (62).

Il faut dire la même chose des Romains & des anciens Habitans de l'Italie. Le discours qu'Appius, surnommé l'aveugle, composa vers la CXXV. Olympiade (63), pour empê-

(62.) Voy. ce que Suidas a remarqué sur les différentes danses appelées *Berecynthia Crivica Cnossia*, &c. (Suidas in *Nuxia* tom. II. p. 641.) On peut consulter aussi le Livre X. de Strabon, qui a ramassé avec un très grand soin, tout ce que les Anciens avoient dit des Corybantes & des Curètes. Les Curètes étoient les anciens Habitans de l'île d'Eubée, c'est-à-dire, les Abantes qu'Homère appelle aussi Ἐνδύων Ἀβαντες (Iliad. Catalog. lib. II. v. 48.) Les Abantes étoient venus de Thrace. (Strab. X. 447.) C'est d'eux que l'île avoit reçu le nom d'Abantes (Voy. ci-dessus, liv. I. p. 138.) Ils disputèrent long tems aux nouveaux Grecs la possession de la plaine la plus fertile de l'île, où il y avoit aussi des eaux minérales. Ils l'appelloient en leur langue *Lelanti*. Strab. I. 58. X. 447. Plin. IV. 12 p. 188. *Land sign* fie, en Allemand, un Pays, une campagne. *Helffen*, aider, guérir. Synesius parlant des Goths, dit : *Flavos illas, & Euboicos more comatos*. (Orat. de Regno p. 28.) Sidonius Appollinaris dit des Saxons : *Crimibus ad eam rursus, durescit caput, additurque vultus* (Sidon. Appoll. lib. VIII. ep. 9.)

(63.) Polybe lib. I. p. 6. dit que Pyrrhus

que le Senat ou
n'acceptassent | | Pyr-
leur offroit, est e em l'OU-
ge en prose qui a | à Rome

avant ce tems là on ne connois-
eg Italie (65) que des Ouvra-
de Poésie, ou une tradition orale
, qui, se perpétuant de Père en
conservoit le souvenir des évé-
mens les plus remarquables. Si-
, représentant quelques anciens
ples de l'Italie, dit (67) qu'ils
ient au combat en chantant les
anges du Dieu Sancus., auquel
rapportoient l'origine de leur
tion, & de son fils Sabus, du-

en Italie l'année qui précéda la défaite des
lois près de Delphes. Pausanias met cette
ite en la deuxième année de la cxxv.
npiade. (Pausan. Phocic. xxiii. p. 857.)

(4) Voy. ci-dessus, note (51).

(5) Voy. ci-dessus, p. 226. note (51).

(6) Æneid. VII. v. 206. Servius in hunc
m.

(7) Silus Italic. VIII. v. 420.

quel les Sabins ont reçu leur nom.

Virgile dit à peu près la même chose des Peuples Latins, qui, suivant lui, s'opposoient à l'établissement d'Enée & de ses Troyens en Italie (68) :

ibant æquati numero, Regemque canebant (69).

Cicéron regrette souvent dans ses Ecrits la perte des anciens Cantiques dont Caton avoit parlé dans ses *Origines* (70). .. On y louoit les vertus & les exploits des Héros. On les récitoit principalement dans les festins. Chaque convive prenoit à son tour la Lyre, & chantoit quel qu'un de ces Cantiques (71). «

Voilà bien des traits de conformité entre les Celtes & les anciens

(68) *Æneid.* VII. v. 698.

(69) Les Commentateurs de l'*Æneide* ont remarqué que ces mots *ibant æquati numero*, signifient qu'ils s'avançoient en cadence, &c.

(70) Cicero Bruto p. 455. Tufcul. Quæst. lib. I. 2434. lib. IV. p. 2535. Varro Fragm. p. 212.

(71) Voy. ci-dessus, Livre I. p. 188-190.

autres qui subsistoient encore
des Empereurs.

Le monde sçait que dans la
cérémonie du triomphe (72) l'Ar-
mée victorieuse avoit coutume de
chanter des Hymnes en l'honneur
du Général, & , en même tems, en
l'honneur du Général dont elle sui-
voit le char. Sextus Pompejus ob-
serva que les Romains (73) avoient
des cantiques funébres, que l'on
chantoit aux enterremens avec l'ac-
compagnement du son des instru-
mens. Ces Cantiques que l'on ap-
pelle *Nenia*, étoient en vers, &
contenoient l'éloge du mort. Il y
en avoit chez les Romains des spec-

tacles dans lesquels on voyoit produire des baladins qui chantoient d'anciennes chansons en formant mille postures grotesques. Strabon nous apprend (74) que ces spectacles venoient originairement des Osques & des Ausons, qui étoient les plus anciens Habitans de l'Italie. Enfin Denys d'Halycarnasse assure (75) que les Saliens étoient précisément chez les Romains, ce que les Curetes étoient chez les Grecs. » C'étoient, dit-il (76), de jeunes gens qui, dans certains tems de l'année couroient par la Ville, armés d'une épée, d'un bouclier & d'une lance, & chantant des Hymnes (77) à l'honneur des Dieux qui président à la Guerre. La cérémonie étoit accompagnée de sauts, d

(74) Strabo. V. 233.

(75) Dionys. Halic. lib. II. p. 129.

(76) Voy. ci-dessus, liv. I. p. 188-190.

(77) Dionys. Halic. lib. II. p. 129.

DES CELTES, *Livre II.* 237

» danses , & de gambades, que ces
 » jeunes gens faisoient avec beau-
 » coup d'adresse & en cadence. La
 » mesure étoit marquée, tant par la
 » voix que par le son de la flutte ,
 » & outre cela par un certain Cli-
 » quetis qu'ils faisoient en frappant
 » de l'épée ou de la lance contre le
 » bouclier. »

Cet usage étoit purement Celti-
 que. 1^o. Les Saliens (78) célébroient
 par leurs Hymnes Mars & Hercule ,
 le Dieu qui présidoit à la Guerre &
 le Héros qui s'y étoit le plus distin-
 gué. 2^o. Ils offroient leurs Sacrifices
 selon l'ancienne manière , c'est-à-
 dire, qu'ils dansoient (79) en armes
 autour de l'Autel. 3^o. La fête des
 Salienis tomboit au même tems (80)

(78) Livius I. 20. Virgil. *Æneid.* VIII. v.
 285. Servius in hunc locum p. 521.

(79) Voy. la note précédente.

(80) Dionys. Halic. lib. II. p. 129. Athen;
 XIV. 6. 3. Varro de Ling. Lat. lib. II. 21.

où les Athéniens en célébroient une parfaitement semblable, c'est à-dire, au mois de Mars, & les Celtes avoient coutume de faire alors la revue de leurs troupes, & d'offrir des Sacrifices pour la prospérité de la Campagne qu'ils étoient sur le point de commencer. 4°. Les Saliens avoient un usage qui subsiste encore en Allemagne & dans le Nord. Le conducteur de la bande (81) dansoit d'abord tout seul, ensuite la troupe qu'il conduisoit répétoit tous les mouvemens qu'il avoit faits. 5°. Numa Pompilius avoit introduit à Rome (82) la fête des Saliens; mais il n'en étoit pas le premier Auteur. Les Habitans de Tusculum (83) avoient leurs Saliens avant qu'ils fussent connus à Rome. 6°. Les Ro-

(81) Sextus Pompej. p. 80.

(82) Dionys. Halic. lib. II. p. 129. & ci-dessus note (60).

(83) Servius in *Æneid.* VIII. v. 285. p. 521.

ains avoient plusieurs solemnités
 1 l'on voyoit quelque chose (84)
 2 il approchoit de la danse des Cu-
 3 ltes.

N'est-il pas vraisemblable que
 ces coutumes si extraordinaires n'ont
 été communes par toute l'Europe ,
 ne parce qu'elles avoient originai-
 ment la même source ? Ce qui doit
 plus surprendre , c'est que les an-
 ciens Perses eussent précisément les
 mêmes usages. On ignore d'où ce
 peuple étoit sorti. Cependant plus
 on y réfléchit , plus on se confirme
 dans la pensée qu'il étoit du nom-
 bre de ces Scythes qui reçurent en-
 suite le nom de Celtes (85).

(84) Dionys. Halic. II. 130. Livius VII. 2.

XVII. 37.

(85) Strabo XV. 733. Zosim. lib. III. cap.

XII. p. 308. Amm. marcell. lib. XXIV. cap. iv.

402. Curtius lib. V. cap. I. p. 176. Athen. I.

cap. 13.

tement d'où les Peuples
pris les caractères de leur
en quel tems ils ont co
s'en servir , & de mettr
leurs Loix , leur Histoire
ligion , en un mot , tou
avoient coutume de renf
leurs Cantiques.

Les Peuples
Celts tenoi-
ent à déshon-
neur de sça-
voir lire ou
écrire.

Les anciens Habitans d
ne sçavoient ni lire ni
avoient cela de commu
plûpart des autres Nation
re , qui ont ignoré pen
tems ce secret admirable
autres Peuples reçurent
ec empressément dès qu

La férocité naturelle des Peuples Celtes fut, selon les apparences, la première & la principale cause du mépris & de l'aversion qu'ils témoignaient pour les Lettres. Accoutumés à ne faire d'autre métier que celui des armes, ils auroient cru se déshonorer s'ils avoient appris à lire ou à écrire.

Elieen nous a conservé un passage remarquable sur ce sujet. » Il porte que (1) parmi les anciens Thraces il n'y en avoit aucun qui connût les Lettres; qu'en général tous les Barbares établis en Europe, regardoient comme la chose du monde la plus basse & la plus honteuse de s'en servir; au lieu que l'usage en étoit commun parmi les Barbares de l'Asie. » Théodoric, Roi

(1) *Ælian. Var. Hist. VIII. 6.* Les Huns étoient les mêmes idées. Procope dit « qu'ils n'ont pas le secret des Lettres, & n'en font aucun cas » (*Procop. Goth. lib. IV. cap. 18. p. 618.*)

d'Italie , n'avoit pu se défaire de ce préjugé , quoiqu'il eût passé sa jeunesse & la plus grande partie de sa vie parmi les Romains. Il étoit peu lettré (2) qu'il sçavoit à peine former les premières lettres de son nom.

Le Clergé , au lieu de combattre cet étrange préjugé , l'appuyoit de tout son pouvoir. Les Druides vouloient pas que les Sciences dont ils étoient les dépositaires , devinssent communes. Ils auroient été fâchés qu'on eût pû les puiser ailleurs que chez eux : ainsi ils insinuoient au Peuple que (3) la mémoire perdroit aussi-tôt que l'on commenceroit à se fier au papier , que personne ne voudroit plus se donner peine d'apprendre par cœur ce qu'il pourroit trouver en tout tems dans

(2) *Excerpta Autoris ignoti* , ap. *Valesium* *calcem Ammian. Marcell.* p. 669.

(3) *Cæsar.* VI. 14.

du Livre. Ils disoient encore que leurs instructions n'étoient que pour des personnes initiées dans la Religion du Pays ; qu'ainsi elles devoient être tenues fort secrètes ; que c'étoit un sacrilège de les rédiger par écrit, parce qu'il ne seroit pas possible d'empêcher que les Livres où leur doctrine seroit contenue , ne tombassent tôt ou tard entre les mains des étrangers.

Ainsi, tant que le Clergé Payen conserva son autorité , il trouva le moyen de persuader aux Peuples que la conscience & la Religion ne se remettent pas à un Laïque d'apprendre à lire ou à écrire (4). Le

(4) Les Prêtres du Paganisme se faisoient une loi de d'entretenir l'ignorance parmi les Peuples. Par ce moyen ils se rendoient en quelque façon arbitres du sort de leurs Concitoyens. Leur doctrine n'étant contenue dans aucun Ecrit , ils avoient la liberté de n'en laisser entrevoir que ce qu'ils jugeoient à propos : ils pouvoient la modifier à leur gré. Pour éloigner les Peuples de l'in-

dée d'en recueillir les principes & espèce de Code , ils employoient Religion a de plus redoutable. J point l'intérêt & la politique ne p abuser des choses les plus saintes sement les ministres d'une Relig vine ont quelquefois emprunté le tagèmes. Après la décadence des t-on pas vu les Sçiences releguées tress ? Le Clergé François ravit qu celles de ce flambeau ; mais tout couvert d'épaisses ténèbres. Cet ét sement ne déplaisoit point aux De favorisoient. Toutes leurs forces lu tems contre la curiosité qu'excito Laïques les sentimens de leurs bel dégoûtoit de l'envie de s'instruire le prétexte d'un faux point d'hon en les effrayant des dangers que Religion, tantôt , &c. mais enfin

DES CELTES, *Livre II.* 245

oient des lettres , des contrats , des comptes , & qu'ils se servoient de écriture dans toutes les affaires publiques & particulières qui concernoient la vie civile. Mais les Druides ne voulurent jamais consentir que l'on mît par écrit l'Histoire, les Loix, encore moins la Religion des Celtes, & ils se garderent bien, de leur côté, de rien publier sur ces matières. Origène l'a remarqué en répondant à Celse, qui faisoit valoir l'antiquité des Druides. » Je ne sçache pas, dit-il (6), que nous

écrivoient en caractères Grecs : *Græcis Litteris* *histor.* Joseph Scaliger & Hotoman prétendent que le mot *Græcis*, n'est pas de Jules-César. (J. Scàlig. lib I. ep. 16. Hotom. Franco. iall. cap. 2.) On voit bien, en effet, que Jules-César ne veut dire autre chose, si ce n'est que les Druides ne souffroient pas qu'on couchât par écrit leurs instructions & leur Doctrine, mais qu'ils permettoient aux Particuliers d'écrire des lettres, des comptes, &c. Mais au reste, il est constant que les Gaulois se servoient de caractères Grecs. *Voy. ci-dessous.*

(6) Origen. *Contrà Cels.* lib. I. p. 14.

» ayons aucun de leurs Ouvrages »

Il ne faut donc pas être surpris, qu'il reste si peu de monumens de l'ancienne Histoire de l'Europe. Elle étoit toute contenue dans des Canthabriques, & c'étoit un crime de les écrire.

Il est vrai que dès que la Religion Chrétienne commença à s'introduire parmi les Peuples Celtes, ils revinrent insensiblement de ce honteux préjugé qui annoblissoit & sanctifioit une crasse ignorance. Ils consentirent les uns après les autres qu'on écrivît leurs Loix & leur Histoire. Mais on sent bien que la destruction de l'ancienne Religion dût entraîner après soi la perte des Hymnes où elle étoit renfermée.

Les partisans de l'Idolâtrie étoient bien éloignés de montrer ces Hymnes aux Chrétiens; &, de leur côté ceux-ci n'épargnoient rien pour les supprimer, parce qu'on y louoit de fausses Divinités, & des Héros att

chés à un culte Idolâtre. Les Cantiques des Goths subsistoient encore du tems de Jornandés. S'ils ont péri depuis , c'est que les Chrétiens n'approuvoient pas qu'on les écrivit , c'est qu'ils faisoient tous leurs efforts pour les anéantir.

Bien-tôt même le Clergé Chrétien fit revivre les préjugés & les artifices dont les Druides s'étoient servis pour entretenir les Peuples dans l'ignorance. Il n'eut pas beaucoup de peine de persuader à la Noblesse des Gaules & de la Germanie qu'il ne convenoit pas à un homme d'épée d'aller à l'école, & d'apprendre à lire & à écrire. C'étoit un ancien préjugé que ni le tems, ni la lumière de l'Evangile, n'avoient pû déraciner parfaitement.

Non-seulement l'érudition, mais la connoissance même des Lettres & l'art d'écrire, étoient tellement concentrés dans les Cloîtres, que l'on

étoit obligé d'appeller un Notaire
à toutes les fois qu'il falloit dresser
un testament, une donation, un
légal, ou quelque autre acte.
Les témoins & les personnes
mentionnées dans l'acte faisoient
une croix, ou quelque marque
leur étoit particulière, au-dessus
de laquelle le Notaire avoit
à écrire, *Signum Leidradi*,
&c.

L'ignorance
des Lettres est
la véritable
origine de la
Poésie.

L'ignorance & le mépris des
Lettres sont donc, au moins en Europe,
la véritable origine de la
Poésie. Tant que les Peuples ne connoissent
pas les Lettres, tant qu'ils
ne savent point de s'en servir, il faut
leur faire apprendre à composer
des vers tout ce qu'ils
vouloient confier à la mémoire
des hommes pour le transmettre
à la postérité.

Ainsi, lorsque dans le neuvième
siècle Louis-le-débonnaire
donna l'Ecriture-Sainte aux

Il fut obligé de charger (7) un Poète de la Nation de mettre l'ancien & le nouveau testament en vers Tudesques. Otfride ayant repris, dans le même siècle, de traduire en Allemand les quatre Evangiles, prit aussi le parti de les publier en vers. Une version en prose l'auroit fait aucun fruit. Les Saxons ne sçavoient pas lire, & ne s'en servoient pas de l'apprendre. Mais ils consentoient de retenir par cœur les Livres sacrés, pourvu qu'on les mît en vers, & qu'on leur permît de les chanter à leur manière.

Des Sçavans du premier ordre ont donné à la Poésie une autre origine. L'illustre M. Rollin prétend que la contemplation & l'amour de l'Etre infini (8) lui ont donné l'être. Il entre même dans un grand

(7) *Voy. Duchesne Rec. Franc. t. II. p. 226.*

(8) *ROLLIN, maniere d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres, Amsterd. 1732 tome I. p. 298.*

» primer ses idées & ses
» par le mouvement des pi
» mains, soit à soutenir l
» de sa voix par le son d
» mens, soit enfin à im
» quelque manière dans se
» le nombre, la mesure &
» ce qu'il marquoit par l
» ses mains en jouant des in
» & par le tréssaillement
» en dansant. »

Cette conjecture feroit
préférable à celle qui attri
bue de la poésie à l'am
vin. Mais quelque respec

armes meurtrières, & teintes le plus souvent du sang de leurs ennemis.

Les Grecs ont eu l'usage des Lettres avant les autres Peuples de l'Europe. C'est de la Grèce que les Lettres & les Sciences passèrent successivement dans les autres Provinces de l'Occident. Les Grecs avouent cependant qu'ils n'en sont pas les premiers inventeurs, & que la gloire en est due aux Phéniciens. C'étoit une tradition constante en Grèce (9), que les Tyriens qui passèrent dans le Peloponnèse sous la conduite de Cadmus, dans le tems (10) que les Ioniens & les Pélasges en occupoient la plus grande partie, y introduisirent plusieurs connois-

Les Grecs ont
reçu leurs
Lettres des
Phéniciens.

(9) Athen. lib. I. cap. 22. Lucan. lib. III. v. 220. Curtius lib. IV. cap. 4. fin. Plin. V. 12.

(10) Herodot. V. cap. 58. Plin. VII. 56. Hecataeus Orig. lib. I. cap. III. p. 820.) Euripide attribue à Palamede l'invention des Lettres. (Euripid. in Palamede ap. Stobæum Serm. CCXI. p. 707.)

sances utiles, & en particulier les Lettres que les Grecs ne connoissoient point avant ce tems-là.

Dans la suite les Pélasges, c'est-à-dire, les anciens Habitans de la Grèce, changèrent quelque chose dans la forme & dans la prononciation des caractères Phéniciens : on donna par conséquent, à ces nouvelles Lettres le nom de Pélasgiques (11), pour les distinguer de celles qui étoient en usage en Phénicie. L'important service que Cadmus avoit rendu aux Habitans du Peloponnèse, n'empêcha pas qu'il n'en fût chassé par les Argiens (12). Il se retira dans le Pays

(11) Diod. Sic. III. 140. Herodot. v. 58. Voyez ci-dessous, note (24).

(12) Herodot. V. 61. Pausan. Boeot. IV. 719. Athen. XI. 2. schol. ad Pindar. Pyth. III. 241. Julius ap. Stob. Serm. CXCVIII p. 674. Apollodore dit que Cadmus vint d'abord en Thrace, d'où il passa à Thèbes, & de-là en l'Asie. Cet Auteur rapporte aussi fort au lon-

des Illyriens , où il mourut , & où l'on voyoit encore son tombeau du tems de Plutarque , qui a conduit son Histoire (13) jusqu'au règne de Ptolomée - Evergète , Roi d'Egypte.

S'il est vrai que Cadmus ait apporté les Lettres en Grèce , il faudra convenir que les Grecs négligerent pendant plusieurs siècles de s'en servir. Selon le calcul de M. de Vignoles (14) , ou plutôt suivant les Marbres d'Oxford (15) qu'il cite , Cadmus vint à Thèbes l'an de la Période Julienne 3195 , cent vingt-six ans après que les Israélites furent

tout ce que la fable publioit sur le sujet de Cadmus. Apollod. lib III p. 129. 130. 136. 143.

(13 Suidas in Phylarcho.

(14 Chronologie de l'Histoire Sainte , tome II. page 31.

(15 , Le septième article de la *Chronique des Marbres d'Oxford* porte que » depuis que Cadmus , fils d'Agénor , vint à Thèbes , & bâtit » la Cadmée , sous le règne d'Amphictyon , » Roi d'Athènes , il s'est passé 1255 ans. »

fortis d'Egypte, & sept cent quarante ans avant les Olympiades, qui commencerent l'an 3398 de la Période Julienne. Depuis l'arrivée de Cadmus jusqu'au tems (16) où Phérécide de Sciros donna le premier aux Grecs un Ouvrage en Prose, il y a tout au moins 950 ans.

Dans cet intervalle, qui est de 1000 ans, les Grecs n'avoient eu que des Poètes qui leur composoient les Hymnes & les Odes qu'ils apprenoient par cœur. Certainement il doit en résulter une forte présomption que les Lettres & l'écriture furent peu connues en Grèce pendant ce long espace de tems.

Il est vrai que les Poésies d'Ho-

(16) On a remarqué ci-d., p. 226. note (51) & (52). que Phérécide naquit vers la XLV Olympiade. La dernière année de cette Olympiade est l'an de la Période Julienne 418. & 923e. année après l'arrivée de Cadmus. Si l'on ajoute à ces 923 ans, 35 à 40 ans que Phérécide pouvoit avoir lorsqu'il publia ses Ouvrages, on trouvera un intervalle de 958 à 963 ans.

DES CELTES, Livre II. 255

niere & d'Hésiode semblent avoir été écrites environ 250 ans (17) avant le tems de Phérécide. Mais ces Poètes sont encore postérieurs à Cadmus de 675 ans. 2°. Homère (18)

(17) Hérodote écrivit son Histoire l'an de Rome 310. c'est-à-dire. l'an 470. de la Période Julienne. (Plin Hist. Nat. XII 4. des Vignoles Chron. tom. II. p. 769.) Cet Historien dit qu'Homère & Hésiode ont vécu tout au plus 400 ans avant lui (Hérodote. II. 5.) A ce compte, ces deux Poètes auront fleuri vers l'an 3870. de la Période Julienne, soixante-huit ans avant les Olympiades. Suidas n'est pas éloigné de ce compte. Il dit qu'Homère est antérieur aux Olympiades de 57 ans. L'Auteur de la vie d'Homère. attribuée à Hérodote, cap. xxxviii. fait ce Poète plus ancien de 258 ans. Il dit que depuis la naissance du Poète jusqu'à l'expédition de Xerxès, il y a 622 ans. Xerxès passa en Europe la première année de la LXXVe. Olympiade, qui est l'an 4234 de la Période Julienne. (Diod. Sic. lib. XI. p. 242. Petav Rat. Temp. tom. I. p. 117. 118. Des Vignoles Tom II. p. 769.) Selon ce calcul, Homère seroit né l'an 3612. de la Période Julienne. Cela ne peut pas être. Les Grecs ne s'établirent en Asie, où Homère étoit né, qu'en l'an 3660 de la Période Julienne. Au reste, les Historiens ne sont pas d'accord sur le tems où Homère a vécu. (A. Geil. XVII. 21. Solin. cap. 53. Celvif. p. 48. Ludovic. Vives ad Augustinum de Civit. Dei l. III c. II. p. 138.)

(18) Herodot. Vita Homeri cap. I. & 37.

étoit de ces Grecs Eoliens qui habitoient en Asie, où la connaissance des Lettres étoit beaucoup plus ancienne qu'en Europe. Hésiode, à la vérité, étoit né à Ionia en Béotie (19); mais son père étoit sorti de Cumès, Ville de l'Asie. 3^e. Il est certain que la manière d'écrire des Grecs avoit encore quelque chose de grossier. On d'informe du tems de Phécrate. On a remarqué, par exemple, Solon, qui donna des Loix aux Athéniens dans le cours de la XLVI^e. Olympiade, les fit graver sur des planches (21).

Les Grecs ont connus les Lettres beaucoup plus tard que le commun

Ces diverses considérations font venir faire penser que les Grecs étoient beaucoup plus nou-

(19) Hesiiodi opera & Dies lib. II. v.

(20) Plutarch. in Solone. Des Vignes II. page 830.

(21) Suidas in Solone tom. III. p. 3 ad Aristoph. Nubes p. 64.

DES CELTES, *Livre II.* 257

ce que le commun des Auteurs ^{des Auteurs} ne le prétend. Il paroît incroyable que les Grecs n'aient commencé à écrire des Historiens & des Ouvrages en Prose, qu'environ mille ans après avoir connu les Lettres. Peut-être les Ioniens, qui reçurent les Lettres des Phéniciens, ne sont pas, comme Hérodote le prétend, ceux de l'Éloponnése, où ils avoient été, selon le Pere Petau, cent ans (22) après la prise de Troie, c'est-à-dire, l'an de la Période Julienne 3660.

Enfin, quand Suidas dit, après un certain Auteur (23), que les Lydiens & les Ioniens ont reçu les Lettres d'un nommé Phénix, fils de Cadmus, il est assez vraisemblable qu'il s'agit là des Ioniens qui habitoient près des Lydiens. On peut

Petau. Rat. Temp. tom. I. & Doctrina
lib. XIII.

Suid. tom. III. p. 619.

dire la même chose d'un passage
 Plin., où cet Auteur assure
 » que tous les Peuples s'étoi-
 » cordés à se servir des Let-
 » *Ioniens*, » c'est-à-dire, qu'
 les Peuples de l'Europe :
 pris leurs Lettres des *Ioniens* d

Peut-être aussi que l'on
 fondu l'ancien Cadmus, a
 autre du même nom, mais
 rieur de plusieurs siècles (2

(24 Plin. VII. 57.) Hotoman, Fr.
 chap. II. retranche de ce passage le
 pour l'accommoder à ses idées. Au-
 n'est point du tout entré dans le sens
 Les Ioniens ont reçu leurs Lettres des Phé-
 mais au lieu que ceux-ci écrivent de
 gauche, les Ioniens écrivent de
 droite, & renversèrent par consé-
 que des Lettres Phéniciennes, « C'e-
 » dit Plin., qu'ils ont été suivis par
 » autres Peuples de l'Europe. » Cette
 peut servir à éclaircir les passages cités
 p. 252. note (11). Voy. Scaliger TI
 p. 110.

(25) C'est Cadmus de Milet dans
 neure. Il passa pour avoir vécu peu
 après Orphée. *Suidas in Cadmo.*

it dans Suidas (26) que quelques
teurs lui attribuoient l'invention
Lettres. D'autres , qui ont été
i par Pline & par Solin (27),
attribuoient le premier Ouvrage
rique en Prose, que l'on eût
é aux Grecs.

fut peut-être ce Cadmus qui
a à ses compatriotes la con-
ance des Lettres. Au moins est-
nstant qu'il fit en Asie ce que
écyde fit long-tems après en
e : il écrivit le premier en Pro-
delà on peut conclure assez na-
lement que les Ioniens ne con-
oient pas encore les Lettres lors-
s passèrent en Asie.

ailleurs , puisque Cadmus dé-
t étoit un Grec établi dans l'Io-

tion des Ioniens, qui ne passerent en Asie (28) que l'an 3660 de la période Julienne. Par conséquent il ne pouvoit être contemporain d'Orphée, qui vivoit du tems des Argonautes, une ou deux générations avant la prise de Troye, arrivé (29) l'an 3530 de la même période.

Quoiqu'il en puisse être du tems où les Grecs ont commencé à connoître les Lettres, & à s'en servir il est constant qu'ils les ont reçues des Phéniciens. Quand leurs propres Auteurs ne l'avoueroient pas, pour s'en convaincre pleinement, il suffiroit de jetter les yeux sur les noms qu'ils donnent aux Lettres de l'Alphabet (30), sur l'ordre avec lequ

(28) Voy. ci-dessus, p. 256. note (22).

(29) Petav. Rat. Temp. I. 47. Des Vignes Tom. II. 820.

(30) Les Hébreux disent *Aleph*, *Beth*, *Gimel*, *Daleth*, &c. Les Grecs, *Alpha*, *Beta*, *Gamma*, &c.

les placent, & sur l'ancienne
 (31) de leurs Caractères.

C'étoit une tradition constante Les Latins
ont reçu leurs
Lettres des
Grecs.
 parmi les Romains (32), que les
 anciens Habitans de l'Italie avoient
 reçu leurs Lettres des Pélasges, c'est-
 à-dire, des Grecs (33), qui étoient
 venus s'établir en divers tems dans
 le Royaume de Naples. Les Romains
 avoient enrichi leur Langue d'une
 infinité de mots tirés de la Langue
 grecque (34). Ils avoient d'ailleurs
 adopté différentes Coutumes des
 Grecs, qui occupoient une partie
 considérable de l'Italie inférieure.
 ainsi il est assez vraisemblable que

Delta, &c. (J. Scalig. Thesaur. Temp. p. 110.
 Bochart, Geogr. Sacr. lib. II. cap. XX. p. 488.)

(31) Pline dit que la forme des anciennes
 Lettres des Grecs approchoit beaucoup des Ca-
 ractères Romains. (Plin. VII. 50.) Les Caractè-
 res Romains ont beaucoup plus de rapport avec
 l'Hébreu, que les Caractères modernes des Grecs.

(32) Plin. VII. 56.

(33) Voy. ci-dessus, p. 138. 139.

(34) Voy. ci-dessus, liv. I. p. 185-188.

les Lettres & l'art d'écrire étoient parvenus par cette voye vraisemblance devient même vérité incontestable , puisq. assure & prouve par une inscrip. qui subsistoit de son tems (35) que les anciens Caractères Grecs différoient point des Romains.

Les Latins ne
connurent les
Lettres que
long-tems
après la fon-
dation de Ro-
me.

Mais les Latins ont-ils connus les Lettres d'aussi bonne heure qu'ils prétendent ? Tite-Live rapporte qu'Evandre , qui mena une Colonie de Peloponnésiens en Italie rendit célèbre parmi les Latins leur apprenant le secret des Lettres qui , jusqu'alors , avoit été inconnu à ces Peuples grossiers & barbares. Denys d'Halicarnasse dit la même chose : il ajoute même (37) que l'usage des Lettres étoit encore

(35) Voy. ci-dessus , note (31).

(36) Livius I. 7.

(37) Dionys. Halic. I. p. 26.

parmi les Grecs, lorsqu'ils le
trouvèrent en Italie.

Il falloit, en effet, qu'il fut nou-
veau, s'il est vrai (38) que la mere
Evandre, qui passoit pour une
phétesse, se vanta d'avoir inven-
té un admirable secret. Mais, si tout
ce qu'on dit d'Evandre n'est pas une
fable, il y a au moins de fortes rai-
sons pour croire que les Lettres
ne furent beacoup plus tard en Ita-

2°. Selon Denys d'Halicarnasse
(39), Evandre vint s'établir dans
l'Etrurie, environ 60 ans avant
la guerre de Troye. Cependant il est
très problématique si les Grecs con-
noissoient déjà les Lettres.

3°. Il est visible que les Romains
n'ont commencé à se servir des Let-

(38) Isidor. Orig. lib. III. cap. VIII. p. 320.

• Servius ad Æneid. VIII. v. 336.

(39) Dionys. Halic. lib. I. p. 24. 25. lib. II.
p. 7. & ci-dessus, Liv. I. p. 171.

tres que plusieurs siècles
 tems d'Evandre. On sçait
 ple (40), que les Romains
 coutume de planter tout
 clou dans le Capitole,
 quer de cette manière
 des années qui s'étoient écoulées
 puis la fondation de la ville.
 cérémonie s'en fit encore
 Rome 391, sous le Consulat
 de L. *Æmilius Mamercinus*
Genucius Aventinus.

On ne prétend pas que
 tems-là les Romains ne
 point encore les Lettres.
 vouera-t-on pas que ces
 introduisirent les premiers
 manière de compter si grossière
 à Rome, soit dans les Villes
 talie (42), où la même

(40) Sext. Pompej. lib. III. R.
 lib. IV. p. 666.

(41) Livius lib. VII. 3.

(42) Voy. la note précédente.

DES CELTES, Livre II. 265

liquoit , ne sçavoient certaine-
ment ni lire , ni écrire ; cependant
la fondation de Rome est postérieure
à 500 ans au tems (43) où Evan-
passa en Italie avec ses Arca-
s.

. Appius , surnommé l'Aveu-
fut le premier des Romains qui
écrivit en Prose (44). La mémoire
des anciens Cantiques des Peuples
ne n'étoit pas encore perdue du
temps de Caton le Censeur (45) ;
donc fortement à présumer que
l'ignorance des lettres étoit beau-

) La Ville de Troye fut prise l'an 3530 ou
de la période Julienne. Evandre vint en
60. ans avant la guerre de Troye , & par-
qu海岸 70 ans avant la prise de la Ville ,
le Siège dura 10 ans. Son arrivée en Italie
est par conséquent sur l'an 3460 de la pé-
riode Julienne. De-là jusqu'à la fondation de
Rome , que les Chronologistes mettent à l'an
3961 , il n'y a que 500 ans. (Petav. Rat.
T. I. p. 8. Des Vignoles Tom. II. p. 863.)
) Voy. ci-dess. , p. 226. note (50) & p. 232.
) Voy. ci-dessus , Livre I, pag. 188. & ci-
dessous p. 234.

coup plus moderne en Italie
le commun des Auteurs ne
tend.

Les Gaulois
ont reçu leurs
Lettres des
Grecs.

A l'égard des Gaulois (4
est constant qu'ils ont reçu

(46) On ne s'arrêtera pas à refuter l'
& les inexactitudes de l'Auteur de la *R*
Gaulois. Nos Ancêtres, qu'il fait for
Phénicie, avoient, selon lui, apporté
leurs Lettres d'Asie en Europe, & ils se
de Caractères Grecs. Ce dernier fait
incontestable. (Relig. des Gaul. Liv. 1
Il a raison. Mais la preuve sur laqu
fonde est bien foible. C'est une Inscr
tine en Caractères Grecs, trouvée à Ro
tombeau du Martyr Gordien, Mel
Gaules, & rapportée premièrement
teur du Livre intitulé *Roma Subterrane*
II. 22. & ensuite par Dom Mabillon.
l'inscription en elle-même, est très
L'Heta, η, y est employé pour un Iota,
dire, pour un i voyelle & consonne. L'
υ, pour un Omicron Ypsilon, ου. *Προ*
υλατος, pro fide jugularis. Cette manière
de prononcer est fort moderne. 2°. Qua
le monument seroit ancien, on n'en pou
conclure. S'ensuit-il que les anciens G
servoient de Caractères Grecs, de ce q
lé second ou dans le troisième siècle
tianisme, on a fait à Rome une in
Latine en Caractères Grecs ?

DES CELTES, Livre II. 167
Lettres des Grecs, qui avoient une célèbre Colonie à Marseille. Strabon (47) infinie que les Gaulois adopterent nonseulement les Caractères, mais la Langue même des Grecs.

Strabon ne parle cependant que des Provinces voisines de Marseille. La jeunesse que l'on envoyoit étudier dans cette Colonie, y prenoit le goût de l'éloquence; la Langue Grecque étoit une des connoissances qu'ils enrapportoient. Dans toutes les autres Provinces on parloit le Gaulois (48), qui étoit un Dialecte de la Langue Celtique.

Jules-César, qui entendoit également le Grec & le Latin, fut obli-

(47) Strabo. IV. 181.

(48) S. Jérôme, tom. IX. p. 135. nous a conservé un passage de Varron, qui portoit que » l'on parloit à Marseille trois sortes de Langues, le Grec, le Latin & le Gaulois. » Les Gaulois avoient donc leur Langue particulière.

gé de se servir d'un Interprète dans la conférence qu'il eut avec le Seigneur Eduen, nommé Diétrich. Dans une autre occasion (49) s'agissoit de faire tenir à Quintus Cicéron une lettre que l'empereur ne pût déchiffrer en cas d'interrogation : César prit le parti de l'écrire en Grec; précaution fort inutile, car le Grec avoit été la Langue commune des Gaules.

Mais, quoique les Gaulois eussent leur Langue particulière, ils écrivoient cependant tous en caractères Grecs. Ainsi Jules-César (51) qu'après la défaite des Helviens, on trouva, parmi le butin, le rôle de leurs troupes écrit en caractères Grecs. Tacite, parla de quelques Inscriptions trouvées aux frontières de la Germanie

(49) César. I. 19.

(50) César. V. 48.

(51) Idem I. 29.

DES CELTES, *Livre II.* 269

1 Rhétie , remarque auffi (52)
 n'elles étoient en Caractères Grecs.

C'est de la même manière qu'on
 it expliquer un passage de Jules-
 far déjà cité (53). Il rapporte
 e les Druides ne vouloient pas
 'on couchât par écrit leurs inf-
 ctions, mais que dans les affaires,
 en matière de comptes, les Gau-
 : se servoient des Lettres Grec-
 es : cela veut dire qu'ils écrivoient
 Caractères Grecs (54).

Pour finir par les Germains, il faut Les Germains
ont reçu les

(2) Tacit. Germ. 3.

53) Voy. ci-d., p. 242. note (3) & 244. not. (5).

54) Scaliger *Epist. lib. I.* 16. est d'un autre
 iment. Il prétend que les Druides , & en gé-
 al tous les Gaulois , quoiqu'ils eussent leur
 gue particulière , n'écrivoient qu'en Langue
 n Caractères Grecs. Cependant il ne propose
 sentiment que comme une conjecture. Le
 isconsulte Hotman *Franco Gall. cap. 2.* va plus
 u. Il soutient que cette façon de parler, *vis
 is Græcis* , signifie constamment dans les Au-
 rs Latins écrire en Langue & Caractères Grecs.
 différens passages qu'on a cités sur ce Chapi-
 fournissent des preuves convaincantes de la
 tété de cette opinion.

tres, les
des Latins
les autres
Grecs.

nécessairement user ici de quelque distinction. Les Peuples qui avoient été soumis par les Romains, comme les Bataves, les Noriciens, les Pannoniens, furent bien-tôt initiés de la connoissance des Lettres, même dans celle des Sciences que l'on cultivoit à Rome : ils le furent par les différentes Colonies que les Romains établirent long du Rhin & du Danube. La Pannonie, par exemple, fut soumise par Auguste, & du tems de Tibère (55) l'écriture y étoit déjà commune.

Il faut dire la même chose des Peuples qui étoient voisins & amis des Romains. Dès que les Goths eurent été reçus au nombre des alliés du Peuple Romain, ce qui arriva (56) du tems de Constantin

(55) Vallej. Paterc. lib. II. cap. 118.

(56) Jornand. cap. XXI. p. 640. tit. Næv Græc. II. Sirmond. ad Apollin. p. 18.

le Grand, on leur envoya un Evêque (57) nommé Ulphilas ou Gulphilas; ce Prélat leur prêcha le Christianisme, leur apprit à connoître les Lettres, & traduisit même l'Ecriture sainte en leur Langue (*). Les Loix des Visigoths (58) ne furent cependant rédigées par écrit qu'environ cent ans après; il fallut donc beaucoup de tems pour désabuser le Peuple, & le tirer de son ancienne prévention. Il croyoit que ce seroit un sacrilège de confier au papier les Loix par lesquelles il étoit gouverné. La même remarque peut s'appliquer aux Francs, aux Lombards, aux Sarrasins, & autres Germains qui vinrent s'établir dans les Provinces de l'Empire. Naturellement les Let-

(57) Philostorg. II. 5. Socrat. IV. 27. Sozom. I. 36. Mafcau I 318.

(*) C'est, sans doute, ce qui a donné lieu à quelques-uns d'attribuer à Ulphilas l'invention des Lettres Gothiques.

(58) Isidor. Chron. p 719.

au moins, avant qu'ils en
usage public. L'Empereur
par exemple, assigna des
Lombards en Pannonie, vers
du sixième siècle, & il s'en
écoula encore un siècle entier (59),
ce Peuple consentit que se
fussent écrites.

A l'égard des Nations qui
habitoient dans le cœur de la Gaule
& qui n'entrenoient au-
cune commerce avec des Peuples
étrangers, il est certain que les Lettres leur
étoient parfaitement inconnues. Les
hommes & les femmes, les

» (60), ignorent également le secret
» de l'écriture. »

Eginhard, dans sa vie de Charlemagne (61), remarque qu'il y avoit sous la domination de ce Prince des Peuples dont les Loix n'avoient pas encore été rédigées par écrit. Il s'agit, selon les apparences, des Westphaliens que cet Empereur avoit subjugués après une longue & sanglante guerre. Il est assez naturel de rapporter à ces mêmes Peuples ce qu'Eginhard ajoute immédiatement après. » Charlemagne, dit-il (62), » fit mettre par écrit certains Can- » tiques barbares & fort antiques, » qui renfermoient les exploits & » les guerres des anciens Rois.

Sous le règne de Louis-le-débonnaire, les Saxons méprisoient les Lettres, & ne vouloient apprendre

(60) Tacit. Germ. cap. 19.

(61) Eginhard. cap. 29.

(62) Voy. ci-dessus, p. 215, note (23).

que des Cantiques. (63) Auf Loix ne furent-elles écrites dans le douzième ou dans le treizième siècle (64).

Tout cela ne prouve-t-il pas clairement que les Lettres sont nouvelles en Allemagne ? Sans aucun fondement, que les Runes donnent (65) aux Runes une antiquité qu'elles n'ont certainement point. Venance Fortunat, qui vivoit vers le commencement du sixième siècle, est le premier Auteur qui fait mention de ces Runes. Il les donne aux Franks, dont la manière d'écrire avoit encore quelque chose de grossier & d'informe comme celle des Goths, quoiqu'

(63) Voy. ci-dessus p. 248-249.

(64) Schottelius de Antiq. Germ. p. 284.

(65) C'est le nom que les Germains du Nord donnoient autrefois aux Lettres. *Runa ab incidendo*, dit M. Cellier. La Lettre dont il fait mention ci-après n'est autre que la Runa.

ains & les autres eussent reçu leurs Lettres des Grecs & des Latins.

On voit encore dans Venance Fortunat (66) qu'elle étoit la manière d'écrire des Barbares dont il parle. Ils peignoient, ou plutôt ils gravoient leurs Runes sur des planches de frêne. Le mot de *Buchstab* (67) qui désigne, en Allemand, une Lettre, insinue aussi que les anciens Germains gravoient leurs lettres sur le Fau, ou sur l'écorce de cet arbre. Mais, au reste, ce que l'on appelle Caractère Runique n'est autre chose que le caractère ordinaire (68) des

(66) Venant. Fortunat. lib. VII. Carm. 18.

(67) *Buche*, un Fau, un Charme. *Stab*, un Bâton, une barre, parce que les Caractères se gravoient tous en lignes droites.

(68) C'est ce que M. Celsius, Professeur en Astronomie à Upsal, a démontré dans une lettre qu'il a écrite à M. des Vignoles, sur cette matière, le 8 Janvier 1733. Il fait voir que le Caractère Runique n'est autre chose que le Caractère Romain, avec cette différence, que les Peuples du Nord ayant d'abord grave leurs

autres Peuples de l'Europe, qu'un peu défiguré.

Sans entrer dans de plus grandes discussions sur le tems où ce Peuple de l'Allemagne a commencé à connoître les Lettres, il suffit de remarquer ici qu'ils semblent avoir reçues des Grecs, plutôt que des Latins.

Il est vrai qu'ils placent les Lettres de l'Alphabet dans le même ordre que les Latins. Ils ont encore le C, que les Grecs ne connaissent point; mais ils ont certainement pris des Grecs, le Ca, K, l'lon, Y, & le Ve, W, qu'ils ne nomment précisément de la même

Lettres sur le bois & sur la pierre, trouvant qu'il étoit plus facile & plus commode de tracer toutes les Lettres en lignes droites, ce qui donne aux Runes une forme un peu différente de nos Lettres. La Dissertation de Celsus mériteroit bien de voir le jour, si l'on savant vouloit consentir qu'elle fut imprimée.

nière que les Grecs l'Omicron Ypsilon, ου, dans les mots de 'Ουισπαθικ, 'Ουαλιντινιανος.

Outre cela les Allemands prononcent certains mots étrangers à la manière des Grecs, & non suivant celle des Latins. Ils disent, par exemple, *Kaiser*, κάϊσαρ, & non *Cæsar*. Enfin ils ont dans leur Langue divers mots qu'ils tiennent manifestement de l'Eglise Grecque, *Kirche*, κυρικη, une Eglise; *Pfaffè*, πάππας, un Prêtre; *Litaneg*, λιτανεια, Litanie; *Spende*, σπενδη, une distribution de denrées que l'on fait aux Pauvres; & plusieurs autres mots semblables.

Des Missionnaires Grecs n'auroient-ils pas porté chez les Germains la connoissance des Lettres, en leur annonçant la Religion Chrétienne? Ils conserverent les Caractères des Grecs aussi long-tems que leurs Eglises en suivirent le Rit, aussi long-tems qu'elles demeurèrent

soumises aux Patriarches d'Orient. Les Allemands ne se sont servis de Caractères Romains, que depuis la soumission à l'Eglise Latine. Ce qu'on a dit de l'indifférence & du mépris que les Celtes témoignent pour les Lettres & pour les Sciences, doit cependant pas être pris dans un sens si général, qu'il ne faille y rapporter quelque restriction. Strabo par exemple, remarque (69) qu'il y avoit un Peuple de l'Espagne qui faisoit beaucoup de cas de l'éducation (70). Un autre passage du même Auteur, nous apprend que les Gaulois, voisins de Marseille, y alloient étudier dans leur jeunesse, qu'ils en rapportoient, avec le goût de l'éloquence, la connoissance de la Langue Grecque. Dans un autre endroit il loue les Gaulois (71), co

(69) Voy. ci-dessus, p. 219. note (33).

(70) Voy. ci-dessus, p. 267.

(71) Strabo IV. 193.

me étant fort dociles, & dit que depuis quelque tems ils s'appliquoient aux Lettres & aux Sciences.

Ce seroit cependant une erreur d'appliquer ce passage à tous les Peuples des Gaules, sans aucune exception. Il ne s'agit que des Provinces où les Romains avoient des Colonies. On y prit du goût pour les Sciences & pour les Arts, que les Romains cultivoient, & l'on adopta insensiblement leur Langue, leurs Coutumes & leur Religion. Mais l'ignorance & la Barbarie se maintinrent long-tems dans les Contrées où le Vainqueur n'avoit pas jugé à propos de faire des établissemens, & où les Druides conservèrent leur autorité.

Caton le censeur avoit remarqué, près de deux siècles avant le tems de Strabon (72), que la plûpart des

(72) Cato Orig. lib. II ap. Charif. lib. II.
Bochart. Geogr. Sacr. part. II. lib. I. cap.

dans ces Affemblées où cl
de parti haranguoit à for
vant des Peuples libres
rains. Un Orateur habile
ment emportoit ordinaire
les fuffrages.

C'est ce qu'un Général
nommé Céréalis, leur disc
de Vespasien (73). » Or
» gagne que par des parol
» que vous jugez des bie
» maux, non par la natu
» des choses, mais par le
» de quelques féditieux.

Rhétorique fut - elle l'art dont les Gaulois firent le plus grand cas. Les Empereurs s'accommoderent en cela au goût de la Nation. Ils établirent des Académies & des prix d'éloquence en divers endroits des Gaules. La seule Académie d'Autun (74) avoit du tems de Tibère *quarante mille* Etudians. Selon Suétone (75) & Aufone (76) il y avoit de ces Ecoles à Lyon (77), à Bordeaux, à Toulouse, & à Narbonne.

Seroit-on encore surpris qu'il y ait eu dans les Gaules beaucoup de bons Orateurs, & encore plus (78) de Déclamateurs ? La Réthorique étoit l'étude favorite de la Nation. Tout

(74) Idem, Ann. III. 43.

(75) Sueton. Calig. cap. 20.

(76) *Voy.* Aufonii Professores.

(77) Les harangues se prononçoient à Lyon devant l'Autel dressé à l'honneur d'Auguste. (Juvenal. Satyr. I. v. 44.)

(78) Hieronym. adv. Vigilantium Tom. II. p. 83. & Epist. IV. ad Rusticum Tom. I. p. 28. Juvenal. Satyr. XV. v. 111.

le monde s'y appliquoit; mais, comme cela arrive dans toutes les autres Etudes, il n'y avoit que le plus petit nombre qui eut les talens nécessaires pour y réussir.

CHAPITRE XII.

REVENONS présentement à la guerre, qui étoit la seule profession de tous les Peuples Celtes. La guerre étoit, à proprement parler, leur unique profession. La jeune (1) ne faisoit point d'autre apprentissage que celui des armes. Les hommes faits alloient tous à la guerre & ils y alloient aussi long-tems qu'ils étoient en état de servir. Ces Peuples auroient été véritablement plaindre, s'ils avoient été réduits, malgré eux, à prendre tous le pa-

(1) Plutarch. P. Æmil. Tom. I. p. 260. Polyb. II. p. 106. Cæsar. VI. 21. Seneca Irâ lib. I. cap. 21. p. 399.

les armes. Il est fâcheux & désespérant, d'avoir continuellement à défendre, ou ses biens, ou sa liberté, ou sa vie, contre un injuste agresseur.

Les Celtes n'étoient point réduits à ces extrémités. Personne ne les attaquoit, parce qu'il n'y avoit rien à gagner avec eux. Ils faisoient eux-mêmes des courses continuelles sur leurs voisins, parce qu'ils tiroient de la guerre toute leur subsistance (2).

Ce que les troupeaux ne fournissoient pas aux Scythes & aux Celtes, il falloit qu'ils l'obtinsent à la pointe de l'épée: leur éducation les y portoit. Les peres & les meres n'élevoient leurs enfans qu'aux exercices Militaires, & n'avoient point l'autre soin que de les accoutumer de bonne heure aux travaux & aux fatigues de la guerre.

(2) *Athena* VI. 174.

Quand un jeune homme étoit parvenu à l'âge de dix-huit ou vingt ans, on l'émancipoit en lui donnant un bouclier, une épée & une lance. Il falloit après cela, qu'il se procura lui-même sa subsistance, & qu'il vécût de la chasse ou de ce qu'il pouvoit piller sur les Peuples voisins. Les Magistrats ne vouloient pas que les Peuples qui leur étoient soumis exerçassent d'autres métiers que celui des armes.

La grandeur & la force de la noblesse (3) consistoient principalement dans le grand nombre de clients qu'un homme de qualité avoit à son service ; & un grand Seigneur ne pouvoit se procurer que par la guerre (4), de quoi entretenir cette foule de courtisans qui s'attachoient à sa personne.

C'est par cette raison que, du tems

(3) Tacit. Germ. 13.

(4) Tacit. Germ. 14.

DES CELTES, Livre II. 185

César, les Chefs des Germains ne souffroient pas que les Peuples qu'ils commandoient s'arrêtassent plus d'un an dans une Contrée, qu'ils bâtissent d'une manière propre à se garantir de la chaleur & du froid. On permettoit, à la vérité, aux Particuliers de s'appliquer à l'agriculture; mais lors qu'ils avoient employé une année à cultiver la terre, ils étoient obligés de faire la même campagne l'année d'après (6).

Le but de toutes ces précautions étoit, suivant la remarque de Jules-César (7), d'empêcher que la passion que les Germains avoient pour la guerre ne se tourna insensiblement vers l'agriculture. Le Peuple même ne se dégoutoit point d'un métier aussi pénible & aussi dange-

(5) Voy. ci-dessus, p. 97-100.

(6) César. IV. 1.

(7) Voy. ci-dessus, 101-102.

reux que la guerre; il n'en v
point d'autre (8).

La férocité & la paresse q
minoient chez les Celtes, fo
moins en partie, les sources de
passion. Ils étoient ennemis
peine & du travail; dès lors r
devoit leur paroître plus facile
commode (9) que de piller la
son d'autrui, même aux dép
leur propre sang. Au contraire
auroit été pénible & désagréa
labourer la terre, & d'atten
récolte. Encore avoit-on tro
moyen d'attacher la gloire, la
ce, &, en quelque manière, le
à cette manière de vivre, co
pour donner plus d'activité à
passion.

Les Celtes
attachoient

I. La gloire d'un Peuple

(8) Veget. lib. III cap. 10. Amm. l
lib. xv. cap. xii. p 108.) Voy. ci-d. p. 15

(9) Voy. ci-dessus, p. 199-200.

(10) César. 17. 3. vi. 23. Pomp. M
cap. III. p. 75.

consistoit à ravager les Contrées voisines de la sienne, à avoir autour de soi une grande étendue de pays déserts & incultes. C'étoit une preuve que la crainte de son nom étoit si grande, qu'aucun autre Peuple n'osoit lui résister, ni demeurer même dans son voisinage. La gloire du Particulier consistoit aussi à vivre, non pas de son industrie & de son travail, (c'eût été un sujet d'indignité & de bassesse); mais à vivre de ce qu'on pouvoit ravir & piller dans les Etats voisins (11).

De semblables larcins ne passaient pour infâmes. La jeunesse s'ouvroit par-là un chemin à la véritable grandeur; elle apprenoit à vivre avec le secours de son épée. Aussi voit-on l'un de ces anciens

la gloire à la
profession
des armes.

(11) Plutarch. Mario Tom. I. 408. Silius lib. III. v. 389. Cesar vi. 23. Pomp Mela lib. III. cap. III. p. 73. Ovid. Trist. lib. V. Eleg. 10. p. 15.

Pélasges de l'île de Crète se
 (12) que » son épée, sa la
 » son bouclier lui tenoient li
 » plus grandes richesses. Av
 » armes, dit-il, je laboure, j
 » sonne, je foule le vin au p
 » Elles m'attirent mille dém
 » tions de respect de la part
 » blic. Chacun m'appelle se
 » gneur. Que tout homme, qu
 » mesurer son épée à la m
 » se prosterne à mes pieds,
 » pelle son Souverain, &
 » par-tout que je suis un gra
 » minateur. »

Avec des idées semblables
 bien que l'on se fasse un hon
 battre & de tuer ceux qui
 tent en devoir de défendre le
 qu'on veut leur ravir. La forc
 doit exercer par-tout son e
 elle seule doit être considéré

(12) Hybrias Cretensis ap. Athen.
 pag. 14.

Les Peuples Celtes s'accordoient-ils à regarder la guerre comme la seule profession vraiment noble. Un Roi de Thrace disoit (13) » que quand il ne faisoit pas la guerre, il ne voyoit point en quoi il étoit préférable au moindre de ses Palanieniens. »

Les Celtes ne moissonnoient donc la véritable gloire que dans un champ de bataille (14), au milieu du sang et du carnage. Le Soldat parvenoit à un degré de Noblesse plus ou moins distingué, suivant le nombre des ennemis qu'il avoit tués. Les Cantiques, les honneurs, les distinctions, le butin, les présens (15), tout cela n'étoit que pour les Braves qui se distinguoient par leur valeur. S'ils périssoient à la guerre, ils

(13) Plutarch. Apophth. II. 174.

(14) Amm. Marcell. lib. xxxi. cap. III. p. 30. & ci-dessus, p. 50. note (71).

(15) Herodot. IV. 64.

mourir les armes à la main

Au contraire, un Celt venoit-il de la bataille sans un seul ennemi, il n'avoit part au butin; il devenoit de mépris & de risée. Celles qui laissoient battre, ou qui ne tenoient leur bouclier dans la mêlée, passoient pour des infâmes & bannissoient des festins : on ne leur donnoit l'entrée des assemblées & religieuses. Ils étoient chargés (19) à faire l'ouvrage des esclaves.

C'est d'après ces princi

DES CELTES, *Livre II.* 291
res (20), subjugués par les Ro-
s, tenoient à honneur d'avoir
réservés pour la guerre, au lieu
de trouver chargés d'impôts. La
fièvre de la gloire leur demeu-
rouverte ; on la fermoit aux Peu-
que l'on désarmoit.

Ces idées étoient fausses, mais au-
tants ne l'étoient-elles qu'en partie.
Illoit, sans doute, avoir une bien
fautive idée de l'homme, pour s'ima-
giner que sa grandeur, sa perfection,
sa gloire, consistassent uniquement
dans une adresse & dans une force
supérieure, qui le mettent en état d'at-
taquer & de détruire ses semblables :
c'est le renversement de la raison
qui noblir le massacre & le brigan-
dage. Mais un Soldat, qui, dans une
cause juste, expose courageuse-
ment sa vie pour le bien de l'Etat,
le Général, qui, par des actions

(10) Tacit. Germ. cap. 19.

de prudence & de valeur, sans le
toute la Nation de l'oppression, un acte
de la ruine dont elle étoit menacé, beaucoup
ne font-ils pas véritablement dignes, carpos
de louanges & de distinctions ?

Les Celtes
étroient la
justice dans
droit des
rimes.

Il est bien plus difficile de com-
prendre, que les Scythes & les Cel-
tes se soient persuadés que la guerre
étoit un acte de justice ; que la
force donnoit à l'homme un droit
réel & absolu sur ceux qui sont plus
faibles que lui. Celui qui a la force
en main peut, sans doute, en abuser ;
il ne manquera peut-être jamais
de la faire valoir pour violer la
des traités, les principes de la justice
& de l'équité naturelle. Encore !
vera-t-il toujours le moyen de
faire illusion à soi-même & au
monde, de couvrir du manteau
de la raison & de la justice les
actions les plus injustes, les
plus manifestes. Mais
ment en résulteroit-il un

fort sur le foible ? Céder à la force est un acte de nécessité. La violence n'y a aucune part. Une boule est en repos, cède à l'impulsion de celle qui vient la heurter ; celle-ci n'auroit-elle un droit sur la première ?

Les Celtes appuyoient, à la vérité, leurs prétentions sur un fondement extraordinaire. Ils soutenoient l'intention même de la Divinité, et qu'il étoit que le plus fort dépouillât le plus foible, que celui-ci abandonnât de bonne grace les biens qu'il ne pouvoit pas en état de défendre. Ces raisons étoient dignes, sans doute, d'une Nation aussi barbare.

Nos Jurisconsultes disent que la parfaite égalité où les hommes naissent, doit en mettre aussi dans le devoir, comme dans un commerce entre pareils. Les Celtes croient, au contraire, être en droit de se prévaloir de l'inégalité des

hommes , pour autoriser une prudence toute opposée. Il sera de les entendre eux-mêmes , et leur laisser le soin de développer leurs principes.

L'an de Rome 363 ou 364, les Gaulois Sénons (21), se trouvant trop à l'étroit dans leurs habitations, vinrent assiéger la Ville de *Clusium*. Elle étoit fort à leur bienséance. Assiégés ayant demandé du secours aux Romains , le Sénat jugea à propos d'envoyer sur les lieux trois ambassadeurs , qui exposèrent la commission dans l'Assemblée des Gaulois. Cette commission se fit à requérir , que les Sénons cessassent de molester les Habitans de *Clusium* , (ceux-ci ne leur ayant donné aucun sujet de plainte) et de déclarer que s'ils n'avoient cette représentation , la F

(21) T. Liv. lib. V. cap. 35. & si

erroit à regret contrainte
ir les Clusiens de tout son

onse des Gaulois fut hon-
que pleine de fermeté. » Les
s , dirent-ils , nous sont in-
: cependant nous avons
nde idée de leur valeur ,
les Habitans de *Clustum*
loré leur assistance dans la
ité où ils se trouvent. Vos
ont préféré de nous en-
ne Ambassade , au lieu de
ircher des troupes pour
leurs Alliés ; nous ne re-
onc pas la paix que vous
ous offrir ; mais les Af-
nt plus de terres qu'ils ne
en cultiver ; nous exi-
u'ils en cèdent une partie
lois qui en manquent.
s conditions sous lesquel-
s pouvons faire la paix.
tendons une réponse posi-

» tive avant votre départ. Si les ge
 » de *Clusium* n'agrément pas ces co
 » ditions, nous sommes prêts de l
 » donner bataille en votre présence
 » afin que vous puissiez appren
 » à vos compatriotes que les G
 » lois surpassent en valeur tous
 » autres Peuples. «

Les Ambassadeurs firent semb
 de ne pas sentir toute l'énergie
 cette réponse ; ils revinrent
 charge ; ils représentèrent que
 toit une injustice évidente de der
 der leurs terres à des gens qui
 possédoient légitimement, & d
 menacer de la guerre s'ils refusa
 de se dépouiller volontairement
 leurs possessions. Mais les Gai
 déclarèrent sans aucun détour
 » qu'ils portoient leur droit
 » pointe de leur épée ; & que
 » appartenait aux bons Guerriers

(22) T. Liv. V. cap. 35.

DES CELTES, *Livre II.* 197

Vous-mêmes, disoient ils aux Ambassadeurs (23), vous-mêmes avez déclaré la guerre aux Albaniens, aux Fidenates, &c. pour vous emparer de leurs terres. Vous n'avez rien fait d'étrange ni d'injuste : vous avez suivi la plus ancienne de toutes les Loix, qui donne au plus fort les biens du plus foible. Cette Loi commence par la Divinité, & s'étend jusqu'aux bêtes brutes. La nature les a faites de telle manière, que celles qui ont plus de force veulent avoir plus que les foibles, & les soumettre. Cessez donc de plaindre les Clusiciens assiégés, de peur que vous ne voyez à votre tour les Gaulois se montrer doux & compatissans envers ceux que vous avez opprimés «.

Les Romains fans approuver le

(23) Plutarch. Camill. T. I. p. 136.

principe des Gaulois, ne laif pas de le fuivre. C'est aux Juifultes à montrer que le p en lui-même est faux & info ble & qu'il confond les che monde les plus opposées, la & la violence.

Quoiqu'il en foit, les Cel fait valoir ces Maximes en occasions. Lorsque les Roma fiégés dans le Capitole (24), fait avec les Gaulois, dont on de parler, un accord en ve quel les Affiégeans prometto fe retirer, moyenant une son mille livres d'or, le Général porter de faux poids : le Tribu main ayant demandé brusqu ce que cela signifioit, l'i Brennus mit encore son épée boudrier dans la balance : voulez-vous, dit-il que c

(24) Livius V. 48. Plutarch, in Camil
I. p. 142.

« nisie , si ce n'est malheur au vain-
 « cu ? » De même avant la bataille
 que Marius gagna contre les Cim-
 bres en Italie , un Chef de ces Bar-
 bares (25) s'approcha du camp des
 Romains , & somma Marius de fixer
 un jour & un lieu pour la bataille ,
 où l'on décideroit à qui devroit ap-
 partenir le Pays où les deux Ar-
 mées étoient campées.

A ces traits on reconnoit les idées
 des Celtes ; ils regardoient une ba-
 taille comme un Jugement de Dieu
 (26) : ils pensoient que la Providen-
 ce fait ainsi connoître le plus fort ,
 & par conséquent le plus digne de
 commander. Arioviste raisonnoit
 d'après les mêmes principes , lors-
 qu'il disoit à Jules-César (27), que ,
 selon le droit de la guerre , le vain-
 queur dispose des vaincus à sa fan-

(25) Plutarch. Mario Tom. I. p. 419.

(26) Tacit. Hist. IV. cap. 17.

(27) César I. 36.

taisie. Le droit de la guerre, c'est ici la Loi du plus fort.

Les Celtes appliquoient aux disputes les idées qu'ils s'étoient formées de la Guerre. C'étoit un jugement de Dieu qui décidait les querelles Particuliers, de la même manière que les contestations des Peuples des Etats sont décidées dans la bataille. Cette sorte de jurisprudence leur paroissoit la plus claire, la plus courte & la plus sûre. Auf pouvoient-ils souffrir qu'on les forçât à en recevoir d'autre. Ce n'étoit l'outrage du monde le plus sensible, d'assujettir aux procédures du Barreau un Homme d'honneur, croyoit (28) avoir une voye plus courte, bien plus glorieuse pour sortir promptement d'affaire.

Il y avoit cependant quelque chose de fâcheux pour ces Braves qu

(28) Liv. XXVIII. 21. Vellej. Paterc. lib. 2. p. 118.

DES CELTES, *Livre II.* 301

duoient rien tenir que de leur
 née. Leurs principes les forçoient
 convenir que celui qui sçavoit
 eux qu'eux se servir de son épée,
 oit par cela même un droit plus
 ndé sur tous les biens qu'ils possé-
 ient. Aussi vit-on ces Gaulois,
 i disoient que la force faisoit leur
 oit (9), se retrancher sur les ac-
 rds, quand les affaires eurent pris
 tour favorable aux Romains. A
 ce de battre les Celtes, & de les
 iter comme ils avoient traité les
 tres, on leur apprit à connoître,
 especter les Loix de la justice, de
 quité & de l'humanité.

1. Enfin, il est certain que les Cel-
 attachioient encore à la profes-
 n des armes la félicité dont ils de-
 ient jouir après la mort (30); qu'ils
 habitoient de mourir à la guerre

Les Celtes
 attachoient à
 la profession
 des armes le
 bonheur dont
 ils espéroient
 jouir dans un
 autre monde.

29) Livius V. 49.

30. Voy. ci-dessus note (16), pag. 13, note
 3, & pag. 224. note (47).

gré de gloire & de f
autre qui perdoit la vie
de bataille. Auffi, lors
doises étoient accouch
prioient-elles Dieu (3
la grace à cet enfant d
guerre & les armes à

Ces principes
avoient une
influence gé-
nérale sur la
manière de
vivre des Peu-
ples Celtes.

Comme les divers p
on vient de parler ,
muns à tous les Peupl
Celts , il est facile de
ce qui en devoit résul
étonnant , par exemp
réspirassent que la gue
la refusassent jamais ,

DES CELTES, Livre II. 303

tant de charmes dans les dangers & dans les combats, que les Peuples policés trouvent de douleurs dans la paix.

Il ne faut pas non plus être surpris que la plupart de ces Peuples recussent de pillage. Ils étoient Guerriers & brigands par inclination ; ils se devoient en quelque manière par nécessité. Quand on ne connoît ni art, ni profession, lorsqu'on tient à déshonneur de vivre de son travail, lorsqu'on n'a appris d'autre métier que celui des armes, on manqueroit de tout si l'on vivoit en paix. Il faut donc se résoudre à mourir de faim, ou prendre le parti de piller & de tuer.

C'étoit anciennement le noble & le seul métier (33) des Espagnols,

Les Peup
Celts étoie
toujours e
guerre avec
quelqu'un
leurs voisins

(33) Justin. XLIV. 2. Virg. Georg. lib. III. v. 408. Servius in hunc locum. Servius Daniel p. 141. Strabo. III. 154. Silius de Suanetibus lib. III. v. 389. (Voy. ci-dessus, p. 193. (14).)

l'Europe (40). Ils menaient
vie de brigands, avec cette
ce qu'aujourd'hui un brig
& tue souvent ses propre
triotés, & le fait toujours
pre autorité : les Celtes ne
aucontraire que les Peuples

(34) Voy. ci-dessus, p. 30. note
note (14).

(35) Herodian. lib. III. p. 301.

(36) Veget. lib. 1. cap. 2. Cæ
Horat. Carm. lib. IV. od. 14. in
Orig. lib. IX. cap. II. p. 1006. E
214. Herodian. I. p. 32. Tacit. Ge
& Ann. XII. 27 Dio. XLIX. 413
sus, p. 98. note (14). Plutarque in
I. p. 411. dit que le nom même
signifie un Brigand.

oient voisins ; ils faisoient ce beau
étier de l'aveu de leurs Magistrats.

Au commencement du printemps
(1) on tenoit dans chaque Etat
une Assemblée générale ; tout hom-
me libre & capable de porter les ar-
mes étoit obligé de s'y rendre. Ils
venaient armés de pied en cap ,
& tout prêts à entrer en campagne
(2).

Le grand but
de l'Assem-
blée que les
Peuples Cel-
tes tenoient
au commen-
cement de
chaque Prin-
temps, étoit
de résoudre
où l'on por-
teroit la guer-
re pendant
cette année.

On délibéroit dans ces Assemblées
sur quel côté il étoit à propos de por-
ter la guerre : on y rappelloit les
divers sujets de plaintes que l'Etat
voit contre ses voisins : on insistoit
sur l'occasion favorable qui se pré-
sentoit de se venger ; & celui qui
parloir avec plus de féroacité, entraî-
noit ordinairement tous les suffra-
ges.

(41) On parlera plus au long de ces Assem-
blées, lorsqu'il sera question d'examiner la
forme de gouvernement qui étoit établie parmi
les Peuples Celtes

(42) *Voy. ci-dessus, p. 162-166.*

Si l'on manquoit de bonnes raisons , l'on cherchoit au moins des prétextes (43), pour attaquer avec quelque sorte de bien-séance les Peuples qui étoient à portée. Tantôt il falloit abattre une Nation trop puissante (44) : tantôt on vouloit en dépouiller une autre qui s'étoit engraisée du butin qu'elle avoit fait sur ses ennemis : tantôt (45) il falloit courir au secours d'un Peuple injustement opprimé , & soutenir des voisins bien intentionnés : tantôt on proposoit (46) de donner des troupes auxiliaires à un Etat qui offroit de les entretenir , ou d'en fournir à son tour dans un cas semblable. En un mot, le résultat de l'Assemblée étoit toujours une déclaration de guerre.

(43) Pomp. Mela lib. III. cap. III. p. 75.

(44) Lucian. de Scythia in Toxari p. 629.

(45) Strab. IV. 195.

(46) Amm. Marcell. lib. XVI. cap. XII.
p. 143.

Ainsi, quoique, du tems de Jules-César, les Gaulois fussent déjà polis, au moins en partie, cet Auteur assure cependant (47) qu'avant son arrivée dans les Gaules, il ne se passait presque point d'année, où les Peuples du Pays ne fussent engagés dans quelque guerre offensive ou défensive.

Le même Auteur observe que les Suèves (48) faisoient la guerre tous les ans, mais qu'ils laissoient dans le Pays une partie des Habitans pour cultiver les terres. Plutarque dit la même chose de tous les autres Peuples Germains (49). Ils avoient l'usage de sortir tous les ans de leurs Contrées pour quelque expédition.

(47) César VI. 15.

(48) César IV. 1. Les Suèves de Jules-César sont les Peuples qui reçurent depuis le nom de Cattes, & que l'on appelle aujourd'hui Goths.

(49) Plutarch. in Mario Tom. I. p. 411.

En général, l'Histoire des Peuples Celtes est l'Histoire de leurs guerres, de leurs Batailles, de leur conquêtes. Ils ne faisoient autre chose que la guerre; au moins ne vouloient-ils pas qu'on transmît à la Postérité autre chose que le souvenir de leurs exploits Militaires.

défaut
guerre
de, on
soit
Assemblée
es guer
aticu

Lorsque ces Peuples ne pouvoient s'engager dans une guerre sans courir à leur propre ruine, l'Assemblée générale étoit obligée de préférer la paix. Alors il étoit permis aux jeunes gens, qui avoient de la naissance & de la bravoure, de s'ériger en Chefs de parti, de déclarer qu'ils étoient dans l'intention de vanger telle ou telle injure à eux faite de la part de quelque voisin, soit dans leur personne, soit dans leur famille. D'autres disoient qu'ils avoient résolu de passer, avec leurs Cliens, au service d'une Puissance étrangère, & de chercher dans les Pays où la

re étoit allumée , les occasions se distinguer , puisqu'ils n'envoient pas dans leur Patrie.

D'abord on voyoit accourir une multitude de Braves, qui prêtoient volontiers serment à ce nouveau Général. L'Assemblée, bien loin de condamner ces levées de bouclier , donne mille louanges à ceux qui s'engagent de cette manière. » Un Scythe, dit Lucien(50), a-t-il reçu quelque outrage, s'il ne se fait pas en état de se venger par lui-même, il immole un bœuf; il le fait cuire & le coupe par morceaux; ensuite il étend par terre le cuir du bœuf; il se plaie & se plaint dessus, tenant ses mains derrière le dos, à la manière des prisonniers qui sont enchaînés par les coudes. C'est la prière la plus humble & la plus forte supplication qu'un Scythe puisse met-

(50) Lucian. in Toxari p. 634.

» tre en usage. Là-dessus ses amis &
 » tous les autres qui jugent à propos
 » de s'enrôler, s'approchent, pren-
 » nent un morceau de la chair du
 » bœuf, mettent leur pied droit sur
 » le cuir où le suppliant est assis, &
 » lui promettent, chacun selon ses fa-
 » cultés, cinq, six ou plus de Cava-
 » liers qu'ils s'engagent d'entrete-
 » nir à leurs propres dépens. D'au-
 » tres lui promettent de la même ma-
 » nière un certain nombre de Fan-
 » tassins armés. Le plus pauvre s'en-
 » rôle lui-même. On engage quel-
 » quefois sur ce cuir une armée de
 » gens affidés & invincibles, cha-
 » cun des enrôlés étant lié par un
 » serment d'autant plus inviolable
 » qu'il est volontaire. »

Ce que Lucien dit des Scythes en-
 général, s'accorde avec ce que Ju-
 les-César & Tacite rapportent en-
 particulier des Germains. Le premier

CELTES, *Livre II.* 311

(51), que » lorsqu'un des
voit résolu d'entreprendre
pédition , il le déclaroit
Assemblée générale, afin que
i vouloient le suivre s'en-
t. Ceux qui approuvoient
tion , & qui agréoient le
, se levoient , & lui pro-
nt leur assistance. Ils rece-
à-dessus de grands applau-
is de la part de toute l'as-
. Si parmi les enrôlés ils'en
t quelqu'un qui ne suivît
Général , on le regardoit
un déserteur & comme
e; personne ne se fioit plus
1 quoi que ce fût. »

dit à peu près la même
) . » Quand un Peuple lan-
s la paix & dans l'oïfiveté,
art des jeunes Seigneurs

r. VI. 23.

t. Germ. cap. 14.

» qu'ils trouvent les occano
 » distinguer & d'acquérir d
 » putation , soit parce qu'il
 » soin de la guerre pour entr
 » grand nombre de clients q
 » à leur suite. »

On voyoit, au rapport
 dore de Sicile (53), quelq
 de semblable parmi les Et
 Les jeunes gens, principale
 qui avoient de la force & du
 se retiroient dans les Montag
 formoient des corps d'armé
 vagoient toute l'Espagne.

Les Celtes
 fournissoient
 Indépendamment des assè
 qui étoient ordinairement si

DES CELTES, *Livre II.* 313

service des Peuples qui avoient
indépendance de leur bras & de leur épée,
étoient prodigues de leur vie, &
faisoient un sang vénal à tous ceux
qui étoient en état de l'acheter. Il
étoit indifférent que la guerre
fût ou non, pourvû qu'elle
fournit les moyens de subsister
à acquérir de la gloire.

Ainsi les Cimbres (54) deman-
doient aux Romains, qu'on leur
cédât quelques terres qui pussent
tenir lieu de gages. Ils consen-
toient après cela, qu'on se servît
de leurs mains & de leurs armes
comme on le jugeroit à propos.
Cicéron (55) offroit aussi à Jules-
César de finir toutes les guerres sans
être obligé de se donner pour
aucune peine, ni de s'exposer
à courir danger.

(54) Florus III. 8.

(55) César I. 44.

Cette manie, d'aller servir dans guerres étrangères, étoit commune à tous les Peuples Scythes & C (56). Ils fournissoient des troupes à tous ceux qui leur en demandoient quelquefois même aux deux Perses (57), & contre leurs propres Rois (58).

La Noblesse prenoit ce parti pour l'honneur, & le simple Soldat pour se procurer du pain. Aussi ne se faisoit-il presque point de guerre considérable en Europe, où l'on n'employoit des troupes Celtiques. Ils rendirent de bons offices à Alexandre le Grand dans ses expéditions. Dans la campagne qu'il fit :

(56) Silius lib. XIII. v. 680. lib. XV. 1.
Pausan. Attic. lib. I. cap. VII. p. 18. cap.
p. 53. César VIII. 45. Thucyd. lib. I.
CXXIX. p. 287. Plutarch. Alcibiad. Tom.
208. Diod. Sic. lib. XX. p. 738. Pomp.
lib. I. cap. XVI. p. 26. Suidas Tom. I. p.
Voy. ci-dessus p. 197. note (11).

(57) Appian. Bell. Civ. l. IV. p. 1023. &

(58) Jul. Capitol. M. Aurel. cap. XXI. p.

DES CELTES, Livre II. 315

monté sur le trône, ce Prince ayant éprouvé la valeur des ces, des Illyriens, des Tribal- des Gètes, & des autres Peu- barbares qui confinoient à la doine, se désista d'abord de la e qu'il avoit entreprise contre & , préférant de les avoir pour , il trouva le moyen de les r (60) à son service par ses alités.

es troupes Celtes que les Cartha- is avoient prises à leur solde fu- aussi leur principal soutien dans emiere guerre qu'ils eurent con- es Romains (61); mais ces mer- ires mirent ensuite la Républi-

) Arrian. Exped. Alex. p. 3. & seq.

) Arrian. Exp. Alex. p. 3. & seq. 96.

Sic. xvii. p. 570. Curtius III. 9. iv. 9.

5.

) Fragm. ex Diod. Sic. lib. xxiv. ap.

hel. in Exc. Legat. p. 169 Polyb. I. 16.

lib. iv. cap. ix. p. 194. Paul. Diac. Hist.

ill. II. p. 24.

que de Carthage à deux doigts de perte, par les demandes excessives (62) qu'elles formerent, & par le soulèvement qu'elles excitèrent fin de la guerre. Cela n'empêcha que dans les guerres suivantes même République n'employât grand nombre de troupes étrangères qu'elle faisoit lever parmi les peuples Celtes, comme en Espagne dans les Gaules, & dans la Sicile.

Ainsi lorsqu'Annibal, après avoir passé les Alpes (63), fit le débouchement de son armée, elle se trouva composée de six mille chevaux & de vingt mille hommes d'infanterie, parmi lesquels il y avoit mille Espagnols. Il l'augmenta ensuite considérablement (64)

(62) Excerpta ex Diod. Sic. lib. xx. Hoefchel. in Exc. Legat. p. 169.

(63) Polyb. lib. III. p. 209.

(64) Appian. Rer. Punic. p. 546, Eutroch. II. cap. iv. p. 63.

nombre de Gaulois & de Liguriens, qu'il enrôla les uns par la crainte, les autres par argent, & d'au-
 tant plus en leur faisant de belles
 espérances. C'est avec ces troupes
 qu'il fit trembler l'Italie pendant
 plusieurs années, & qu'il auroit dé-
 truite la République Romaine, s'il
 eût su profiter de ses victoires

Plusieurs Écrivains ont accusé Annibal
 d'avoir pas su profiter de ses victoires : &
 comme les uns l'ont dit, les autres le répé-
 tent encore aujourd'hui. Connoît-on donc
 un seul de Généraux qui aient su mieux
 saisir les circonstances, sortir d'un
 pas, tourner à son avantage ce qui pa-
 roît lui être contraire, manier les esprits
 avec adresse d'habileté? — Mais pourquoi mena-t-il
 son armée à Capoue, au lieu d'assiéger Rome?
 ne lui donne-t-on d'autres Soldats. A la
 tête d'une armée composée d'hommes de tous
 pays, de gens qui ne lui obéissoient qu'en
 partie, les uns à la force, les autres au prix ac-
 cordé pour leurs services qu'ils lui vendoient, d'autres
 aux espérances qu'il leur laissoit entre-
 voir, ne pouvoit-il ne pas accorder quelque chose
 de plus? Ils étoient devenus riches. N'au-
 roit-il pas trouvé par-tout Capoue? Et Ro-

L'on sçait aussi que depuis le
de Jules-César (66), les Romains
coutumerent insensiblement à
ployer dans leurs armées un
nombre de troupes auxiliaires
les Peuples Celtes leur fourniss
Après avoir soutenu l'Empire
dant quelque tems, ces troupes
gères furent enfin l'une des p
pales causes de sa décadence &
ruine totale.

Quand le Sol-
dat Celte n'é-
roit pas em-
ployé au-de-
hors, les Peu-

Qand un Etat étoit en paix,
que le soldat ne trouvoit à
ployer ni au dedans ni au de

me assiégée auroit-elle manqué de res-
Elle se trouva encore en état d'envoyer
du secours. Il est vrai que la frayeur y
même après la bataille de Cannes ; mais
ternation d'un Peuple belliqueux se
presque toujours en courage. S'il n'eût e
qu'à une vile populace, le Général C
nois auroit pu se flatter d'anéantir la I
que en l'assiégeant sans lui donner le
respirer : de tels ennemis ne sentent q
foiblesse. Mais Rome devoit résister par
force de sa constitution.

(66) Plutarch. Anton. L. p. 232.

DES CELTES, Livre II. 319

voit ces Peuples féroces. (67) plus se déchirer et se détruire réciproquement par des guerres civiles, les.
leur ont fait plus de mal que les
nis du dehors. Cela étoit iné-
le. » On voit, dit César (68),
1 - seulement les Peuples, les
tons, les Quartiers, mais en-
e la plupart des Maisons, par-
es entre différentes factions ;
ont à leur tête des Chefs re-
is d'une espèce d'autorité sou-
aine sur leurs Clients. Toutes
affaires du Parti leur sont rap-
tées , & ne se dirigent que par
conseil. » Cet Auteur ne parle
es Gaulois; mais ce qu'il dit doit
appliqué à tous les Peuples
; , comme on le prouvera en
t de leur Gouvernement. Aussi
voit-on par-tout que querelles,

Justin. XLIV 2. Tacit. Annal. II. 44
I. 315.

César VI. 13. Tacit. Anna. I. 55.

que contestations, qui dégénèrent facilement en guerre ouverte. Les factions se réunissoient quelquefois pour mieux résister à un ennemi commun, elles ne manquoient jamais de revivre quand l'État étoit en paix. Tacite avoit donc raison de souhaiter que les Germains fussent toujours possédés de cet esprit. » S'ils ne nous aiment pas, » qu'ils continuent au moins à nous » haïr réciproquement. La » guerre ne sçauroit nous rendre » plus important, que » de maintenir la discorde entre nous » mis. »

Polybe remarque encore que lorsque les Gaulois reviennent d'une expédition, le seul motif du butin donnoit lieu à des contestations & à des batailles, & qu'ils étoient quelquefois la

(69) Tacit. German. cap. 33.

(70) Polyb. lib II. p. 107.

Armée victorieuse. On en vit un temple dans les Peuples barbares i envahirent l'Espagne & les Gau-, du tems de l'Empereur Honos. Ne pouvant s'accorder sur le tage des terres qu'ils avoient confcs, il fallut vuidcr la querelle à pointc de l'épée, & en venir jusqu'à se détruire réciproquement. Ils vouient eux - mêmes que leurs ifions faisoient la sûreté de leurs temis ; mais ils n'en devenoient plus sages.

Vallia, Roi des Visigoths (71), dit promis à l'Empereur Honos, de lui soumettre tous les Peus étrangers qui s'étoient établis Espagne. Les Rois des Alains, des ndales & des Suèves, informés de traité, écrivirent à l'Empereur en termes : » Vivez en paix avec

71) Orosius lib. vii. cap. xliiii. p. 514. Paul.
: Hist. Misc. lib. xiv. p. 181.

» recueillerez vous-même
 » fruit des victoires que nous
 » porterons les uns sur les autres.
 » Le plus grand bien qui puisse
 » à l'Empire, c'est que nous
 » fions tous dans cette guerre.
 Voilà certainement la féroce
 charnement & l'esprit de p
 tés à un point au-delà duquel
 peut rien imaginer.

Les Particu-
 liers vuidoient

Outre les factions qui de

(72) Ces expressions ne paroissent
 moques. Cependant elles annoncent
 Peuples n'étoient pas si stupides.
 noient toutes les suites de leur pro
 mie. Concevra-t-on qu'ils couru
 nent de crainte de ceux qui

BES CELTES, Livre II. 329

Etats, la situation des Particuliers étoit, en quelque manière, un état de guerre continuel. Ce n'est qu'un Celte eût à craindre, ni ruse, ni trahison de la part de ses compatriotes. Les Loix de l'honneur établies dans la Celtique, ne permettoient pas à un honnête homme d'en attaquer un autre, ni de le tuer, sans l'avoir premièrement justifié de se mettre en défense. Agir autrement, ç'eût été une bassesse, une lâcheté, & même une abomination, aux yeux des Peuples qui détestoient la trahison, non pas par principe de justice, mais parce qu'ils faisoient consister la gloire d'un homme à tout emporter de sa main.

ent ordinairement leurs différens à la pointe de l'épée.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que les Celtes n'eussent de bonnes Loix, & que leurs Magistrats revêtus d'une autorité sacrée pour décider les différens ne pussent empêcher de naître entre les Par-

Le Magistrat
étoit obligé
de contenter
que les Parti-
culiers vui-
dassent leurs
querelles par
le duel.

1°. Quand un Particulier
traduit en Justice, fut-ce
devant le Roi, pour des af-
faires ou d'intérêt, l'accusé
droit de décliner la Jurisdic-
tion, & d'offrir de se pur-
ger sur l'accusation qu'il
faisoit. Si la question de
droit n'étoit pas parfaite-
ment si l'accusé nioit la dette
exigeoit, ou le crime qu'il
imputé, s'il ne pouvoit
être convaincu par les dépositi-
ons de témoins dignes de foi
il étoient d'abord mis

Les témoins même étoient obligés de se battre , quand ils ne s'accordent pas dans leurs dépositions.

La décision qu'on obtenoit par le sort des armes , passoit pour bien plus sûre que celle du Magistrat. C'étoit l'ouvrage de la Providence , et le jugement de Dieu même. Ainsi , lorsqu'il passoit des étrangers chez les Scythes , ces Peuples (74) leur controient les têtes de leurs amis , et si leur ayant intenté un procès , ou si on leur avoit succombé dans le combat. Les Germains , pour mieux endormir Varus , lui disoient , en le caressant , qu'il avoit trouvé un moyen de terminer (75) par les voyes de la Justice des différens ; et avant son arrivée , ne se vouoient qu'à la pointe de l'épée.

eg. X. v. 43. Tacit. Ann. XIII. 57. Nicol.
manusc. ap. S. obœum. lib. III. p. 220.

(74) Herodot. VI. 85.

(75) Vellej. Paterc. lib. II. cap. 118.

On se battoit
en duel pour
les charges.

2°. Quand il se présentoit pour une charge plusieurs concurrens d'un mérite à peu-près égal, il falloit que le combat en champ clos, fût connoître (76) celui qui étoit le plus digne d'en être revêtu.

Les Dignités
Ecclésiastiques
se disputoient aussi
les armes à la
main.

3°. Il n'y avoit pas jusqu'aux Dignités Ecclésiastiques qui ne se donnassent quelquefois de cette manière. Jules-César le remarque expressément (77). » Tous les Druides, » dit-il, obéissent à un seul Chef, » qui exerce sur eux une autorité » souveraine. Lorsqu'il vient à mourir, se trouve-t-il parmi les Druides quelqu'un qui ait un mérite supérieur, il succède au mort. » S'il se présente plusieurs concurrens d'un mérite égal, le successeur est élu par les suffrages des Druides. Quelquefois aussi la pla-

(76) Livius XXXVIII. 21.

(77) César VI. 13.

se dispute-t-elle les armes à la main. »

et usage barbare s'étoit conservés dans un ancien Temple qui étoit aux environs de Rome (78). Le Gardien du Temple étoit un homme fugitif, qui ne conservoit

la Dignité qu'aussi long - tems qu'il avoit le bonheur de tuer les fuyitifs qui se présentoient à lui disputer. Le premier, qui étoit assez heureux pour tuer le Gardien, lui succédoit sans autre formalité. Suétone remarque (79) que l'Empereur Caligula, ennuyé de voir dans ce poste un Prêtre qui maintenoit depuis plusieurs années, apostâ un Brave, qui lui arracha la charge avec la vie.

Les Romains quitterent la Religion des anciens Habitans de l'Italie.

Servius ad *Æneid.* VI. v. 136. Ovid. *Fast.* lib. I. v. 259. Strab. V. 239.

Sueton. *Calig.* cap. 25.

fâcheuses. Servius (80) l'i
fez clairement. Mais ce n'
le lieu d'examiner cette
qui regarde, à propremen
la Religion des Celtes.

Les Celtes se battoient sou-
vent de gaye-
té de cœur,
pour faire pa-
rade de leur
bravoure.

4°. La férocité alloit enc
coup plus loin. C'étoit u
commune parmi les Celtes
des défis à ses meilleurs am
faisoit de gayeté de cœur,
la seule vue de sçavoir qui
plus brave. Les compagn
festins & les spectacles, en
soient fréquemment les occa
que la conversation se fût

hauffé ces esprits féroces. Celui à qui on faisoit l'appel, ne pouvoit le fuir sans se couvrir d'infamie pour le reste de ses jours (81).

Tite-Live, parlant des obsèques de Scipion l'Africain fit à son père & à son oncle, qui avoient servi dans les guerres d'Espagne, remarque qu'il se rendit à Carthage un grand nombre de personnes de distinction, pour honorer la mort par des duels (82). » Ils se battirent tous, non pas comme des gladiateurs, par force, ou pour le l'argent, mais volontairement & gratuitement. Quelques-uns

81. Cela n'est pas à beaucoup près si extraordinaire. Un point d'honneur mal entendu, sans doute, pouvoit autoriser ces excès. mais il est vraiment absurde que des Peuples disent l'un à l'autre : » Laissez-nous battre entre nous, puisque la perte sera toute pour nous. Vous aurez tout le fruit des victoires que nous remporterons les uns sur les autres. Le plus grand bien qui puisse vous arriver c'est que nous périssons tous. Voy. ci-dessus, note (72). »

82. Livius XXXVIII. 21.

» se battre.
 » Scipion. Les autres
 » qui vouloient faire par
 » bravoure, ou qui n'osoient re-
 » ser l'appel qu'on leur avoit fait. Il
 » y en avoit aussi qui, étant enga-
 » gés dans des procès qu'ils n'avoient
 » pu, ou qu'ils n'avoient pas v-
 » terminer par les voyes de la
 » loi, consentirent de se battre
 » être convenus que le bien
 » lequel ils étoient en dis-
 » tomberoit en partage
 » leur. »

On trouve dans le m-
 un autre exemple bien
 Annibal avoit (83) de
 des prisonniers Gaul-

fer de se battre les uns contre
autres, promettant non-seule-
la liberté, mais encore des ar-
& un cheval, à chacun des
attans qui tueroit son cham-
Ils acceptèrent tous la condi-
& se battirent avec une allé-
& une bravoure qui leur atti-
lmiration de toute l'armée Car-
noise.

Peuples de l'Europe conser-
encore bien des restes de cette
ne barbarie : ils ont même,
ains égards, enchéri sur la fé-
de leurs Ancêtres ; mais il
personne qui ne puisse lui-mê-
reconnoître.

ainte - Cure & Florus (84)
assurément pas outré les cho-
lorsqu'ils ont dit, le premier
es Scythes font un Peuple qui
jours en armes ; & le second,
régnoit une si grande barbarie

au-delà du Danube, que le nom même de la paix n'y étoit point connu. Si les Germains connoissoient la paix, il est constant qu'ils ne l'aimoient pas, & qu'elle leur étoit insupportable (85). Tacite remarque (86) » qu'ils ne con-
 » noissoient la paix & le repos que
 » pendant la fête de la Déesse
 » *Hertha*. Alors, dit-il, les guerres
 » sont suspendues. Chacun resserre ses
 » armes. » Les Germains prenoient cette précaution pour prévenir les querelles & les meurtres ; ces accidens auroient été presque inévitables, dans une solemnité où les Nations entières passoient les jours & les nuits à boire ; peut-être même avoient-ils dans leur Religion des raisons particulières pour ne pas fouiller cette Fête par l'effusion du sang humain.

Les Braves se
 tuoient eux-

Cette manière de vivre , quel-

(85) Tacit. Germ. cap. 14.

(86) Tacit. German. cap. 40.

DES CELTES, *Livre II.* 333

trange qu'elle nous paroisse au- mêmes, quand
d'hui, avoit tant d'attraits pour ils n'étoient
Peuples Celtes, qu'ils renon- plus propre
pour la guerre.

nt volontairement à la vie,
tôt qu'un âge avancé les mettoit
d'état de porter les armes. Les
mités de la vieillesse paroissoient
portables à ces esprits féroces,
ne se croyoient nés que pour
terre; ils se tuoient eux-mêmes,
se faisoient affommer par leurs
ches parens, pour décharger la
e & la société d'un fardeau inu-
, pour se délivrer eux-mêmes
de vie qui leur étoit à charge.

l y avoit de la gloire à renoncer
i à la vie. Cette barbare coutu-
s'est conservée (87) long-tems
Allemagne & dans le Nord (88).

(87) Procop. Goth. lib. II. cap. XIV. p. 419.

(88) Solin. cap. XV. p. 214. Silius de Hispania lib. I. v. 225. & de Cantabris lib. III. v.

Sidon. Apoll. de Thracibus Panegyr. hem. v. 43. & ci-dessus Liv. I. p. 12. & p. note (22). Valerius Flaccus lib. VI. v.

niens tenoient cette manière d
 vre des Pélasges ; les Romair
 voient reçue des anciens Hal
 de l'Italie , qui vivoient de bi
 dage (92). » Quand les Um
 » disoit Nicolas de Damas (1
 » ont quelque différent entr
 » ils courent aux armes, & se
 » tent, comme on pourroit le
 » dans une guerre déclarée
 » croient que la raison & la j
 » sont toujours du côté de celu
 » tue son adverfaire. »

3°. Les Perses n'instruisoient
 leurs enfans, depuis l'âge de
 ans jusqu'à celui de vingt ,
 monter à cheval, à tirer de l'a
 à dire la vérité (94). C'est
 l'éducation que les Scythes
 noient à leur jeunesse.

(92) Voy. ci-dessus, p. Liv. I. p. 169-1

(93) Nicol. Damasc. ap. Stobæum lib
 pag. 220.

(94) Herodot. I. 136.

CHAPITRE XIII.

E qu'on a déjà dit de la manière
 ivre des Peuples Celtes, & de
 ofession qu'ils suivoient, met en
 de juger de la nature & du but
 leurs exercices. C'étoient ce que
 appelle des exercices militaires,
 nés à faire de bons soldats. Leur
 nier soin (1) tendoit à endurcir
 rps, & à l'accoutumer de bon-
 eure à souffrir la faim, le froid &
 atigue. Jules - César rapporte
 que, de son tems, les Gaulois
 ent toujours battus par les Ger-
 is : les premiers avoient donné
 le luxe & dans la mollesse,
 u que les seconds conservoient
 ours la manière de vivre dure
 uguale des Peuples Celtes. Ainsi

Les exercices
 des Celtes
 étoient tous
 Militaires,
 & avoient
 pour but
 d'endurcir le
 corps.

Cæsar. VI. 21. Pomp. Mela lib. III. cap.
 75. Seneca de Irâ lib. I. cap 11.

Cæsar VI. 24.

ome II.

P.

étoient exposées à toutes les
du tems.

Les exercices
des Celtes
contribuoient
aussi à
rendre leurs
corps légers.

Les Celtes s'étudioient à
rendre leurs corps agiles & ils
s'exerçoient continuellement
à la course, & l'on distinguoit
cet exercice (4) les Germains
imites: ceux-ci étoient très
habiles à monter à cheval, & perdoient, en
cette manière, l'usage des jambes.

Les larges ceintures de cuir
qu'ils portoient autrefois dans toute
l'Europe, n'ont sans doute été
inventées que pour soutenir le
dos, & pour empêcher qu'un homme

DES CELTES, *Liv^{re} II.* 339

1°. Erasistrate prétendoit (5)
e les Scythes se lioient de ces cein-
es, pour mieux soutenir une lon-
e diète ; » en se ferrant fortement,
s chaffoient, dit-il, la faim : »

2°. Selon Théopompe (6) ;
Illyriens employoient ces cein-
es à un usage tout opposé. Ils
a servoient pour mieux boire, &c
a que le vin passât plus prompte-
nt.

3°. Ephorus soutenoit (7) que
es Celtes, c'est-à-dire, les Gau-
ois, portoient ces ceintures pour
e pas prendre trop d'embonpoint.
omme elles étoient toutes d'une
ertaine mesure, les jeunes gens,
ui ne pouvoient plus tenir dans
eur ceinture, étoient condamnés
l'amende. »

(5) A. Gellius lib. XVI. cap. III. p. 421.

(6) Athen. X. cap. 12.

(7) Strab. IV. 199.

4°. Nicolas de Damas disoit la même chose des Espagnols.

On voit là des Auteurs qui nent, ou qui se divertissent à ner des raisons ridicules d'un ge dont le but étoit naturel & ble.

Il faut au reste, que le plaisir de la promenade fût inconnu aux Espagnols, comme il l'est encore aujourd'hui aux Turcs. Au moins bon remarque-t-il (9) que quelques Espagnols étant entrés pour la première fois dans un camp Romain & y ayant apperçu des Centurions qui alloient & venoient en se promenant par les rues du camp, furent qu'ils avoient perdu l'esprit & les ramenerent dans leurs tentes comme l'on se comporteroit vers un fou qui se feroit éch

(8) Nicol Damasc. ap. Strobzum Serm. 2 pag. 123.

(9) Strab. III. 164.

DES CELTES, *Livre II.* 341

Les Celtes avoit un autre exer- Les Celtes
ce, qui, certainement, étoit très- s'exerçoient
à des Soldats. Ils se lavoient & à passer à la
nage les Fleu-
ves les plus
larges & les
plus rapides.
baignoient tous les jours (10)
dans des eaux courantes, sans aucu-
ne distinction de l'hyver ou de l'été.
Ils s'accoutumoit, dès la plus tendre
enfance, à passer à la nage (11) les
rivers les plus larges & les plus ra-
pides; aussi n'étoit-il pas extraordi-
naire de voir leurs troupes passer les
rivers par bataillons & par esca-
drons.

La Cavalerie Batave étoit sur-tout
de grande réputation à cet égard. Les
chevaliers (12) traversoient à la na-

(10) Pomp. *mele* lib. III. cap. III. p. 75.
rodian lib. VII. cap. II. pag. 525. & *ci-*
lius, Liv. II. p. 85.

(11) *Amm. marcell.* lib. XXV. cap. VI. p.
 2. *Pausan.* *Phocic.* XX. p. 846. *Plin.* *Sec.*
leg. Traj. cap. LXXII. p. 737. *Tacit. Hist.* V.
 . 18. *Sidon.* *Apoll. Paneg.* Aviti v. 235.
esar de Bello Civili I. 48. *Eustath.* in *Dionis.*
rieg.

(12) *Tacit Agric.* cap. 18. & *Hist.* II. 17. 35.

ge le Rhin & le Danube , sans rompre leurs rangs , tenant leurs armes d'une main , & de l'autre la bride de leurs chevaux.

On apprenoit encore aux Celtes à monter à cheval , à manier les armes , à tirer au but , à s'escrimer , à faire les évolutions militaires ; & ces exercices , qui formoient le Soldat , étoient encore un spectacle (13) & un divertissement que l'on donnoit au public dans les festins , dans les obsèques , dans les assemblées générales , & dans les autres solennités. C'est , selon les apparences , la véritable origine des Tournois.

La chasse étoit aussi l'un des exercices favoris des Celtes.

Après les exercices militaires , la chasse étoit celui dont les Celtes faisoient le plus de cas , ou plutôt elle

IV. 12. & Ann. I. 56. II. 8. 11. Dio. Cass lib. LX. p. 677. 678. Xiphilin. Excerpt. Dion. lib. LXIX. p. 792.

(13) Strabo III. 155. Isidor. Chronic. p. 730. Varron. Fragment. p. 213.

isoit leur unique occupation en tems de paix. Jules-César dit (14) que » les Germains sont de grands chasseurs, que toute leur vie est partagée entre la chasse & la guerre. » Tacite dit (15) que » toutes les fois qu'ils ne vont pas à la guerre, ils employent une petite portion de leur tems à la chasse, & en passent la plus grande partie à ne rien faire, ne pensant qu'à manger & à dormir. »

Les Commentateurs prétendent que Jules-César est ici directement opposé à Tacite. Mais où trouve-t-on cette contradiction ? Le premier observe que la chasse & la guerre soient les seules occupations des peuples Germains. Le second avoue aussi, qu'en tems de paix ils n'aient point d'autre occupation que la chasse. Mais il ajoute qu'ils n'y

(4) César IV. 1. VI. 21.

(15) Tacit. Germ. cap. 15.

employoient que très-peu de temps en comparaison de celui qu'ils faisoient dans une honteuse oisiveté. Tout cela peut s'accorder très-facilement; & l'on aura, sans peine, bien de la peine à comprendre que Juste-Lipse, & Colerus (16) n'ayent pu y trouver de la difficulté.

Quoiqu'il en soit, il est toujours constant que la passion pour la guerre (17) étoit commune à tous les Peuples Celtes. Ils la regardoient, après la guerre, comme le plus honorable & le plus utile de tous les exercices. Non-seulement elle amusoit des gens qui ne pouvoient occuper leur esprit, qui auroient encore mal employé leur temps, s'ils avoient été privés de cette récréation; mais elle servoit encore à endurcir le caractère.

(16) *Vide* Lipsium, Colerum & alios ad locum Taciti.

(17) Silius de Sufanetibus lib. III. v. 100. Isidor. Orig. lib. IX. cap. II. p. 1006. voir les notes suivantes.

DES CELTES, Livre II. 345

augmenter ses forces, à lui donner l'adresse & de l'agilité. D'ailleurs elle contribuoit à l'entretien de la race; elle délivroit le genre humain d'une infinité de bêtes féroces & nuisibles, tant à l'homme & aux fruits de la terre, qu'aux animaux sauvages & domestiques.

Les Celtes aimoient encore la guerre, parce que cet exercice meurtrier étoit pour eux une image & un apprentissage de la guerre. Les jeunes gens commençoient par faire la guerre aux bêtes, pour la faire ensuite aux hommes, aussi longtemps qu'ils étoient en état de porter des armes. De là vient que ces Peuples se plaisoient principalement à ces chasses dangereuses, comme à celle de l'élan (18) & du bœuf sauvage.

(18) L'Élan, Bisons. Le Bœuf sauvage.

Les Celtes
s'exerçoient
principale-
ment à la
chasse de l'E.
la.

L'élan est le même animal que les Grecs appelloient *Βίσων*, *Bîson* (19), & les Latins *Bifons*. Il ressemble, comme ils le disent, en partie au cerf, & en partie au bœuf. Au cerf, pour la grandeur & les cornes (20); au bœuf, pour la grosseur & la force. Les Allemands l'appellent encore aujourd'hui *Wîsen* (21).

Pour prendre le *Bifons*, on ménageoit, dans le bas d'un vallon (22), une fosse que l'on environnoit de fortes palissades. On étendoit en même tems sur la pente du vallon, autour de la fosse, des cuir-

(19) Plin. Hist. Nat. lib. viii. cap. xv. p. 157. Solin. cap. xxxii. p. 247.

(20) Le *Bifons* mâle a deux cornes, mais la femelle n'en a point, quoique Jules-César l'ait écrit. Cet Auteur représente le *Bifons* de manière à persuader qu'il ne l'a peint que d'imagination, ou sur des relations infidèles. (Cæsar VI. 26.)

(21) C'étoit autrefois le *Wîsan*. (Glossæ Lindenbrog. p. 1365.)

(22) Pausan. Phocic. XIII. p. 828.

DES CELTES, Livre II. 347.
 œuf frais ou mouillés. Les chaf-
 s, qui étoient tous à cheval,
 fioient l'élan. Cet animal ne pou-
 : affurer ses pas sur les cuirs
 illés, glissoit & tomboit dans la
 , où on le laissoit pendant qua-
 ou cinq jours pour l'affamer.
 es cela on l'attachoit, & on
 orivoisoit, de manière (23)
 n pouvoit l'atteler à un chariot.
 n chassoit autrefois cet animal,
 -seulement dans la Germanie
) majeure, mais encore dans les
 tagnes de l'Italie (25; de la
 monie, de la Pœonie (26), &
 le Mont Vosge (27). On n'en
 ve plus aujourd'hui qu'en Li-
 nie & dans les Provinces plus
 entrionales de l'Europe.

) Martial. lib. I. Epig. 105.

) Voy. ci-dessus, note (19).

) Paul. Diac. Hist. Longob. I, II. c. 7. p. 369.

) Pausan. Phocic. XIII. p. 628.

) Gregor. Tur. lib. X, cap. 10. p. 442.

Les Celtes
occupoient
beaucoup à la
chasse de l'*U-*
rus.

A l'égard de l'*Urus*, les Anciens & les Modernes conviennent assez généralement que c'est le bœuf sauvage; c'est le nom que les Allemands donnent encore aujourd'hui à cet animal (28). On en trouvoit autrefois sur les Monts Pyrrhénées (29) dans les Alpes, & dans toutes les grandes forêts de l'Europe, au lieu qu'on n'en voit plus aujourd'hui qu'en Prusse, & dans le Nord où il commence même à devenir rare.

Jules - César dit (30) que « l'*Urus* est une espèce de bœuf, qu'il en a la couleur & la figure. » Cela

(28) *Aurochs*, par contraction *Urus*, un Bœuf sauvage, un Bœuf de forêts, comme *Auribus*, un Coq de bruyère. (Vide Servium in Virgil. Georg. II. v. 374. p. 115.)

(29) Virgil. Georg. II. v. 374. Servius p. 115. Varro R.R. lib. II. cap. I. p. 365. Rausan. Borol XXI. 750. Isidor. Orig. lib. XII. cap. I. p. 111. Theudibert, Roi des Francs, « périt à la chasse de l'*Urus*. » (Agath. I. 21.) Voy. ci-d. note (19).

(30) César. VI. 22.

DES CÉLTES, Livre II. 349

vrai. L'Historien ajoute « qu'il
est un peu plus petit que l'Élé-
phant. » Il se feroit exprimé d'une
manière plus juste, s'il avoit dit que
l'urus est un peu plus grand que le
ureau ordinaire. Car il y a en-
core bien loin de l'Urus à l'Élé-
phant (31). » Ces animaux avoient
une force & une agilité extraor-
dinaires; ils n'épargnoient ni les
hommes, ni les bêtes qui se pré-
sentoient devant eux; aussi exer-
çoit-on les jeunes gens à cette
chasse. Ceux qui en tuoient le
plus, & qui en produisoient les
cornes (32) pour preuve de la
vérité du fait, recevoient de gran-
des louanges. » On prenoit l'Urus
peu-près de la même manière que

31) César VI, 23.

32) On a remarqué ci-dessus p. 48. que
ces cornes, l'on faisoit des coupes où l'on
mettoit dans les festins. On en conserve une
dans le Cabinet du Roi de Prusse.

chauer qui étoit en usage
Peuples Celtes. Il suffira
ce qu'on trouve sur ce sujet
remarquable dans les Anciens

1°. Selon Pline , il ne
avoir que peu de chasse dans
thie en général , & dans la
en particulier (34). Il dit
animaux n'y trouvoient pas
subsister. La remarque ne
être juste, quelques restrictions
pût y apporter. Naturellement
bier & les autres bêtes fé
voient se multiplier beaucoup
des forêts vastes , dans de
anes incultes & désertes

S CELTES, *Livre II.* 358

leurs , quand on se rappelle
le les Scythes & les Celtes ti-
de la chasse une partie de leur
nce ; quand on réfléchit sur le
ommerce de cuirs & de peaux
aïsoient avec les Nations voi-
sur la quantité qu'ils en con-
nt eux-mêmes , pour leurs
pour leurs boucliers, & pour
r leurs chariots , on convien-
'il falloit nécessairement que
; nourrit un grand nombre de
rivées & sauvages. Outre les
ix qui abondent encore au-
mi dans les Contrées dont
arloit , comme le cerf, le fan-
e chevreuil, le renard, le lié-
est constant qu'on y voyoit
ois (36) des troupeaux entiers-
vaux & d'ânes sauvages ; mais
à peu-près détruits dans toute

709. ci-dessus , chap. III.

Plin. VIII. 15. Strabo IV, 207. VII. 312.

(37) On ne parle point ici de l'*nausus*, & de plusieurs autres selon les Anciens, se trouvoient à la Celtique; il est constant qu'ils existé. Jules-César. VI. 27. prétend n'avoir ni jointures, ni articulations, & qu'il ne pouvoit prendre d'appuyant contre un arbre. Pline & Solin *cap* 32. 33. parlent de faire mention de cette merveille, buent à un autre Animal, appelé *Machlis* *Tausanias* *Bact.* XXI. 7 *cap.* 12. p. 404. parle aussi de l' ne dit pas un mot du prodige en fin *cap.* 52. dit encore que l'on la forêt Hercynie des oiseaux donnoient une si grande lumière presque les Voyageurs s'en servoient le chemin dans les ténèbres les *Artemidore* avait noté de deux

DES CELTES, Livre II. 353


nient à la chasse. Cette circonstance mérite d'être remarquée , parce qu'il est constant qu'à la réserve

Peuples qui étoient voisins des Romains , les autres ne connoissent guères l'usage de l'arc & de la flèche. Strabon dit , à la vérité (38), que quelques Peuples des Gaules nient des arcs & des frondes ; mais il ajoute que les Gaulois percent les oiseaux avec une sorte de javalot qui se lançoit de la main. Il y a par conséquent toute apparence que la flèche , dont les chasseurs se servoient , doit se prendre ici dans le même sens général , pour un dard , un javalot.

C'est de cette manière qu'il faut expliquer ce que dit Grégoire de Tours lorsqu'il rapporte (39) , d'après Sulpice Alexandre , que les

38 Strabo IV. 196.

39) Voy. ci-dessous note (50).



ces dards , les chasseur
core une espèce de pi
pelloit en Gaulois *Sp*
les Allemands lui dor
aujourd'hui le nom de .

3°. Les Celtes avoie
comme les Barbares de
d'empoisonner les trait
fervoient à la chasse ,
pant dans le fuc d'une h
pelloit (42) *Lineum* en
loise. Pline & Aulu-Ge

(40) Agath. II. 40.

(41) Pompej. Fest. p. 79. N
xviii. p. 798.) Varron, suiv
donnoit à ce mot une étymolo

DES CELTES, *Livre II.* 355

lent dire que cette herbe étoit l'*El-bore*. L'Auteur de *la Religion des Gaulois* a plus de penchant à croire (44) c'étoit la *Jusquiane*. Strabon voit lu quelque part (45) que ce poison se tiroit d'un arbre ressemblant au figuier, & dont le fruit étoit, à peu près, la forme du chapiteau d'une colonne de l'ordre Corinthien. C'est aux Botanistes qu'il appartient d'éclaircir cette matière; mais il est constant (46) que les traits, empoisonnés du suc de l'une ou de l'autre de ces herbes, faisoient mourir les bêtes, quelque légèrement qu'elles en eussent été blessées. Le lait n'en étoit pas moins bonne à manger; au contraire elle en devenoit plus tendre. On jettoit seulement la chair (47) que la flèche étoit touchée.

(44) *Religion des Gaulois* Liv. II. p. 384.

(45) Strabo IV. 198.

(46) Aristot. de Mir. Aud. Tom. I. p. 706.

(47) Voy. la note précéd. & ci-d. note (43).

Le même poison étoit mortel : hommes qui étoient blessés de traits envenimés. Delà vient (48) les anciennes Loix des Fr & des Bavaïois leur défendoient s'en servir contre leurs compatriotes. Il faut que la même défense n'ait pas lieu relativement aux ennemis. Au moins voit-on, dans Grégoire de Tours (49), que les Francs tirent un jour sur les Romains des flèches teintes du suc de certaines herbes qui faisoient périr tous ceux qui étoient blessés, lors même que la plaie n'étoit pas mortelle par elle-même.

Ces exemples étoient cependant fort rares en Occident ; mais les Orientaux de l'Europe, se servoient ordinairement à la G

(48) Leg. Salic. p. 322. Leg. Bajuvar.

(49) Gregor. Turon. II. 278.

DES CELTES, *Livre II.* 357

ches trempées dans un poison
le plus subtil & plus dangereux.
roit dans sa composition des
es & du sang humain (50).

Les Celtes avoient des chiens
assez extrêmement légers. » Il
est, dit Arrien (51), que Xéno-
phon ne les connût point, puis
il pose en fait que naturelle-
ment un chien ne sauroit forcer un
cheval, & que la chose n'arrive
qu'au plus par hasard. « On les
appelloit, en Langue Celtique (52),

1) Aristot. de Mir. Audit. Tom. I. p. 712.
de Animal. IX. 15. Ovid. Trist. III. 10.
& Epist. ex Ponto lib. IV. Ep. 7. v. 11. &
v. 83. Silius lib. L. v. 324. Plin. XI. 53.
2) Lucian. Nigrin. p. 26.

3) Arrian de Venat. p. 191. Xenoph. pag.
Ovide parle aussi des Chiens des Celtes
de d'une chose extraordinaire. Ovid. Me-
taph. I. v. 533. Pollux lib. V. c. 5. p. 234.)
4) Arrian. de Venat. p. 194. Leg. Salic p.
Leg. Aleman. p. 384. 385 Leg. Bajuvar.
p. 436. Du Cange Glossar Verbo *Canis* Col.
Verrager, signifie endurant, bon à la
chasse. *Feld-rager*, un Chien velu, un Barbet.
Les danois disent que c'est *Feld-jager*, un Chien

Vetragi, *Vertragi* ou *Veltragi*.
 avoit aussi une sorte de Bassets
 les Gaulois appelloient (53) *Segi*
 ne portoient-ils pas ce nom, p
 qu'on les tiroit du Pays des *S*
fiens, qui demeuroient autou
 Lyon? Cette étymologie n'a cep
 dant rien de certain : le nom de
gufii, (34) leur étoit donné dans
 la Germanie. Peut-être est-il
 rivé du mot de *Suchen*, cherch
 parce qu'ils entroient dans les
 nières pour chercher les blereaux
 les renards.

Strabon remarque que les Gau
 (55) tiroient de la Grande-Breta
 les Dogues, qui étoient non-seu
 ment excellens pour la chasse, 1
 qui leur rendoient encore servi

de chasse, de *Feld* une campagne, & *jagen*,
 ser ; le mot de *Chien de Vautrais* a été corru
 de celui de *Veltraus*. (Voy. le Dictionnaire de
 zetiére au mot *Vautrais*.)

(53) Arrian. de Venat. p. 192.

(54) Voy. ci-d. note (52), & ci-d. note

(55) Strabo IV. 199.

CELTES, *Livre II.* 359

On a dit la même chose
des Cimbres & des Péo-

Il faut donc pas être surpris
de ces peuples, qui étoient en même
temps grands chasseurs & grands
châtiments infligeassent une double
peine à celui qui voloit un chien ;
une partie payable au Fisc , & l'autre
à l'auteur du chien. Le voleur
devoit cependant se racheter de
sa faute en subissant une peine ,
et le en elle-même qu'elle
étoit honteuse dans l'idée de ces
peuples. Nous verrons souvent re-
venir ces peines infamantes , qui
sont communes dans toute
l'Europe , & particulièrement
chez les Germains.

Celtes faisoient la plupart
de leurs chasses à cheval. Arrien ,

VIII. cap. 41. p. 202. Pollux V. 6.

Burgund. p. 304.

parlant des Myfiens (58), des Gètes, des Illyriens & des Scythes (59), remarque que leurs chevaux, quoique petits, maigres & laids, étoient infiniment plus légers, & résistoient plus long-tems à la course & à la fatigue, que les grands & les beaux chevaux que l'on tiroit, de son tems, de la Sicile, de la Thessalie & du Péloponnèse; de sorte qu'un Scythe n'étoit pas obligé de changer de cheval pour forcer un cerf (60).

6°. On voit, dans le même Auteur, (61) qu'il y avoit chez quelques Peuples Celtes une fête à peu près semblable à celle que nous appelons aujourd'hui *la Saint-Hubert*; &

(58) Arrian. de Venat. p. 206. & seq.

(59) Arrian. de Venat. p. 213. Les Scythes sont ici les Habitans de la petite Scythie, qui étoit l'une des Provinces de la Thrace. (Voy. ci-dessus Liv. I. p. 28. note (26).)

(60) Arrian. de Venat. p. 213.

(61) Arrian. p. 222.

DES CELTES, Livre II. 361

est pas sans apparence que ce t ait pris la place d'une Divinité 'aganisme.

Les chasseurs , dit Arrien , célé-
ent tous les ans une fête à l'hon-
ur de Diane. Il y en a qui of-
ent à cette Déesse une bourse
eine d'argent qu'ils ont amassé
rant le cours de l'année. Ils y
ettent , pour chaque lièvre qu'ils
t pris , deux oboles , une drag-
e pour chaque renard , quatre
agmes pour un chevreuil. Au
ut de l'année , quand le jour
la naissance de Diane est arrivé,
ouvrent la bourse, ils achètent,
l'argent qu'ils ont ramassé, quel-
e victime ; c'est une brebis , une
èvre , ou un veau , si la somme
assez considérable. Après avoir
t leurs dévotions , & offert les
émices de la victime , ils font
ne chère , tant les chasseurs
ie les chiens , qui sont couron-

» nés ce jour là , pour montre
 » c'est à leur occasion que la f
 » célèbre «.

Les festins
 étoient la
 grande ré-
 création des
 Peuples Cel-
 tes.

Entre les récréations des Pe
 Celtes , les festins tenoient tou
 la première place ; ou plutôt
 leurs autres récréations n'é
 que la suite & l'accompagne
 de celle là. Il n'y avoit pas
 semblée d'un Peuple ou d'un
 ton , de fête civile ou religieuse
 jour de naissance , de mariage
 d'obseques , qui fût duement so
 nifié , d'amitié , ni d'alliance
 fût bien cimentée , si le festin
 voit été de la partie.

Tacite disoit (62) que les
 mains étoient peut-être celui de
 les Peuples où l'on se plaisoit le
 à manger ensemble , & à regal
 étrangers. Les Gaulois avoient
 même goût , ou plutôt c'étoit

(62) Tacit. Germ. cap. 21.

CELTES, Livre II. 363

mun des Scythes & des
In grand Seigneur qui vou-
er l'affection des Peuples,
r un grand nombre de
ne pouvoit mieux y réussir
galant les Peuples entiers.
Possidonius rapportoit (63)
rnius , père de ce *Bituitus*
ius-Maximus défit , avoit
un enclos contenant douze
quarré , où l'on servit, pen-
sieurs jours , des viandes
s & des liqueurs exquisés
ceux qui se présentoient.
le parloit d'un autre Grand
r nommé *Ariamnes* (64) ,
effer sur les grands chemins
s , dont chacune pouvoit
quatre cents personnes. Il
, pendant une année entière,
x qui s'y présentoient. Ou-

ien IV. 12.

m ub. sup.

tre les gens qui s'y rendoient exprès des villages & des villes voisines ; on ne laissoit passer aucun étranger sans l'inviter à prendre part à cette fête.

Comme la grandeur & la force de la Noblesse consistoient dans le nombre des Cliens qui s'attachoient à un Grand-Seigneur, les Nobles, qui vouloient se rendre Chefs de parti, tenoient ordinairement table ouverte. Il y avoit une sorte de Cliens affidés, qui se devoient aux Princes & aux Généraux pour partager avec eux leur bonne & leur mauvaise fortune, & même pour vivre & pour mourir avec eux. Ceux-là, que l'on appelloit *Soldurii*, tant en Espagne, que dans les Gaules & en Germanie, n'avoient point d'autre table que celle de leur Patron. » Leurs appointemens, disoit Tacite (65), consistent dans des fes-

(65) Tacit. Germ. cap. 14.

DES CELTES, Livre II. 365

is où tout est , à la vérité , mal
donné , mais où regne une gran-
profusion. «

Érodoté , parlant des Scythes en
général , remarque (66) que chaque
Chef de Province donnoit tous les
ans un festin , auquel assistoient tous
les Braves qui avoient tué un ou
plusieurs ennemis à la guerre. On

savoit bien pourquoi ces festins reve-
noient tous les ans dans un tems
déterminé. C'étoit le tems de l'Assem-
blée générale , pendant laquelle les
Citoyens n'épargnoient ni soin, ni dé-
pense pour gagner les suffrages du
Peuple , auquel ils rendoient compte
de leur administration , & de la fa-
çon duquel dependoient leur credit
et les dignités dont ils étoient revêtus.
On caressoit sur-tout les Braves
et ceux qui étoient en grande con-
sidération où ils étoient , les rendoit en quelque ma-

Herodot. IV. 66.

nière maîtres de toutes les délibérations.

Outre les festins (67) que l'on donnoit aussi long-tems que duroit l'Assemblée générale , & dans les autres solemnités, les Loix de l'honnêteté & de l'hospitalité vouloient encore qu'un Celte donnât à manger à tous ceux qui venoient le visiter , sans en excepter même les personnes les plus inconnues (68). « La » première chose , dit Diodore de » Sicile , que fait un Gaulois quand » il rencontre un étranger , c'est de » l'inviter à manger ; « si l'ami ou l'étranger que l'on invitoit , n'avoit pas le tems de s'arrêter , il falloit au moins le prier de boire un coup pour se rafraîchir.

(67) Théophraste Simocatta *lib. VIII. cap. 1.* p. 200. parlant d'une Assemblée de Gépides, remarque que c'étoit un festin continuël , & que l'on y passoit les nuits à boire.

(68) Diod. Sic. V. 272. (*Voy. ci-dessous chapitre XVII.*)

Les Dames même n'étoient pas
 pensées de cette honnêteté. Par
 exemple, on voit, dans Grégoire
 Tours (69), qu'un Franc étant
 nu faire des reproches à Fredegon-
 sur la mort de Prétextat, cette Prin-
 ce voulut le retenir à diner. Com-
 il refusa d'accepter l'invitation,
 e le sollicita de boire au moins un
 ip, & de ne lui pas faire l'affront
 sortir à jeun de son palais. C'é-
 t un piège qu'elle lui tendoit;
 fut empoisonné dans le breu-
 ge qu'on lui présenta.

Tous les Peuples Scythes & Cel-
 observoient à peu près le mê-
 ordre & les mêmes cérémonies
 dans leurs festins. Il ne me pa-
 t pas indigne de la curiosité du
 leur de le prouver par quel-

(9) Gregor. Tur. lib. VIII. cap. 31. p. 406.)
 on trouve d'autres exemples dans Paul Dia-
 Paul. Diac. Hist. Long. lib. I. cap. 13. p.
 lib. III. cap. 14. p. 389. cap. 18. p. 392.)

ques exemples. » Ils mangeoient ;
 » dit Athenée (70) décrivant les festins des Celtes », c'est-à-dire des Gaulois , d'après Possidonius qui avoit voyagé dans les Gaules , « ils mangeoient sur des tables basses ; ils consumoient très-peu de pain , mais beaucoup de chair bouillie , grillée ou rôtie. » Ils mangeoient assez mal proprement , prenant les morceaux des deux mains , les déchirant avec les dents , & coupant ce qu'ils ne pouvoient dépêcer avec un petit couteau qu'ils portoient toujours à la ceinture. Quand la compagnie étoit nombreuse, les convives s'asseyoient en rond. On mettoit au milieu , qui étoit la place d'honneur , le Coryphée de la fête, c'est-à-dire, celui des convives qui étoit le plus distingué par sa naissance , ou par ses richesses. Il

S CELTES, *Livre II.* 369

à sa droite l'hôte de la mai-
Les autres étoient placés des
côtés, chacun selon sa quali-
es convives avoient derrière
des servans d'armes, qui te-
nt leurs boucliers. Les gardes
nt assis en rond, vis-à-vis,
ous ces domestiques étoient
és comme les Maîtres

arque ajoutoit (71), *que par-*
Gaulois on servoit le pain tout
'est-à-dire, du pain fait d'une
re qu'on pouvoit le rompre en
rs pièces pour chacun des
es; que personne ne pouvoit se
l'un plat, que le Roi (72) n'y
ché. Selon Diodore de Sicile,
es Gaulois mangeoient assis à
. On étendoit sous eux des
x de loup ou de chien. Ils

dem, IV. 13.

C'est celui que Possidonius appelle *le Co-*
la fête.

Diod. Sic. lib. V. p. 212.

» étoient servis à table par les
 » fans , ou par des jeunes
 » tant garçons que filles. Près
 » table , il y avoit des foyers
 » brasiers couverts de chau
 » & de broches garnies de qu
 » de viande tout entiers. On y
 » toit les meilleures portions :
 » brave. «

Quoique les Thraces fussent
 éloignés des Gaulois, ils ne lai
 pas d'avoir à cet égard les
 Coutumes. Xenophon , parla
 festin que Seuthes , Roi de T
 lui donna lorsqu'il revenoit
 avec ses Grecs , remarque
 » qu'on servit les viandes
 » tables à trois pieds. Elles
 » au nombre de vingt , selon le
 » bre des convives : chaque
 » étoit chargée de viandes & d

(74) Xenophon Exped. Cyr. lib. VII
 Athen. IV. 12.

é. On les servoit plusieurs fois : convives étoient assis en rond. Roi comptoit le pain & le don- t aux convives. Il faisoit la mê-

chose des viandes ; ne gar- it que ce qu'il vouloit manger ». Maxandride , décrivant les no- l'Iphicrates Athénien avec la e Côtis , autre Roi de Thrace ,

(75) que » le marché fut iver de tapis ; qu'un grand bre de gens mal-peignés y man- oient du beurre ; qu'on y vo- it des chaudières grandes com- des cîternes ; que Cotis présen- : du bouillon aux convives is une écuelle d'or ».

voit dans ces différentes des- ons , 1^o. que les Celtes man- nt assis devant des tables (76) , ie chacun avoit sa table à part ;

Athen. IV. 3.

Voyez ci-dessus , p. 45-47.

2°. que quoiqu'ils eussent soin de placer chacun suivant le rang que son âge , sa naissance & ses charges lui donnoient , cependant la place d'honneur étoit ordinairement pour le plus brave. 3°. que celui qui avoit la place d'honneur jouissoit d'une autre prérogative. On servoit devant lui tout le pain & toutes les viandes , qu'il envoyoit (77) aux autres convives , après s'être réservé le meilleur morceau. » Les Celtes, disoit encore Possidonius (78) » avoient anciennement cette Coutume que , quand on avoit servi les viandes , le plus brave prenoit le meilleur morceau. S'il y avoit quelqu'un dans la compagnie qui le lui disputât , il falloit tirer l'épée , & se battre jusqu'à la mort ».

On n'aura pas de peine à croire,

(77. C'est ce que Strabon (III 155.) appelloit porter les plats de l'un à l'autre.

(78. Athen. IV. 13.

DES CELTES, Livre II. 373

rès cela , ce que rapporte Pom-
nius Mela : il dit que l'on n'enten-
dit dans les festins des Scythes (70)
e des rodomontades , chacun par-
t de ses actions héroïques , & du
mbre des ennemis qui avoient pé-
ous sa main meurtrière ; cela n'em-
choit pas cependant qu'on n'y
itât les affaires les plus sérieuses.
ut ce qui devoit être proposé
is l'Assemblée générale , étoit en-
né dans les festins.

Tacite l'a remarqué en parlant des
rmaines (80) : » Le plus souvent ,
it-il , ils délibèrent à table des
hofes les plus importantes , com-
e de réconcilier des ennemis , de
ire des mariages , de choisir des
rinces , de faire la paix & la
uerre. Il semble qu'ils estiment
u'il n'y a point de tems où l'hom-
e ait l'esprit plus ouvert pour

9) Pomp Mela II. . p. 41.

10) Tacit. Germ. 22. & Hist. IV. 14.

» dispose à s'ouvrir & à
» ses pensées les plus secrètes
» liberté du lieu. Ainsi, de
» casions, chacun découvre
» sées sans le moindre déguise-
» Le lendemain on examina
» a été proposé la veille
» l'autre de ces tems est pour
» affaires qu'on y traite.
» rent dans un tems où ils
» roient ni feindre ni déguiser
» déterminent & prennent
» solution, lorsqu'ils sont
» froid, & par conséquent
» en danger de se tromper
Ce qu'il y a ici de remarquable

point dans la narration les belles & solides réflexions que le grand génie de l'Historien Romain lui suggéroit. Voici les paroles d'Hérodote (81). » Les Perses ont la
 » Coutume de délibérer des choses les plus sérieuses , lorsqu'ils
 » commencent à avoir une pointe de vin. Quand la chose qu'ils ont
 » ainsi examinée, le verre à la main,
 » plaît & passe , le Maître de la maison où ils ont consulté , leur propose la même chose le lendemain
 » pendant qu'ils sont à jeun : si alors
 » la proposition est encore agréée ,
 » on l'exécute , sinon on la laisse
 » sans aucune exécution. Lorsqu'ils
 » ont délibéré d'une chose étant à jeun , ils l'examinent encore étant
 » à table. » Comment se persuader que Tacite ait copié Hérodote sans en avertir ? il vaut mieux penser

(81) Herodot. I. 133, Strabo XV. 724. Curtius VII 4.

que la parfaite conformité qu'il y avoit à cet égard entre les Germains & les perses , a produit celle que l'on remarque entre les deux passages qui viennent d'être rapportés.

On a vu que les Peuples Celtes buvoient ordinairement dans des cruches de terre ou de bois (82), que dans les festins on faisoit usage des cornes de bœuf sauvage , & des crânes humains. Les Guerriers jouissoient ici d'une autre distinction.

» Un Scyrhe , dit Hérodote (83) ,
 » qui n'avoit tué aucun ennemi , ne
 » pouvoit être placé à la table d'honneur ; ceux qui en avoient tué
 » plusieurs , avoient le privilège de
 » boire plus souvent que les autres. »

Le Roi ou le Coryphée de la fête, qui étoit ordinairement le plus bra-

(82) Voy. ci-dessus , p. 47-56.

(83) Pomp. Mela lib. II. cap. I. p. 41. & ci-dessus , p. 53. note (81).

DES CELTES, Livre II. 377.

(84), buvoit le premier, & portoit toutes les fantés à droite & à gauche. Il demandoit à l'échançon, comme il le jugeoit à propos, une urne, ou quelque'une des cruches qui étoient sur le buffet. Après qu'on lui avoit présenté le vase plein de vin ou de bière, il se levoit, faisoit son voisin en l'appellant par son nom, & vuidoit la coupe toute entière ou en partie. Il la faisoit remplir par un domestique, & la mettoit à celui qu'il avoit salué; lui-ci en usoit demême à l'égard son plus proche voisin, ou de celui qui le suivoit en dignité (85). Quand la coupe avoit fait le tour de table, & passé du premier jusqu'au dernier, on la remettoit sur le buffet pour en reprendre une autre. Ainsi les convives ne pouvoient

(84) Athen. IV. 3.

(85) Athen. IV. 13.

boire , que quand la crûche , qui faisoit le tour de la table , parvenoit jusqu'à eux ; mais ils ne pouvoient aussi la refuser quand elle leur étoit présentée. Il y avoit cependant des fantés , que l'on ne portoit qu'aux Guerriers les plus distingués.

Voilà l'origine d'une cérémonie qui étoit commune à tous les Peuples Scythes & Celtes. L'institution & le but en étoient très-naturels. Ceux qui assistoient à un festin , buvoient l'un après l'autre dans la même coupe : on leur servoit à tous la même boisson : celui qui buvoit le premier , disoit à son voisin , en le saluant (86) : *» je bois à vous ou je » bois avant vous, Προπινω σοι, propino » tibi, & je souhaite que ce breuvage vous fasse le même bien qu'à moi-même. « C'étoit un avis qu'il*

(86) Athen. X. 12. XI. 7. Excerpta ex Diod. Siculo lib. XXI. p. 258. Critias ap. Athen. lib. X. cap. 9. Pollux VI. 3. p. 276.

Il n'y avoit ni poison, ni maléfice dans la coupe. De là vient que ç'auroit été un affront de présenter à boire à quelqu'un, sans avoir goûté préalablement le vin ou la bière qu'on lui offroit.

La plupart de ces usages subsistent encore aujourd'hui en Allemagne & dans le Nord. Ils étoient établis autrefois parmi les Romains, & même en Grèce, comme dans toute la Celtique. Varron (87), parlant d'un festin public que l'on faisoit tous les ans à Rome, dit que, pour ne pas perdre les anciennes Coutumes, on y buvoit à la ronde dans des coupes. Critias (88), cité par Athénée, disoit la même chose des Lacédémoniens : « Ils ont coutume dans leurs festins de boire tous dans la même coupe. »

(87) Varro de *Lingua Latinâ* IV. 21.

(88) Critias ap. Athen. X. 9.

Plutarque a prétendu (89) que cette cérémonie de se saluer réciproquement en buvant , tiroit son origine des Perses. Il auroit parlé plus exactement , s'il avoit dit qu'elle étoit commune à tous les Peuple qui descendoient des Scythes (90)

Au reste , les Thraces avoient : cet égard deux usages particuliers. Xenophon les rapporte dans la description du festin dont on a déjà fait mention (91).

» Lorsque , dit-il , l'Echanfo
 » avoit présenté à quelqu'un de
 » convives une corne pleine de vin
 » celui-ci s'adressoit au Roi , & lui
 » disoit : *Προσπινω σοι* , *je bois à votre*
 » *santé* , & *je vous donne un cheval su*

(89) Plutarch. Sympos. VII. 9. p. 714.

(90) Il faut penser la même chose de ceux qui prétendent que cette coutume vient originairement des Lydiens. Voy. la note (86) ci dessus.

(91) Xenoph. Exp. Cyr. Min. lib. VII. p. 17.
 Athen. IV. 12.

lequel vous atteindrez tous ceux que vous poursuivrez ; dans la retraite vous n'aurez pas à craindre de tomber entre les mains d'aucun ennemi.

D'autres lui offroient de la même manière, des esclaves, des habits, des Phioles, des tapis. « Les Peuples Celtes (92) étoient tous dans l'usage d'offrir à leurs Princes des présens & des contributions volontaires, qui faisoient la plus grande partie de leurs revenus.

2^o. *Xenophon* ajoute (93), qu'ayant bu lui-même à la santé de *Seuthes*, ce Prince se leva, but après lui, & jetta le reste du vin sur l'habit de celui des Convives qui étoit assis le plus près de lui. Quel pouvoit être le but de cet usage (94) qui passoit pour une politesse parmi les Thraces ?

(92) Tacit. Germ. 15.

(93) Athen. IV. 12.

(94) Athen. X. p. 222.

Après que l'on avoit deffervi, les Convives continuoient toujours de boire , & toujours dans de plus grands gobelets. La fête ne finissoit ordinairement que le lendemain ; afin qu'elle fût bien accomplie, il ne falloit pas qu'il restât une goutte de vin ou de bière dans la maison , ni qu'aucun des convives en sortît qu'on ne l'emportât. Strabon , par exemple , remarque d'abord que la bière étoit la boisson ordinaire des Lusitains (95), c'est-à-dire des Portugais , qu'ils avoient peu de vin. Il ajoute que tout ce qu'ils en recueilloient dans une vendange étoit présqu'aussi-tôt consumé dans un seul festin. Athenée (96) , que les Gaulois buvoient, à la vérité peu à la fois , mais qu'ils y renoient souvent.

Nous apprenons aussi de Tâ

(95) Strabo III. 155.

(96) Voy. ci-dessus note (85).

(97) que ce n'étoit pas une chose honteuse parmi les Germains de passer le jour & la nuit à boire. Bien loin de là , l'usage vouloit qu'un hôte retint ses Convives jusqu'au lendemain. Elie dit à peu près (98) la même chose des Perses ; & nous verrons bien-tôt , en parlant du penchant que les Peuples Scythes & Celtes avoient à l'ivrognerie , que ces abus s'étendoient aussi loin que les bornes de la Celtique.

Les Romains même , qui dans la fuite se rendirent si remarquables par leur sobriété , ont été long-tems Celtes à cet égard. Varron l'insinuoit dans un passage dont Nonius Marcellus nous a conservé un petit fragment , encore les mots en sont-ils transposés (99) ; cependant on y en-

(97) Tacit. Germ. 22. Amm. Marcell. XVII.

2. p. 189.

(98) Ælianus Var. Hist. lib. XII. cap. I.

(99) Nonn. Marcell. cap. XV. p. 791.

trevoit que les plus anciens Romains faisoient apporter dans leurs festins des outres, ensuite des tonnelets, & enfin des bariques pleines de vin.

Il étoit naturellement impossible que des esprits fiers & féroces, échauffés encore par les fumées du vin & par des conversations qui ne respiroient que la guerre, ne prissent souvent querelle dans la boisson, & qu'ils n'en vinssent des contestations & des injures aux voies de fait. Diodore de Sicile l'a remarqué en parlant des Gaulois (100). » Il est assez ordinaire que » la conversation venant à s'échauffer pendant le repas, ils se font des » défis pour se battre en duel. Ces » Peuples ne tiennent aucun compte de la vie. « Tacite dit la même chose des Germains (101). » Il leur

(100) Diod. Sic. V. 312. Polyb. II. p. 107.

(101) Tacit. Germ. 22.

CELTES, *Livre II.* 385

lez souvent , comme la
t inévitable de prendre
dans la boisson. Ces que-
erminent rarement à des
on en vient le plus sou-
coups , aux blessures &
rtres. „ On a aussi repro-
: tems aux Thraces (102)
ébrer aucun festin où il
sang répandu.

ant , lorsque les choses se
tranquillement , le festin
i du chant de quelques
, & ce chant étoit accom-
son des instrumens (103)
ses où l'on marquoit la
frappant de l'épée & de
ontre le bouclier. Les Cel-
noient ce divertissement,

at. Carm. lib. I. Od. 27. Statius
v. 85. Amm. Marcell. XXVII. 4.

ci-dessus , p. 215. 233. 234.

I,

R

non-seulement dans les festins (104) mais encore dans toutes leurs amusemens & leurs réjouissances. » Les Germains, » Tacite (105), prennent un plaisir singulier à voir leurs jeunes gens sauter nus en folâtrant au milieu des épées & des lances. (106) leur seul spectacle, & il est sage dans toutes leurs Assemblées.

Lorsque le chant & la danse avoient duré quelque tems, les danseurs donnoient une nouvelle suite aux assistans (106). Ils commencent à s'excrimer les uns contre les autres ; & , afin que le jeu fût une image parfaite de la guerre il falloit que quelqu'un fût semblable à celui qui y perd la vie, Le vainqueur

(104) Strabo III. 155. Diod. Sic. V. Athen. IV. 12.

(105) Tacit. Germ. 24.

(106) Xenoph. Exped. Cyr. Min. VI. Athen. I. 13.

it le vaincu de la même ma-
u'il auroit pû le faire dans
taille. Il célébroit par une
la victoire qu'il venoit de
ter , & les Acteurs se reti-
emportant les morts avec

Celtes ne chantoient donc ,
irs festins , que les cantiques
ntonnoient avant le combat
s la victoire. Suivant la re-
de Possidonius (107) , ces
s des festins Gaulois étoient
rement un jeu & un tour de
mais ils ne laissoient pas de
quelque fois très-sérieux ;
oit souvent aux Acteurs de
er , de s'emporter , & d'en
ux blessures & au meurtre ,
ls n'étoient pas séparés par les
eurs. Quelque fois on intro-
aussi dans la salle du festin

Athen. IV. 13.

des gladiateurs , qui étoient payés pour donner à la compagnie le barbare spectacle de se battre & de se tuer en sa présence.

La même chose se pratiquoit (108) dans les Assemblées des Peuples, des Cantons, & sur-tout dans les obsèques. C'est delà, selon les apparences, que les anciens Habitans de l'Italie avoient pris leurs combats de gladiateurs. A l'exemple des Celtes, ils donnoient ce divertissement au Peuple dans les spectacles publics, & aux Particuliers dans les festins. Nicolas de Damas (109) avoit même remarqué qu'ils tenoient cet usage des Tusces, Peuple Celte (110). Outre ces danses il arrivoit aussi que les convives (111) se faisoient des défis, dans la seule

(108) Lucian. Toxari p. 640.

(109) Athen. IV. 13.

(110) Voy. ci dessus Liv. I. p. 163-178-180.

(111) Voy. ci-dessus, p. 328. 329.

de faire montre de leur adresse
de leur valeur.

Auroit-on encore de la peine à
dire ce que l'on raconte des
Ébryces, c'est-à-dire, des Thraces,
habitans de la Ville de Pallene ?
(112) Ils offrirent, dit-on, le duel
à Hercule, en reconnoissance de
la gloire qu'il leur avoit fait de
passer chez eux. Les Thraces, com-
me tous les autres Peuples Celtes,
piquoient d'exercer l'hospitalité,
et de bien recevoir les Etrangers.
Mais ils croyoient qu'il étoit de
bonne hôte de demander à leurs hô-
tes, en réputation de bravoure,
qu'ils vouloient rompre une lance, &
montrer ce qu'ils sçavoient faire. Un
homme qui tuoit son champion de
cette manière, au lieu d'être puni,

(112) Stephanus de Urb. in Pallene p. 620.)
Ébrycus, Roi des Ébryces, offroit le duel à
à les Etrangers qui passoient chez lui. (Apol-
lor. lib. I. p. 45.)

n'en étoit que plus estimé & plus caressé.

Tous les autres divertissemens des Celtes se ressentoient de la férocité de ces Peuples, qui regardoient la mort d'un homme comme un jeu, & un spectacle amusant. La fête n'étoit point entière, si quelqu'un n'y périssoit, ou ne courroit au moins risque de la vie. Par exemple, Seleucus avoit remarqué (113) que
 » quelques-uns des Thraces jouoient
 » dans leurs festins, à un certain jeu,
 » que l'on appelloit *le jeu du Pendu*.
 » On attachoit dans un lieu élevé
 » une corde sous laquelle on met-
 » toit perpendiculairement un caillou
 » lou rond & uni. Après avoir choisi
 » par le sort celui qui devoit être
 » l'Acteur, on le faisoit monter sur
 » le caillou, armé d'une faux. Il étoit
 » obligé de se mettre lui-même la

corde au cou, pendant qu'un autre ôtoit adroitement la pierre. Si celui qui demouroit suspendu n'avoit pas le bonheur & l'adresse de couper à l'instant la corde avec la faux qu'il tenoit des deux mains, il étoit étranglé, & périssoit au milieu des risées de tous les spectateurs qui se moquoient de lui comme d'un mal-adroit. »

Cette fureur étoit poussée si loin, e, dans les théâtres, l'on voyoit quelquefois (114) des Celtes faire e collecte parmi les spectateurs, ur leur donner le plaisir de se tuer leur présence. On donnoit à ces rieux de l'or, de l'argent, des crues de vin, qu'ils recevoient en omettant avec serment de ne pas omper l'attente de l'Assemblée. près avoir distribué tous ces présents à leurs meilleurs amis, ils se

(114) Idem IV. 13.

couchoient tranquillement sur leur bouclier, & se laissoient couper la gorge sans faire la moindre grimace.

On n'ajoutera, sur cet article, qu'une seule remarque que Tacite fournit. » Les Germains, dit-il (115), » aiment beaucoup les dez, ou le » jeu de hazard; ce qui vous étonnera peut-être. Ils jouent cependant ce jeu, même sans avoir hû, » & au milieu des occupations les plus sérieuses. Ils sont si âpres & si téméraires, soit dans le gain, » soit dans la perte, qu'après avoir perdu tous leurs autres biens, ils hazardent sur le dernier coup de dé, leur personne & leur liberté. » Celui qui perd entre volontairement en servitude, fût-il même plus jeune & plus robuste que le gagnant, il se laisse lier & ven-

DES CELTES, *Livre II.* 393

e, tant ils sont opiniâtres à fournir une mauvaise action : ils apprennent cela tenir sa parole. Ceux qui gagnent ont coutume de vendre les esclaves de cette sorte, à des Marchands étrangers, pour se livrer eux-mêmes de la honte & de la confusion que leur donne une semblable victoire. »

Maciste avoit bien raison de s'étonner que les Germains portassent tant de passion du jeu. Ils regardent la liberté comme le plus précieux de tous les biens, jusques là qu'ils la préféroient à la vie. Malgré cela, ils la hazardoient sur un coup de dé. C'étoit le comble de la folie de la fureur.

La musique étoit aussi une des plus grandes récréations qui fussent en usage chez les Scythes & les Celtes; mais on n'examinera que succinctement jusqu'où ces Peuples

Les Peuples
Scythes &
Celtses culti-
voient la Mu-
sique.

ou qu'au moins ils ne crussent
cas. Athéas (116), Roi
thes, qui vivoit du tems de
Roi de Macédoine , ay
que parmi les prisonniers
fait sur les Grecs, il y avoit
cellent joueur de flutte, l
pour jouer en sa présence
toute la compagnie admira
bileté du Musicien , le
testa qu'il aimoit mieux
hennissement de son char
charfis (117) , lorsqu'il
manda s'il y avoit des j
des joueuses de flutte et
répondit sans hésiter ,

les gens dont la raison étoit étouffée par les fumées du vin, qui pussent prendre plaisir au son des instrumens.

I. Il faut cependant que ces Peuples ne méprisassent que la Musique molle & efféminée des Grecs. Car s'avoient des Lyres (127), des uitarres (119), des flutes (120), des trompettes (121), & d'autres sortes d'instrumens.

II. Les Hymnes (122) qu'ils chantaient dans les Assemblées civiles & religieuses, dans les festins, dans les bûches, ou en allant au combat, étoient ordinairement accompagnés d'un ou de plusieurs instrumens.

III. Les Bardes, qui faisoient ces

(118) Voy. ci-dessus, p. 210. note (11) & p. 218. note (13).

(119) Voy. ci-dessus. p. 215. note (23) p. 218. note (30) & ci-dessous note (124).

(120) ci-dessus, p. 218. note (30) & p. 386. note (106). & Strabon VII. 316.

(121) Voy. ci-dessus, p. 216-221.

(122) Voy. ci-dessus, p. 386. note (104).

Hymnes (123), étoient Poètes & Musiciens; ils composoient les paroles & l'air sur lequel on les chantoit. De là vient qu'ils ne marchaient jamais sans leur guitarre, parce qu'on les invitoit souvent à chanter dans les compagnies, & même dans les places publiques; & la coutume vouloit qu'ils ne récitassent aucun Cantique, sans que la voix fut soutenue & accompagnée du son de quelque instrument.

Par exemple, selon la remarque de Théopompe, lorsque les Gètes envoyaient quelque Ambassade aux Peuples avec qui ils étoient en guerre (124), les Ambassadeurs entroient

(123) Voy. ci-dessus, p. 207. note (3) & p. 211 note (13).

(124) Athen. XIV. p. 467. Steph. de urb. p. 271.) Jornandés rapporte aussi que Philippe, Roi de Macédoine, assiégeant une Ville de Macédoine, nommée *Udisiana*, les Prêtres Goths firent lever le Siège, en venant au-devant des Macédoniens avec des guitarres & des habits blancs. (Jornand. cap. X. p. 624.)

DES CELTES, *Livre II.* 397

dans l'Armée ennemie, en jouant de leurs guitarres. Ils chantoient, à leur manière, des Hymnes sur les douceurs de la paix qu'ils venoient offrir ou demander.

IV. Les Peuples Celtes avoient aussi des airs & des concerts qui n'étoient pas accompagnés de la voix. Athenée dit (125) que toutes les fois que les Rois de Thrace étoient à table, on les divertissoit par le son de quelque instrument. Il dit ailleurs (126), que quand un Thrace, ou un Phrygien, se levoit dans un festin pour porter une santé, on jouoit un air à boire pendant qu'il avaloit sa bière. La musique étant si commune parmi les Celtes, & ces Peuples, chantant (127) leurs Loix, leur Histoire, & en général tout ce qu'ils sçavoient, il est natu-

(125) Athen XIV. p. 474.

(126) Archiloch. ap. Athen. lib. X. cap. 13.

(127) Voy. ci-dessus, p. 217-218.

turel de présumer qu'un exercice continuel devoit les rendre habiles dans cet art.

V. Il constant que toute la musique des Grecs venoit des Peuples Scythes ou Celtes. 1^o. Les Musiciens, qui leur avoient enseigné cet art, comme Orphée, Musée, Thamiris, Eumolpus (128), étoient tous sortis de Thrace. 2^o. La plupart des instrumens (129) dont les Grecs se servoient, venoient de Scythie : il y en avoit même qui retenoient les anciens noms qu'ils avoient porté parmi les Scythes. 3^o. Enfin, les trois différentes sortes d'harmonies (130), c'est-à-dire, des clefs ou des games qui étoient en usage en Grèce, avoient été pri-

(128) Voy. ci-dessus, p. 218 note (39).

(129) Strabo X. 470. 471. Pollux IV. 9. p. 189. & 10. p. 191.

(130) Voy. ci-dessus, p. 218. note (30). Athen. XIV. 5. Schol. Demetrii Triclin. ad Pindar. Olymp. I. p. 133. Pollux IV. 9. p. 188. & cap. 10. p. 191.

DES CELTES, *Livre II.* 399

des des Phrygiens, des Lydiens (131)
& des Barbares, c'est-à-dire, des
Doriens qui étoient aussi des Thra-
ces ou des Pélasges (132). » Tha-
myras, Musicien venu de Thra-
ce, est, dit Plin (133), l'Auteur
de l'harmonie Dorique..»

Si l'on ajoute ici ce qui a été re-
marqué ailleurs (134), tant sur ce
qui faisoit le sujet des anciens Hym-
nes des Grecs, que sur la manière
dont ils les chantoient, on ne dou-
tera pas qu'ils ne tinssent à cet égard
plusieurs choses des Scythes, ou,
plutôt, on sera convaincu que les
anciens Habitans de la Grèce étoient
de véritables Scythes, qui perfec-

(131) Les *Phrygiens* & les *Lydiens* étoient deux
peuples *Thraces* qui avoient passé de l'Europe en
Asie. On le prouvera en parlant des migrations
des Peuples Celtes. Il faut, en attendant, con-
sultez le premier Livre de cet Ouvrage p. 33-37.

(132) Voy. ci-dessus Liv. I. p. 128.

(133) Voy. ci-dessus, p. 218. note (30).

(134) Voy. ci-dessus, p. 227.

tionnerent ensuite leur Musique, & les autres Arts, par les lumières que leur donnerent les Phéniciens, les Egyptiens & d'autres Peuples policés qui établirent des Colonies dans leur Pays.

CHAPITRE XIV.

SI les hommes se faisoient un devoir de répondre à leur destination, s'ils s'occupoient à régler toutes leurs démarches sur les lumières de la droite raison, qui fait véritablement la gloire de l'homme, & dont les principes sont sûrs & invariables, on remarqueroit une parfaite uniformité dans leurs sentimens & dans leur conduite. Mais la plupart se livrent sans réflexion à la pente de leur temperament (1), & à des inclinations qui sont différentes, mê-

Caractère des
Peuples Cel-
tes.

(1) Servius ad *Æneid.* VI. v. 724. p. 455.

DES CELTES, *Livre II.* 401

quelquefois opposées, selon la
versité, ou du climat, ou de la
nstitution du corps, ou de l'édu-
tion qu'ils reçoivent, ou du genre
vie qu'ils embrassent, ou de
lle divers intérêts qui les parta-
nt.

Pour connoître le caractère, les
ertus & les vices d'un Peuple, il
faut donc pas s'arrêter à ses prin-
pes. Les règles ne sont ordinaire-
ent que pour la spéculation; & le
us grand nombre s'en écarte. L'on
oit donc s'attacher à connoître son
mpérament, ses inclinations, ses
térêts, & ses passions, qui ont
e influence générale & presque in-
cible sur les mœurs & sur la con-
uite de l'homme.

Les anciens Auteurs nous disent, Les Peuples
généralement, que les Celtes Celtes étoient
oient tous d'un naturel vif & bouil- tous d'un
nt (2), ce qu'ils attribuent, tant tempérament
vif & bouil-
lant.

(2) Veget. I. 2. Strabo IV. 195. Vitruve 4

à l'abondance du sang, qu'à la vigueur extraordinaire de leur tempérament. Au lieu de modérer & de ménager cette vivacité naturelle, qui peut être d'un grand secours à l'homme quand il sçait la soumettre à la raison, il semble que les Celtes prissent à tâche de l'augmenter, & de s'y abandonner sans aucune réserve.

Par exemple, l'éducation qu'ils donnoient à leurs enfans, tendoit naturellement à les rendre violens

représenté d'une manière toute extraordinaire le tempérament des Peuples Septentrionaux, c'est-à-dire des Gaulois, des Germains & des Bretons. Ils avoient une grande abondance de sang; mais cela n'empêchoit pas qu'ils ne se ressentissent aussi de la rigueur du climat. L'abondance du sang les rendoit courageux, intrépides. La rigueur du climat les rendoit pesans, stupides, étourdis. Vitruv. VI. 1. p. 104. 105.) Ces idées ne sont point Philosophes. Ce n'étoit pas la pesanteur, la stupidité des Peuples du Nord, mais la trop grande vivacité de leur tempérament, qui les rendoit inconsidérés, étourdis, &c.

indomptables. Au lieu de les occuper & de les entretenir dans la pendance, ils avoient pour principe qu'il ne falloit les gêner, ni les entraindre en rien. Ils disoient que comme les arbres des forêts, qui ont été ni taillés, ni cultivés, de-
noient les plus hauts & les plus forts, aussi le véritable moyen de faire réussir les jeunes gens, c'étoit les abandonner à leurs propres inclinations, de leur laisser prendre plus que la nature même leur don-
oit, & de ne les obliger jamais (3) à faire quelque chose contre leur volonté.

D'ailleurs la profession des armes, à laquelle ces Peuples se devoient assés, les appelloit à augmenter, autant qu'il étoit possible, les forces de leur corps ; leur manière de faire la guerre vouloit que le Soldat em-

(3) César IV. 1.

portât tout de vive force : aussi regardoient-ils la témérité & la fureur, comme le caractère le plus essentiel de la véritable bravoure. Les Loix de l'honneur vouloient encore qu'un homme de cœur ne dépendit que de son bras & de son épée, qu'il se rendit toujours justice à lui-même, & qu'il lavât dans le sang de ses Ennemis tous les outrages qu'il recevoit ; tout cela devoit contribuer naturellement à augmenter l'impétuosité des Peuples Celtes.

La fougue de leur tempérament (4) n'étoit donc modérée, ni par l'éducation, ni par la dépendance, ni par aucune sorte de contrainte ; au contraire étant flattée & nourrie par toute leur manière de vivre, il résultoit de ce caractère quelques bonnes qualités, mais un bien plus

(4) Seneca de Irâ lib. II. cap. 5. p. 417. & cap. 16. p. 418.

DES CELTES, *Livre II.* 405

rand nombre de vices. Ils n'étoient
 aturellement ni pesans (5), ni ca-
 hés , ni soupçonneux , ni défi-
 i trompeurs , ni timides. La lenteur, Les Celtes
 e mensonge , la dissimulation , les avoient l'es-
 uses , les fraudes , les trahisons , les prit ouvert.
 ongues rancunes , & surtout la
 asseffe & la lâcheté , ne sont pas des
 éfautes qu'on pût leur reprocher ,
 ou qui fussent communs parmi les
 Celtes. Généralement parlant , ils
 voient un esprit vif & ouvert , qui
 omprenoit facilement les choses (6).
 ls étoient prompts , hardis , adroits ,
 nventifs , industrieux & excellens
 our un coup de main , parce qu'ils

(5) Diod. Sic. V. 309. Cæsar de Bello Afric.
 cap. 73. Tacit. Germ. 22.) C'est parce que les
 Celtes étoient ouverts & francs avec tout le
 monde , qu'on les accusoit d'être épais & pesans.
 Ils avoient , au reste , un esprit vif & pénétrant.
 Herodian. II. 171. Servius Æneid. VI. v. 724.
 p. 455. Vitruv. VI. 1. p. 104. 105.)

(6) Diod. Sic. V. 213. Tacit. Germ. 30. Id.
 Chron. p. 730.

avoient bientôt assemblé leur Conseil.

Ils avoient le
cœur bon.

Ces Peuples avoient aussi le cœur grand & naturellement bon (7), ce qui les rendoit courageux & intrépides dans les dangers, dociles quand on sçavoit les prendre & les flatter, francs & sincères dans le commerce, hospitaliers (8) envers les Etrangers, doux & compatissans envers les Supplians.

Les Celtes
étoient aussi
légers.

Mais les hommes qui ont un tempérament vif & bouillant, sont ordinairement inquiets, légers, téméraires, étourdis, curieux, crédules, fiers, emportés; les Celtes avoient aussi tous ces défauts qu'ils portoient à l'excès. Leur légèreté étoit si grande (9), qu'ils se détermi-

(7) Strabo IV. 195.

(8) Pompon. Mela III. cap. 3. p. 75.) *Voy. ci-dessous, Chap. XVII.*

(9) Justin. XLIV. 2. César II. 1. IV. 5. Vopisc. Saturnin. p. 717. Treb. Polliq. Gallien. duo.

oient souvent dans les affaires de la plus grande importance sur de simples bruits (10). Ils avoient une dresse & une pénétration naturelle ; mais ils s'en servoient rarement pour examiner une affaire à fond. Leur vivacité les faisoit donner tête baissée dans le premier projet qui se présentoit, & elle ne permettoit pas qu'ils s'en accommodassent longtemps. Il leur falloit du changement ; c'est en cela seul qu'ils se monstroient constants.

Ils portoient la curiosité à un tel excès (11), qu'ils couroient après les Voyageurs, & les contraignoient de s'arrêter, afin d'en tirer des nouvelles. Dans les Villes, la Populace entouroit les Marchands, & les obligeoit à déclarer de quel Pays

ils étoient extrêmement curieux.

p. 193. Idem in Triginta Tyr. p. 259. Silius Italic. lib. VIII. v. 16 Veget. I. 2.

(10) Voy. la note suivante.

(11) César. IV. 5. VI. 20.

ils venoient , ce qu'on y disoit de nouveau. Ces nouvelles , que les Voyageurs & les Marchands forgeoient souvent à plaisir , causoient quelquefois de grands mouvemens dans les Etats , & donnoient lieu à mille résolutions précipitées. Voilà pourquoi les Etats bien réglés des Gaules avoient une Loi qui défendoit aux Particuliers de répandre des nouvelles dans le Public. Il falloit les porter au Magistrat , qui les supprimoit ou les rendoit publiques , comme il le jugeoit à propos. Il n'étoit pas même permis de s'entretenir d'affaires d'Etat hors l'Assemblée Générale.

Ils n'étoient
pas moins
fiers.

La fierté des Celtes (12) étoit

(12) Suidas in Ἀγροχία Tom. I. 25. Strabo IV. 197. Diod. Sic. V. 212. 213. Arrian. Exped. Alex. p. 11. Plutarch. Paul. Æmil. Tom. I. 260. 261. Diod. Sic. V. 214. Quintil. Declam. III. cap. 4 p. 63.) Voy. aussi ce que Plutarque dit des Cimbres & des Teutons. (Plut. in Mario Tom. I. p. 418. 419.)

aussi

Si des plus outrées. Ils étoient
 s l'opinion qu'il n'y avoit au-
 . Peuple de l'Univers qui pût
 r être comparé, au moins du cô-
 le la valeur, qui, à proprement
 ler, étoit la seule vertu dont ils
 piquassent. Cette folle présomp-
 a les rendoit vains, fanfarons,
 erelleux, insultans, téméraires.
 elque Ennemi qu'ils eussent en
 e, ils le méprisoient. Ils se repo-
 ent sur leur force & sur leur cou-
 e: ils regardoient comme une bas-
 e & comme une lâcheté qu'un
 a Soldat appellât à son secours la
 idence & la conduite, qu'il eût
 ours à des stratagèmes pour vain-
 l'Ennemi.

Quand la fortune favorisoit cette
 té naturelle, les Celtes deve-
 ient insupportables par leurs bra-
 les & par leur insolence. On les ac-
 oit de chercher querelle à tout le
Tome II. S

Les Celtes
 étoient insup-
 portables
 dans la prof-
 périté, &
 abattus dans
 l'adversité.

monde (13). Mais ces Peuple arrogans dans la prospérité, se nroient lâches (14), timides, tout-à-fait abattus dans l'adver. C'étoit inévitable. Des Gens qui savent pas se modérer dans la be fortune, parce qu'ils font assez aigles pour se persuader qu'elle ne roit leur tourner le dos, ne perguères à prendre des précaution à se ménager des ressources co des accidens & des malheurs : quels ils ne s'attendent point. Ser il possible qu'ils n'en fussent pas concertés ?

Ils étoient
outre cela co-
lères & em-
portés.

Enfin la colère, avec tous les
côtés qu'elle entraîne après soi, é
pour ainsi dire le caractère essen
& distinctif des Celtes. Dès qu

(13) Amm. Marcell. XV. 12. p. 106. St
IV. 199.

(14) Strabo IV. 196. César. III. 19. T
Ann. I. 62. & II. 14. Amm. Marcell. XVI.
p. 151.

résistoit, ou qu'on les choi-
 sît, ils en venoient aux inju-
 (15), aux coups, & quelque-
 au meurtre. Les Peuples entiers
 roient aux armes (16), lorsqu'ils
 royoient outragés par quelque
 ami du dedans ou du dehors; &
 ces esprits, naturellement vio-
 & féroces, entroient une fois
 leur, ils étoient capables d'e-
 er les cruautés les plus inouïes
 re les malheureux qui tom-
 nt sous leur main. Mais le plus
 ent la colère & l'emportement
 faisoient encore plus de mal
 leurs Ennemis (17). Livrés
 ie passion aveugle, à une fu-
 brutale & inconsiderée qui
 utoit aucun conseil, ils ne pou-
 nt qu'échouer dans leurs entre-

Livius V. 37. Dio. Cass. XLIX. p. 413. Se-
 le Irâ I. II. c. 16. p. 417. & c. 16. p. 418.
 Strabo IV. 195.

) Voy. ci-dessous Chap. XVI.

prises , parce qu'elles demandent un esprit raffiné ; ils ne pouvoient qu'être le jouet des Ennemis , & que ceux-ci leur opposoient la conduite & de la fermeté.

Voilà quel étoit le caractère dominant & général des Peuples Celtiques. Tout cela ne doit cependant s'entendre que du plus grand nombre. Quand on parle du caractère d'un Peuple , il faut toujours excepter non-seulement ceux qui corrigent par la réflexion les défauts du tempérament communs à certaines nations , mais encore ceux qui ont reçu de la nature un tempérament des inclinations opposées à celle du vulgaire.



CHAPITRE XV.

U s les Peuples Scythes & les (1) avoient anciennement
 une même amour pour la liberté ,
 qu'elle se soit maintenue dans
 un plus long-tems que dans les
 Princes Méridionales de l'Euro-
 pe. On prouvera , en parlant de la
 forme de leur Gouvernement , qu'ils
 ont une idée juste de la liberté ,
 & ne la faisoient point consister
 dans une indépendance absolue. Une
 société civile ne peut se former & se
 soutenir , si la dépendance & la su-
 zémaine ne lui servent de fonde-
 ment. Aussi les Nations Celtiques
 ont-elles des Juges , des Prin-
 ces des Rois , comme tous les Peu-
 ples de l'Univers.

L'amour de
 la liberté étoit
 la vertu com-
 mune à tous
 les Peuples
 Celtes.

Lucan. lib. VII. v. 435. Tacit. Germ. cap.
 Julian. ap. Cyrillum contrà Julian. p. 138.

*Idee que ces
Peuples avoi-
ent de la li-
berté.*

Mais les Celtes étoient dans l'idée qu'un Peuple libre doit avoir le droit de choisir lui-même ses Magistrats , & de leur prescrire les Loix par lesquelles il veut être gouverné. Aussi leurs Princes n'étoient pas revêtus d'une autorité souveraine & illimitée. Le Particulier dépendoit du Magistrat , & le Magistrat de l'Assemblée générale qui l'avoit élu , & qui se réservoit toujours le droit de lui demander compte de sa conduite , de réformer & d'annuler ses jugemens , & de le destituer lui-même , lorsqu'il abusoit de son autorité ou qu'il se montroit incapable d'exercer l'emploi dont il étoit revêtu.

Au lieu de regarder la volonté du Prince comme le bon plaisir du Prince , comme la Loi vivante que tous les Membres de l'Etat devoient respecter , les Celtes lui refusoient le droit de donner la Loi qu'à la moindre Loi. Ils prétendoient que le Magistrat n'est établi

DES CELTES, Livre II. 415

à faire observer les Loix de l'E-
pour punir ceux qui les violent.
ne permettoient pas non plus aux
ices & aux Rois d'imposer au-
tribut.

Les Princes n'avoient pas besoin
ces contributions, parce que le
ticulier étoit obligé de s'entretre-
lui-même à la guerre. Quoique
Peuple ne fût chargé d'aucu-
taxe, les revenus des Chefs
laissent pas d'être suffisans
à les mettre en état de soutenir
Dignité. Outre les biens de pa-
moine, ils jouissoient 1. d'une
tion considérable du butin qu'on
oit sur l'Ennemi. 2. On leur as-
oit aussi une certaine partie des
ndes, qui devoient être un ob-
onfidérable. La peine de la plû-
des crimes étoit rachetable, &
riminel payoit toujours une dou-
amende, l'une au Fife, l'autre à
artie lésée, ou à ses parens.

3 . Enfin , les Particuliers avoient coutume d'offrir à leurs Princes des présens & des contributions volontaires , chacun selon ses facultés & sa bonne intention (2).

Les Celtes
p enoient de
sages précau-
tions pour as-
surer la liber-
té au-dedans.

Telle étoit l'idée que les Peuples Celtes avoient de la liberté. Ils la regardoient (3) comme l'appanage naturel de l'homme & des animaux. L'estimant comme le plus précieux de tous les biens , ils n'épargnoient rien pour l'assurer tant au dedans qu'au dehors.

1 . Les Germains ne faisoient aucun cas (4) ni des Esclaves , ni des Affranchis , ni de leurs Descendants ; ils ne les admettoient jamais aux Charges publiques , parce qu'ils étoient dans l'idée qu'un homme

(2) Tout ce qu'on avance ici sera prouvé dans l'un des Chapitres suivans , lorsqu'on parlera de la forme de Gouvernement qui étoit établie parmi les Peuples Celtes.

(3) Civilis ap. Tacit. Hist. IV. 17.

(4) Tacit. Germ. cap. 25.

voit servi, ne pouvoit commuer à sa postérité que des sentis bas & rampans.

. Les mêmes Peuples ne souffrent pas qu'on leur imposât la même taxe. Ils étoient si jaloux de leur immunité, qu'entre les rai-

(5) dont Tacite se sert pour prouver que les Gothins & les Oses n'étoient pas des Peuples Germains, il en est un qui prouve qu'ils payoient des tributs.

. Les Factions qui partageoient les Etats Celtiques, suite naturelle de la liberté, contribuoient beaucoup à l'affermir, un Parti tenoit toujours l'autre en échec & en balance.

. On ne permettoit pas que les grands Seigneurs prissent trop d'autorité, ni qu'ils devinssent trop puissans dans un Etat. C'étoit la raison (6) pour laquelle les Germains

Tacit. Germ. cap. 43.

Voy. ci-dessus, p. 101-102.

ne vouloient pas qu'on partageât les terres, ni qu'on bâtit des forteresses dans leur pays. Ils craignoient que les Grands ne dépossédassent les Petits, & que les Princes, à qui l'on pourroit confier la garde des Villes fortes, ne s'en servissent pour enchaîner la liberté des Peuples.

Dès que l'on croyoit entrevoir qu'un Prince cherchoit à se rendre indépendant, qu'il aspirait à la domination absolue, il étoit abandonné de la plupart de ses Cliens, & livré à la fureur de la faction opposée, qui l'avoit bientôt accablé. La plupart des Rois de l'Espagne & des Gaules périssoient de cette manière, & les importans services que le célèbre Arminius avoit rendus à sa Patrie, ne furent pas capables de le sauver (7), lorsqu'il se fut rendu suspect d'affecter la Royauté.

(7) Tacit. Ann. II. 22.

5°. Les Scythes en général (8) déclaroient contre la propriété des biens. Ils regardoient la pauvreté comme l'un des meilleurs appuis de la liberté, & croyoient qu'un Peuple, d'abord qu'il aimoit les richesses, étoit capable de vendre sa liberté.

6°. Enfin, il est constant que les Assemblées générales, où toutes les affaires de l'Etat se décidoient à la pluralité des voix, étoient le plus sûr rempart de la liberté des Nations Celtiques. Tant que ces Assemblées subsisterent, il ne fut pas possible aux grands Seigneurs de mettre les Peuples sous le joug.

Les Celtes prenoient toutes ces précautions, pour empêcher qu'on ne donnât au-dedans quelque atteinte à leur liberté; mais ils ne la défendoient pas avec moins de vigueur

Les Celtes défendoient leur liberté avec vigueur contre les ennemis de dehors.

(8) Justin. II. 3. Ephorus ap. Strabon. VII. 3. Tacit. Germ. 28. & 44.

» ment les Peuples des Gaules, que
 » ceux de l'Espagne. Les Gaulois,
 » tombant tous à la fois sur les Ro-
 » mains, avec des Armées fort nom-
 » breuses à la vérité, mais encore
 » plus mal conduites, ne firent qu'aug-
 » menter le nombre des vaincus : au
 » lieu que les Espagnols firent traî-
 » ner la guerre, en la partageant, &
 » en disputant le terrain pied à pied ».

La réflexion de Strabon est juste.
 Mais cet Auteur semble n'être pas
 d'accord avec lui-même, puisqu'il
 dit ailleurs (10) que » l'Espagne
 » étoit partagée en beaucoup de pe-
 » tits Etats; ce qui fut cause que les
 » Carthaginois, & ensuite les Ro-
 » mains, la soumirent plus facile-
 » ment, parce qu'ils subjuguèrent un
 » Peuple après l'autre ».

Cependant il est aisé de faire dis-
 paraître la contradiction. L'union
 des Gaulois leur auroit été salutai-

(10) Strabo III. 158.

re, s'ils avoient eu plus de conduite, s'ils n'avoient pas été assez imprudens pour s'imaginer qu'ils pourroient accabler les Romains par le seul nombre de leurs Armées. Les seuls Espagnols, qui avoient infiniment plus de conduite que les Gaulois, auroient été invincibles, s'ils eussent été capables de se réunir contre des Ennemis qui en vouloient à la liberté commune.

On peut assurer que les Peuples Celtes ^{Les Celt} préféroient la liberté à la vie ^{préféroient} même : non-seulement parce qu'ils ^{liberté à} l'exposoient courageusement pour résister aux Ennemis qui vouloient les mettre sous le joug, mais encore parce qu'ils avoient tous pour principe, qu'il falloit préférer ce qu'ils appelloient une mort glorieuse à un honteux esclavage. Arminius disoit à ses Germains (11) :

(11) Tacit. Ann. II. 15.

» qu'il ne restoit qu'à maintenir
 » notre liberté , ou à périr avant
 » que de la perdre ». Effectivement , il y avoit longtems que ce principe étoit reçu & suivi dans toute la Celtique.

tuoi-
 ent
 mē-
 nes
 éviter la
 tude.

1°. Quand une Ville assiégée ne pouvoit plus se défendre , les Assiégés ne croyoient point devoir s'abaisser jusqu'à capituler & user de supplications auprès de l'Ennemi ; ils prenoient le parti (12) d'égorger leurs Femmes & leurs Enfans , & de se tuer ensuite eux-mêmes , pour ne pas tomber dans la servitude. La constance & la fidélité des Habitans de Sagunte (13) furent pour les Romains un grand sujet d'admiration ; cependant ils ne firent rien dans cette occasion , que les Peuples Celtes ne pratiquassent constamment , toutes

(12) Livius XLI. 11 Oros. lib. V. cap. 14. p. 272. Dio. Cass. lib. XLIX. p. 403. Polyb. II. 112.

(13) Livius XXI. 4. Silius II. v. 611.

DES CELTES, Livre II. 423

es fois qu'ils se trouvoient réduits à choisir entre la mort & la perte de leur liberté.

2°. Une Armée étoit-elle obligée de se retirer avec précipitation ? Manquoit-elle de voitures pour emporter ceux qui n'étoient pas en état de suivre à pied (14) ? On tuoit sans façon les malades & les blessés : ceux-ci , bien loin de se plaindre d'un traitement si rigoureux , demandoient avec empressement qu'on leur ôtât la vie , plutôt que de les abandonner à la merci des Ennemis.

C'est ainsi que l'on se comporta envers Brennus (15) : dangereusement blessé , il voyoit qu'il lui étoit impossible de sortir avec honneur de l'expédition qu'il avoit entreprise contre la Grèce ; une partie de son Armée avoit été ruinée par l'Enne-

(14) Nicol. Damasc. ap. Stobæum Serm. CLXXI. p. 585. Curtius lib. V. 6.

(15) Fragment. Diod. Sic. ex lib. XXII. in Excerpt. Legat. Hoëschel. p. 158.

mi : la faim , le froid , & la débauche du Soldat , avoient détruit presque tout le reste. Cet homme célèbre assemble les Troupes qui lui restoient , & leur conseille de brûler leur chariots , de le tuer lui-même avec tous les blessés , & de se retirer ensuite avec toute la diligence possible. Son avis fut ponctuellement exécuté. Chicorius (16) , à qui il avoit remis le commandement de l'Armée , fit tuer vingt mille malades ; Brennus lui-même n'auroit pas été épargné ; mais ce Général l'avoit déjà prévenu : il avoit pensé qu'il lui feroit plus glorieux de mourir de sa propre main (17).

Justin (18) rapporte au sujet des mêmes Gaulois une autre action

(16) *Fragm. Diod. Sic. ex lib. XXII. in Excerpt. Leg. Hoefchel. p. 158. Pausan. Phoc. cap. 23. p. 855.*

(17) *Diodor. ubi suprâ. Justin. XXIV. 8. Pausan. Phoc. 23 p. 856.*

(18) *Justin. XXVI. 2.*

bien mémorable. Ils étoient sur le point de donner bataille à Antigonus; mais, au lieu de leur être favorables, les auspices présageoient une défaite totale de leur Armée : ils tuèrent leurs Femmes & leurs Enfants, & allèrent ensuite chercher dans le combat la mort que les Auspices leur avoient annoncée.

On voit aussi dans Paul Diacre (19), que Grimoald, fait depuis Roi des Lombards, faillit à être tué dans une retraite par son propre frère; il valoit mieux, disoit celui-ci, que ce jeune garçon périt par l'épée que de subir le joug de la servitude.

3°. Les Soldats Celtes avoient-ils le malheur de tomber entre les mains de l'Ennemi? Le Vainqueur prétendoit-il les traiter, non-seulement en Prisonniers, mais encore en Esclaves? Les mettoit-on en prison? Les

(19) Paul, Diac. Hist. Long. IV. 12. p. 402.

chargeoit-on de chaînes? Les condamnoit-on au travail? Cette double captivité leur paroissoit extrêmement dure & insupportable (20) ; il n'y avoit rien de plus ordinaire que de voir les Prisonniers Scythes & Celtes se détruire eux-mêmes par toute sorte de moyens.

Ainsi , par un stratagème , Cyrus avoit fait prisonnier Spargapises , fils de la Reine Tomyris (21) ; mais , lorsque celui-ci fut revenu de son ivresse , lorsqu'il se vit chargé de chaînes , il demanda avec instance qu'on le déliât pour un moment : l'ayant obtenu , il se tua sur le champ. Les Gallo-Grecs , dit Florus (22) , que l'on avoit enchaînés , donnerent aux Romains le spectacle du monde le plus extraordinaire. On les voyoit

(20) Oros. V. 14. p. 272. Dio. XLIX. p. 403. LV. p. 551. & seq.

(21) Herodot. I. 213.

(22) Florus II. 11. IV. 12.

DES CELTES, *Livre II.* 429

ordre leurs chaînes, se présenter la gorge l'un à l'autre, & se rendre service de s'étrangler réciproquement.

Enfin, & c'est ce qu'il y a ici de plus surprenant, au lieu de plier sous joug & d'adoucir l'humeur féroce & indomptable de leurs maris, les femmes des Celtes se montroient encore plus ardentes à défendre la liberté. Elles étoient les premières à encourager les hommes, non-seulement par des prières & par des exhortations, mais encore par leur propre exemple, à perdre plutôt la vie que la liberté.

Les femmes des Celtes témoignent le même attachement pour la liberté.

Tacite dit (23) que les Germains craignent la servitude, non-seulement pour eux, mais surtout pour leurs femmes, auxquelles l'esclavage paroît encore plus insupportable qu'aux maris. Dion Cassius remar-

(23) Voy. ci-dessous note (26).

que aussi (24) que les femmes des Dalmates s'obstinoient à défendre la liberté , même contre le sentiment de leurs maris , & qu'elles étoient disposées à tout souffrir , plutôt que la servitude.

Quand les Armées étoient sur le point d'en venir à une bataille (25), on voyoit les femmes se mêler parmi les Troupes, conjurer leurs maris & leurs enfans, les mains jointes & avec larmes, de combattre vaillamment, & de ne pas souffrir qu'elles tombassent dans une honteuse servitude.

Quand une Armée commençoit à plier (26), elles couroient comme des furieuses au devant des fuyards: elles les contraignoient, à force de prières, de reproches, de menaces

(24) Dio. LVI p. 581.

(25) Cæsar l. 51. Tacit. Ann. IV. 51 XIV 29.

(26) Tacit. German. 7 8. & Histor. IV. 18.
Nicol Damasc. ap. Stobæum Serm. GLXXII
p. 585.

DES CELTES, *Livre II.* 431

& de coups, à retourner au combat, pour y chercher la mort ou la victoire.

On fait ce que les femmes des Perses firent dans une semblable occasion (27). Leur Armée avoit été soufflée par celle des Médes, & lâchoit pied insensiblement. Les Soldats qui fuyoient, trouverent sur leurs pas, les uns leurs femmes, les autres leurs meres, qui les prièrent de retourner à l'ennemi. Comme ils balançoient, elles se découvrirent en leur criant : » où courez-vous, lâches ? Voulez-vous rentrer d'où vous êtes sortis « ? Ce reproche fit une telle impression sur les Perses qu'ils retournerent sur le champ au combat, & gagnerent la bataille.

(27) Plutarch. de Virt. Mul. Tom. II. 246. Justin I. 6 Oros. lib. I. cap. 20. p. 52. Suidas in Θεικὸν πλῆθος Tom. II. 197.) Telés rapportoit qu'une femme Lacédémonienne fit la même chose en voyant fuir ses fils. (ap. Stobæum Sermon. CCLIV. p. 346.)

Après cela , il est facile de se représenter ce qui devoit arriver quand une Armée venoit d'être taillée en pièces, & que les affaires étoient entièrement désespérées. Quelques exemples montreront à quelles extrémités les femmes des Celtes étoient capables de porter les choses pour se préserver de la servitude.

» Les Embrons , dit Plutarque
 » (28) , ayant été battus par Marius
 » près d'Aix en Provence , furent
 » poursuivis jusqu'à leurs Chariots.
 » L'Armée victorieuse trouva dans
 » cet endroit les femmes des Am-
 » brons qui s'étoient pourvues d'é-
 » pées & de haches : elles jettoient
 » des cris effroyables : elles résis-
 » toient également aux fuyards &
 » à ceux qui les poursuivoient. Aux
 » uns , comme à des traitres ; aux

(28) Plutarch. in Mario Tom. I. 417.

autres ;

ES CELTES, *Livre II.* 433

es , comme à des ennemis.
s se mêloient parmi les com-
ans , arrachoient avec leurs
ns nues les boucliers des Ro-
ns , empoignoient leurs épées ,
conservant leur colère jusqu'à
mort , elles se laissoient percer
racher en pièces , sans lâcher
e «.

Teutons furent défait trois
atre jours après les Ambrons.
ible que leurs femmes fussent
; emportées & moins furieu-
nais elles témoignèrent le mê-
mour pour la liberté. voyant
leur Armée détruite , dissipée
sonnière, elles envoyèrent de-
er (29) trois choses à Marius ;

Valer. Max. lib. V. cap. 6. Hieron. ep.
ieront. Tom. I. p. 58. Oros. V. 16. p. 281.
III. 3.) Florus attribue cette Ambassade
mes des Cimbres. Il y a apparence qu'il
pe en cela comme en bien d'autres cho-
Auteur n'est rien moins qu'exact dans ses
ns. On aura souvent occasion d'en avertir.
ne II, T

1°. la liberté , c'est-à-dire ,
ne les réduisît point à la condition
des esclaves ; 2°. qu'on leur p
de ne point attenter à leur cha
3°. qu'on les employât à servir
Vestales. Ces demandes leur
été refusées , elles écrasèrent
enfans contre des pierres , &
demain on les trouva toutes , c
dues , ou mortes dans leur sa

Les femmes des Cimbres , c
rent exterminés l'année suiv
surpassèrent en férocité cell
Ambrons & celles des Te
» Les Romains, dit encore Plu
» (30), ayant poursuivi les C
» jusqu'à leur camp , y vin
» éffroyable spectacle. Les f
» barbares , vêtues de noir ,
» noient debout sur leurs ch
» & tuoient les fuyards , fan
» gner ni Mari , ni Pere , ni

(30) Plutarch. in Marij Tom. I. 419.
36. p. 283.

DES CELTES, *Livre II.* 435

étrangloient leurs enfans ,
toient sous les roues des
ts , après quoi elles se cou-
elles-mêmes la gorge. On
uva , dit-on , une pendue à
le d'un chariot , qui avoit
fant pendu à chaque pied.
oute aussi que les hommes ,
avant pas assez d'arbres pour
dre , s'attachoient par le cou
ornes ou aux jarrets de leurs
 , & piquoient ensuite ces
ux avec un aiguillon , pour
re traîner & écraser. « Il
quelque chose de semblable
d'Auguste (31). Les meres ,
se , écrasoient leurs enfans
erre , & les jettoient au vi-
ennemis.

toit pas seulement dans le dé-
que la perte d'une bataille est
de causer, que les femmes des

of. VI. 21. p. 391, Florus IV. 12.

Germains se montroient si fi
 fes. Elles étoient les mêmes de
 froid , & lorsqu'on leur laiffa
 tems de réfléchir mûrement
 parti qu'elles avoient à prendre
 que Dion Caffius rapportoit de
 quelques Femmes Celtes & Allema
 qui étoient prifonnières par
 Romains du tems de l'Empereur
 racalla , eft trop remarquable
 être paffé fous filence. » El
 » vouloient pas fouffrir qu'
 » traitât en esclaves , dit cet
 » rien (32) ; l'Empereur leur
 » pofer de choifir entre ces de
 » tis , ou d'être vendues , ou
 » massacrées. Elles préféreren
 » tes la mort , & l'Empereur n
 » pas laiffé de les vendre pub
 » ment , elles s'ôtèrent toutes
 » Il y en eut même qui tueren
 » mièrement leurs enfans «.

(32) Dio. in Except. Valef. lib. LX
 750. Xiphilin. p. 876.

DES CELTES, Livre II. 437

Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y que les femmes des Germains , fussent capables d'en venir à ces extrémités. Les Germains étoient , à cet égard , les plus féroces de tous les Celtes ; mais cela n'empêche pas qu'on ne trouve de semblables exemples chez les Espagnols (33) , les Gaulois (34) , les Dalmates (35) , les Illyriens (36). Strabon remarque même (37) qu'ils étoient communs parmi tous les Peuples Celtes de la Thrace.

Il n'y avoit pas , jusqu'aux enfans , dans ces occasions, ne suivissent aveuglément l'exemple & les leçons de

33) Voy. ci-dessous note (39).

34) Plutarque rapporte que Jules-César, ayant vaincu les Helvétiens , trouva encore une vive résistance près des chariots & du Camp des Ennemis. Les hommes , les femmes & même les enfans se défendirent jusqu'à la mort & se laissent tailler en pièces. (Plutarch. Cæs. T. I. 716.)

35) Dio LVI. p. 58.

36) Appian Illyr. p. 1205.

37) Voy. ci-dessous note (39).

leurs Meres. Orofe, après avoir
 lé de ces Gaulois (38) qui fu-
 lerent avec leurs femmes &
 enfans pour ne pas tomber en
 mains des Romains, ajoute
 » de toute la Nation, il ne re-
 » un feul enfant que l'amour
 » vie fut capable de retenir
 » fervitude «.

On voit auffi, dans Strabon
 » qu'un jeune Efpagnol ,
 » toute fa famille dans les fe-
 » ayant trouvé par hafard un
 » s'en fervit pour exécuter
 » que fon pere lui avoit do-
 » les tirer de la fervitude. Il
 » pere , fa mere & tous fes
 » Une femme rendit le même
 » ce à d'autres prifonniers ».

Il eft donc conftant que les
 ples Celtes préféroient vé-
 ment la liberté à la vie. M

(38) Orof. V. 14. p. 272. & ci deff. n

(39) Strabo III. 164.

ur pour la liberté étoit-il une
u ? C'est une question qu'il ne
pas difficile de décider.

a liberté est un bien , en tant
lle délivre l'homme d'une dé-
lance qui lui impose la néces-
de faire ou de souffrir des cho-
ontraires à la raison & à ses vé-
les intérêts (40). Mais quand un

2) La liberté peut être considérée sous dif-
r rapports , naturellement , ou politique-
La liberté naturelle consiste à faire ce que
eut : au contraire , la liberté politique se
te qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vou-
conformément à l'opinion de la Société
laquelle on vit , & à n'être point con-
: à faire ce qui pourroit blesser cette opi-

La liberté dont les Peuples Celtes étoient
eux tenoit, sans doute, beaucoup de la pre-
e. Mais sous quelque rapport qu'on l'en-
e , elle peut être un bien lors même qu'elle
re l'homme d'une dépendance qui le for-
t de faire ou de souffrir des choses confor-
à la raison , mais contraires à son opinion ,
celle du Peuple dont il est membre. Il y a
hoses qui peuvent être un mal relatif. Le
nal de Varus parut insupportable aux Ger-
s. Celui que Justinien érigea chez les La-
s, pour faire le procès au meurtrier de leur

homme libre se permet à lui
des choses injustes & mauvais
liberté dégénère en licence :
vient le plus grand de tous les
tant pour lui-même , que pour
qui sont obligés de vivre avec

C'est ce qu'on voyoit ordi-
ment parmi les Peuples Celtes
jours ennemis de la servitude
l'étoient bien souvent de con-
pendance raisonnable qui est
ment nécessaire pour soutenir
& pour le rendre florissant. Ils
fissoient eux-mêmes leurs Princes
leurs Magistrats. Mais ces
ne jouissoient ordinairement

Roi , leur parut une chose horrible &
Mithridate , haranguant contre les Rois
leur reproche les formalités de leur justice
Parthes ne purent supporter un Roi qui
été élevé à Rome , se rendit affable &
ble à tout le monde. La liberté même
pas paru insupportable à des Peuples
toient pas accoutumés à en jouir ? C'est
qu'un air pur est nuisible à ceux qui
dans des Pays marécageux.

d'une autorité précaire : le Peuple , qui se plaisoit au changement de Maître & de domination (41), les déposoit aussi facilement qu'il les avoit établis.

Les Peuples Celtes ne se laissoient point asservir. Ils décidoient souverainement de tout ce qui intéressoit le bien de l'Etat. Mais ils étoient incapables de bien conduire les affaires parceque les Factions, entre lesquelles ils étoient partagés , préféroient leur intérêt particulier au bien public ; parce que dans chaque Faction l'avis le plus violent l'emportoit ordinairement sur l'avis le plus sage.

Les Celtes ne supportoient aucune charge. Mais le métier qu'ils faisoient tous , exposoit continuellement , non-seulement leurs biens , mais encore leur liberté & leur vie ,

(41) Tutor. ap. Tacit. Hist. IV. 76. Casar LL. 3. VL. 5. VL. 20.

chaque Etat étant presque toujours en Guerre avec quelqu'un des voisins.

Les Celtes avoient aussi de mauvaises Loix. Mais elles étoient souvent anéanties, les Particuliers se réservant le privilège de faire la Loi à côté, toutes les fois qu'ils jugeoient à propos, pour régler leurs différens à la pointe de l'épée ; ce privilège étoit devenu le fond d'une véritable oppression, le plus dangereux écueil de la Liberté (42), parce qu'il soumettoit tout le monde au plus fort.

Au lieu de cela, sous une

(42) Il y a là bien des choses qui ne sont pas exactes. Le privilège de décider les différens à la pointe de l'épée blesse certainement les principes de la justice. Cet expédient peut faire du bien & nuire également à l'innocent & au coupable ; mais on n'y reconnoît point d'oppression. L'exception à la Loi civile étoit aussi une Loi. Les Peuples Celtes se faisoient gloire de leur Liberté. Ils n'avoient pas restreint leur liberté ; mais ils n'ont pas voulu jusqu'à se soumettre toujours indéfiniment.

nation étrangère , la vie des Celtes (43) étoit dans une pleine sûreté. En payant le tribut qui leur étoit imposé , ils jouissoient tranquillement du fruit de leurs terres , & de leurs autres biens (44).

Loi civile : telle étoit leur volonté : tel étoit le sentiment de leur indépendance ; ils se seroient crus opprimés par tout ce qui auroit choqué leur opinion. Voy. ci-dessus note (40). Cette opinion pouvoit être nuisible au Particulier & même, si l'on veut, au Peuple entier. Mais le mal qu'on n'a qu'autant qu'on le veut, n'est plus un mal. La vie des Sauvages seroit un malheur pour les Habitans d'un Pays policé , pour des Européens : la manière de vivre de ceux-ci seroit pour les autres une servitude. L'Hottentot , qui , après avoir servi long-tems & honorablement dans les Troupes de Hollande , aime mieux rejoindre ses semblables , le prouve invinciblement.

(43) Strabo IV. 195.

(44) La tranquillité civile n'est pas toujours un bien. Peut-on se croire heureux de n'en être redevable qu'à des marques de servitude ? N'est-il pas naturel & conforme à la raison qu'un Peuple regarde comme un malheur d'être soumis à un autre Peuple , de lui payer tribut , de lui devoir sa sûreté , son repos & même d'être exposé à toutes les vicissitudes du Dominateur ?

Ce n'est d'ailleurs que depuis qu'ils ont été soumis par des étrangers, que les Sciences & les Arts les plus utiles ont commencé à fleurir parmi eux. Ainsi, tout considéré, cette servitude, qui leur paroissoit si redoutable, étoit un bien pour eux (45).

(45) La servitude ne peut jamais être un bien : elle est contraire à l'ordre de la nature : elle est dangereuse & pour le Maître & pour l'Esclave. A celui-ci, parce qu'il ne peut rien faire ni par vertu, ni par le sentiment de sa propre conscience : à celui-là, parce qu'il s'accoutume à manquer à toutes les vertus morales : il devient fier, prompt, dur, colère, voluptueux & cruel. Et qu'on ne dise pas que cela n'a lieu que de Particulier à Particulier : la même chose arrive de Peuple à Peuple. On ne peut en donner de meilleures preuves qu'en fixant les yeux sur les Romains & sur les Peuples qui leur furent soumis. Comment ceux-ci furent-ils traités ? Quels malheurs les Romains ne s'attirèrent-ils pas ? Le vainqueur & le vaincu se corrompoient réciproquement, & l'on ne vit plus que des hommes qui n'en méritoient pas le nom. Ne seroit-il pas à désirer que les Celtes eussent connu les Sciences & les Arts utiles par quelque voie moins empoisonnée ?

DES CELTES, *Livre II.* 445

Pline a fait sur ce sujet une fort belle remarque. Il dit (46) que la fortune punit la plupart des Peuples de la Germanie, par cela même qu'elle empêche qu'ils ne soient soumis à la domination des Romains (47). Il a raison : les Espagnols, les Bre-

(46) Plin. XVI p. 224. 225.

(47) La remarque de Pline est digne d'un Romain qui comptoit pour rien tous ceux qui n'étoient pas soumis à sa République. Comment se persuaderoit-on que les Espagnols, les Bretons, les Gaulois, les Germains ont été plus heureux sous la domination des Romains qu'avant d'être soumis? L'Histoire ne s'accorde pas avec cette idée. Pour ne pas multiplier les exemples, on se contentera de la réponse que fit à Tibère *Baton* le Dalmate. Cet Empereur lui demanda pourquoi ses compatriotes avoient voulu se soustraire à la domination des Romains, pourquoi ils avoient persisté si long-tems dans la rébellion « C'est à vous, répondit *Baton*, c'est à vous mêmes que vous devez vous en prendre : » pour garder vos troupeaux, vous envoyez non pas des Bergers sages & des Chiens fidèles, mais des Loups cruels qui les dévorent. » *Dio. Hist. Rom. lib. LV. Anno V. C. 761.* D'ailleurs, mal pour mal, celui que l'on se fait à soi-même est toujours moins insupportable : *volenti non fit injuria.*

tons , les Gaulois , les Germains ont été plus heureux sous l'Empire des Romains , que lorsqu'ils étoient leurs propres Maîtres , & qu'on voyoit toujours en armes pour détruire les uns les autres.

Malgré cela , s'ils ne pouvoient s'accoutumer à la domination d'étrangers , c'est uniquement (48) parce qu'ils aimoient la liberté, comme les bêtes féroces que rien ne peut dompter (49). Incapables de fléchir

(48) Seneca de Ira lib. II. cap. 15. p. 4
Eumen. Panegy. constantini cap. XII. p. 210

(49) Il n'est point extraordinaire que ces Peuples ne pussent pas s'accoutumer à la domination des Etrangers. Sans ressembler aux Bêtes féroces, est-il aujourd'hui aucun Peuple qui les imite ? Il faut donc croire que M. Peltier, d'ailleurs très-judicieux, s'est laissé prévenir contre les défauts des Peuples Celtes. étoient grands sans doute les vices de nos Pères mais c'étoit le malheur du tems ; & si l'on considère l'ensemble des événemens qui ont succédé à leur manière de vivre, à leur frugalité, à leurs maximes sur l'hospitalité, à l'éloignement qui témoignoit pour tout ce qui est bas, tempé-

Sous aucun joug , ils l'étoient encore plus de se gouverner eux-mêmes d'une manière sage & raisonnable.

CHAPITRE XVI.

LA valeur étoit (1) aussi une vertu commune à tous les Peuples Celtes. C'étoit même celle de toutes les vertus dont ils faisoient le plus grand cas (2). Tout les y conduisoit. 1°. L'éducation qu'ils recevoient. N'apprenant point d'autre métier que celui des armes , le seul objet de leur émulation étoit de se distin-

La valeur étoit la grande vertu des Peuples Celtes.

& indigne de l'homme , peut-être regrettera-t-on leur première grossièreté ?

(1) Veget lib. I. cap. 2. Strabo IV. 195-196. Julian. ap. Cyrill. lib. IV. p. 116. César I. 39. Appian: Celtic. p. 1192. Seneca de Ira lib. II. cap. 11. p. 399. Dio. Cass. lib. XLIX. p. 413. Solin. cap. XXXIV. p. 250. Herodot. IV. 93. Isidor. Orig IX. 2. p. 104. & Chron. p. 730.

(2) Voy. ci-dessus chap. XII. p. 282. & suiv.

guer dans les Guerres & combats. 2°. les Loix de l'Etat. Tous les égards , toutes les considérations étoient pour les Braves. Il n'y avoit point de lieu qu'il n'y avoit rien de plus honorable qu'un Scythe ou un Celte plus que la poltronerie. 3°. Le grand intérêt. Le grand moyen de fortune , de recevoir des présents de tous côtés , d'avoir une portion du butin que l'on faisoit sur l'ennemi , de gagner des dépouilles. Ils se décidoient le plus souvent par la force des armes , c'étoit le courage. 4°. La Religion faisoit regarder la valeur comme un devoir sacré. Méprisant la vie par l'espérance qu'ils avoient de vivre éternellement , ils s'imaginoient que la gloire étoit le seul chemin qui conduisoit à l'immortalité : ils

(3) Appian. Celt. p. 1192. Hegesippus in Biblioth. Patr. Tom. VI. p. 448. Cass. de Trajano. p. 327.

le le degré de valeur auquel chacun arrivoit ici bas , feroit la mesure la gloire & de la félicité dont il viroit dans une autre vie.

Ces considérations les portoient s'engager à la valeur par des vœux ^{Les Celtes s'engagoient à la valeur par des vœux solennels.} lemnels. Ils prêtoient ferment , les uns , de ne se raser (4) ni la tête , ni la barbe , ou de ne point quitter (5) des anneaux de fer qui étoient parmi eux des marques de bravitude ; les autres , de ne point porter (6) leur baudrier , de n'enlever sous aucun toit (7) , & de ne voir ni Pere , ni Mere , ni Femme , ni Enfans , qu'ils n'eussent triomphé de leurs Ennemis. Tous , sans exception , avoient coutume (8) ,

(4) Silius Italic. IV. v. 201. Tacit. Germ. 32. Hiftor. IV. 61. Gregor. Tur. lib. V. cap. 15. 337. Fredegar. p. 736.

(5) Tacit. Germ. 31.

(6) Florus II. 4.

(7) Cæfar VII. 66.

(8) Virgil. Georg. II. 497. Amm. Marcell.

quand ils étoient sur le point de livrer bataille , de faire serment qu'ils se comporteroient en gens de cœur

Ils avoient
pour devise
qu'il faut
vaincre ou
mourir.

Après cela, il ne faut pas être surpris que les Scythes & les Celtes fussent , généralement parlant , de bons soldats. Ils avoient pour devise , qu'il falloit *vaincre ou mourir* (9) ; quoiqu'on les accusât généralement d'être fanfarons à l'exces de témoigner un trop grand mépris pour les Ennemis qu'ils avoient combattre , il faut avouer cependant que les Peuples les plus belliqueux ne leur ont jamais contesté ni le courage , ni l'intrépidité.

Les Romains
eux-mêmes
ont rendu
justice à la va-

Quand les Romains apprirent les connoître pour la première fois (10), ils jugerent que ces Peuples

lib. XXXI. cap. 7. p. 632. Prudentius contra Symmach. II. v. 696) Voyez un semblable serment des Samnites dans Tite-Live lib. X. 38.

(9) Nicol. Damasc. cap. Stob. Serm. XLVII p. 168. Justin. XLIV. 2.

(10) Flor. I. 13. Justin. XXXVIII. 4.

étoient nés pour la ruine des Villes , ^{leur des Cel-} & pour la destruction du genre hu-^{tes.} main. Deux choses montrent surtout , combien la terreur du nom Gaulois étoit grande au milieu de cette puissante République. La première , c'est que pendant des siècles entiers (11) on s'étoit tenu sur la défensive avec les Gaulois , quoiqu'ils fussent les plus proches voisins des Romains , du côté du Nord. La seconde , c'est que la Loi (12) , qui dispensoit les Sacrificateurs & les Vieillards d'aller à la guerre , en exceptoit la guerre avec les Gaulois : tous les Citoyens étoient alors obligés de prendre les armes.

Effectivement , dit Saluste (13) , la valeur du Peuple Romain a sub-

(11) Cicero de Princ. Conf. p. 1778.

(12) Appian. de Bello Civ. lib. II. p. 848. Plutarch. Camill. T. I. 151-152. & in Marcello Tom. I. p. 299. Cicero Epist. ad Attic. l. I. ep. 14.

(13) Salust. Bel. Jugurth. cap. ult.

jugué facilement les autres parties de l'Univers ; mais toutes les fois que nous nous sommes battus avec les Gaulois , depuis les tems les plus anciens jusqu'à notre siècle , il ne s'agissoit pas simplement de la gloire de notre Nation , mais de sa conservation & de son salut.

Cicéron fait une remarque toute semblable. Dans la guerre, dit-il (14), que nous avons eue à soutenir contre les Celtibères & contre les Cimbres , il n'étoit pas question de savoir lequel des deux Peuples commanderoit à l'autre ; mais lequel éviteroit d'être totalement exterminé.

Julien l'Apostat reconnoît aussi (15) que les Celtes , c'est-à-dire , les Gaulois & les Germains , passoient autrefois pour des Peuples invincibles : il avoue que c'étoit une

(14) Cicero Offic. lib. I. p. 3284.

(15) Julian. Orat. I. p. 34.

chose (16) presque incroyable qu'on eût vu un Soldat Celte tourner le dos à l'Ennemi.

Les Grecs en avoient jugé de même avant les Romains. La crainte des Gaulois, disoit Polybe (17), a causé de terribles inquiétudes aux Grecs, non-seulement du tems de nos Peres, mais encore dans notre propre siècle.

Les Grecs
aussi ont redouté la valeur des Celtes.

Justin, parlant des Gaulois qui ravagerent la Grèce, & qui passèrent ensuite dans l'Asie mineure, assure (18) que la terreur de leur nom étoit si grande, que les Rois mêmes qu'ils n'attaquoient pas, achetoient la paix en leur donnant de grandes sommes d'argent. Dans le Livre suivant il ajoute (19) que leur nom étoit si redouté en Orient,

(16) Julian. Orat. I. pag. 36.

(17) Polyb. II. 123.

(18) Justin. XXIV. 4.

(19) Justin XXV. 2. Livius XXXVIII. 16.

qu'il ne se faisoit aucune guerre où les Rois ne prissent à leur solde des Troupes Gauloises. Les Rois déposés n'avoient recours qu'à eux, comme s'ils n'avoient pu soutenir ou recouvrer leurs Etats que par la valeur des Gaulois.

Cette valeur ne mérite cependant pas qu'on en juge plus favorablement que de l'attachement qu'ils témoignaient pour la liberté. On ne dira pas ici que leur courage avoit quelque chose d'insensé & de contraire à la nature, qui porte chaque individu à se conserver. Plusieurs Auteurs graves ont assuré (20) que » les Celtes Septentrionaux , » & voisins de la Mer Océane, te- » noient à déshonneur de fuir quand » une maison venoit à s'écrouler,

(20) Aristot. Eudem. lib. III. cap. 1. & Nicomach. lib. III. cap. 10. Nicol. Damasc. ap. Stob. Serm. XLVIII. pag. 168. 178. Ælian. Var. Hist. XII. 23.

» ou que le feu s'y mettoit. On di-
 » soit encore , que quand il surve-
 » noit une inondation de la Mer ,
 » ils couroient tout armés au-de-
 » vant des flots , frapportoient sur les
 » ondes , comme s'ils avoient pu les
 » blesser , & se laissoient submerger
 » de peur qu'on ne pût les accuser
 » de craindre la mort , s'ils avoient
 » pris la fuite « (21).

(21) Quoiqu'en disent ces Auteurs graves ,
 on ne croira jamais qu'il y ait eu des Peuples
 entiers capables de se livrer à cette folie. Une
 extravagance peut aisément tomber dans l'esprit
 d'une ou de plusieurs personnes , mais com-
 ment supposer que des Peuples soient constam-
 ment fous jusqu'à s'obstiner, soit à ne pas sor-
 tir d'une maison qui s'écroule, ou que les flam-
 mes sont prêtes à dévorer, soit à se précipiter
 au-devant des flots lorsqu'il survenoit des inon-
 dations, soit à frapper les ondes & à se laisser
 submerger ? La nature inspire à tous les hom-
 mes le désir de sa propre conservation. On ima-
 ginerà bien que les passions & les préjugés peu-
 vent prévaloir à ce sentiment ; mais , au moins ,
 faut-il qu'ils aient un but , un objet quelcon-
 que. A-t-on jamais vu un Peuple entier s'escrimer
 & mettre l'épée à la main pour se battre

Strabon (22) se moque avec raison de ces fables qu'Aristote , Elie & Nicolas de Damas , n'auroient pas dû copier sur la foi d'un Ephore , qui , selon le même Strabon , étoit le premier qui les eût rapportées. Quoique les Celtes Septentrionaux & voisins de la Mer (23) fussent plus belliqueux que les autres , il est constant qu'ils n'ont jamais porté à ce point la bravoure & le mépris de la vie. Dans le fond on peut être véritablement courageux , sans prodiguer sa vie d'une manière aussi extravagante.

Les raisons qui portent à ne pas juger favorablement de la valeur des

contre un mur ? Ces idées sont au moins aussi absurdes que tout ce qui a été dit au sujet des Neures & des Phanésiens. Il seroit , sans doute , plus raisonnable d'attribuer à de semblables erreurs les méprises de ces Auteurs qu'on ne peut excuser d'avoir eu tant de crédulité.

(22) Strabo VII. 293.

(23) Strabo IV. 196. César I. 1. VI. 24. Julian. Orat. I. p. 34.

Peuples

uples Celtes, sont, premièrement, et la plupart de guerres qu'ils faisoient étoient injustes(24). Personne

24) Serait-il étonnant que la plupart des guerres que faisoient les Celtes fussent injustes ? Pour en juger sagement, il faut se transporter au tems où ces Peuples couvroient presque toute l'Europe. N'ayant pas été civilisés, étoient moins éloignés de la nature ; mais bornes étoient franchies, & il n'étoit question que de faire des progrès. Tout homme naturellement droit à tout ce qui lui est nécessaire ; mais, dès qu'il a existé des sociétés, le droit de premier occupant a tendu à former un droit exclusif. Ce droit, très-foible au commencement & même pendant plusieurs siècles, a varié chez les Celtes. D'abord, quoique réunis, ils ont réservé leur droit à tout, leur droit à la communauté des biens de la terre. Ils ne respectent pas leurs voisins ; ils pillent & enlèvent leurs récoltes ; mais ceux-ci s'y opposent pour défendre leur droit de premier occupant & ce qu'ils devoient à leur travail. Delà naît ce droit du plus fort que les Celtes invoquent : cela étoit plus court que de faire valoir le droit que la nature accorde à tous les hommes sur toutes les choses de la terre. Les Celtes usèrent ensuite du droit de premier occupant ; & , pour le mettre hors d'atteinte, ils faisoient autour d'eux de vastes déserts ; mais ils ne fixoient pas au même endroit, ils portoient d'un lieu à un autre la même manière de vivre.

ne disputera le nom de brave à
homme qui expose courageusen
sa vie , pour sauver un Peuple , in
tement attaqué , de la ruine &

Cependant, ne cultivant pas assez de terres
leur subsistance, ils alloient chercher ailleurs
quoi vivre. Cette habitude, & peut-être e
la nécessité de mettre la paix au-dedans
mille autres causes dont on ne sauroit tro
dre raison , ont établi cet état de guerre
que continuel qui agitoit les premiers Pe
L'état de nature & l'état civil qui s'étab
insensiblement, se choquoient à chaque in
Il étoit impossible qu'il ne se commît pas
coup d'injustices , parce qu'il n'étoit pas
ble que tous les hommes concourussent en
me-tems à perdre leur état de nature pour
sous le joug de l'état civil : la raison ne p
que grossièrement, & lors même qu'elle ve
établir la propriété exclusive , une espèce
tinct la ramenoit au droit universel. En s
dant le premier occupant, on ne croyoit p
core devoir respecter ce droit dans les a
Cette résistance & cette contradiction for
injustice , mais une injustice inévitable.
la source de toute la barbarie qu'on rep
aux anciens Peuples. Cette accusation est
être moins raisonnable qu'on ne pense.
civil a succédé : la raison s'est développée
a dû prendre tout son empire ; & les gr
sont-elles toujours justes ?

oppression dont il est menacé. Mais si l'on honore d'un si glorieux titre le brigand, qui fait la guerre pour le piller, un Mercenaire que l'on paye pour répandre le sang humain, & pour accabler la bonne cause ; c'est en vérité abuser étrangement des termes, c'est confondre la violence & l'oppression avec la défense légitime de soi-même ; c'est estimer le massacre & le brigandage.

En second lieu, la valeur des peuples Celtes (25) n'étoit ordinairement qu'une colère aveugle ; impétueuse & brutale ; ils n'écoutoient aucun conseil. Dès qu'ils voyoient (26) l'Ennemi, ils tomboient sur lui avec une rapidité

(25) Polyb. II. 12. Strabo IV. 195. Seneca de Ira lib. I. cap. 11. p. 398-399.

(26) C'est ce que Plutarque in Mario Tom. I. 412. dit des Cimbres. Ammien Marcellin. VI. 13. p. 146. dit la même chose des Allemands.

fans avoir examiné si le
caſion étoient favorable
poſſible de forcer l'Enn
poſte, & ſi leur valeur
tirer du danger auquel
ſoient (27).

Delà naiſſoient o
deux inconvéniens. L
c'eſt qu'ils périſſoient
vent ſans aucun fruit (2
qu'ils faiſoient, dans
choc, des efforts incroy
leur, qu'ils mourôient

(27) Tout cela ſuppoſe un

gens de cœur, qu'ils ne s'effrayoient l'aucun danger (29), qu'ils ne se laissoient point abattre à la vue d'une mort présente & inévitable. Mais aussi la plupart (30) se faisoient tuer comme des bêtes féroces, qui courent au pieu pour l'enfoncer davantage.

L'autre inconvénient étoit, que ce feu, avec lequel ils commençoient l'action, se ralentissoit insensiblement, & s'éteignoit bientôt tout à fait. Ils auroient été invincibles, si la vigueur (31) des premiers efforts s'étoit soutenue jusqu'à la fin. Mais, comme ils épuisoient leurs forces au premier choc (32), ils étoient en-

(29) Herodian. de Germanis lib. I. p. 32. Horat. Carm. lib. IV. Od. 14. Sidon. Apoll. Pamegyr. Majorian. v. 250.

(30) Pausan. Phocic. XXI. p. 848. Seneca de Ira lib. III. cap. 3. p. 434.

(31) Polyb. II. 220. Justin XLI. 2. dit la même chose des Parthes.

(32) Livius V. 4. VII. 12. XXXVIII. 17. Dio.

age, quand il voyoit
le conduire à la victoi
tuosité ne servoit qu'à
à découvert, à le pré
danger, à faciliter fa
les Romains (33) ave
Maxime de se tenir sui
dans les commenceme
les qu'ils livroient au
leur laissoit jetter leur
on les menoit ensuite
troupeaux de mouton

Au reste, commen
on comme une vertu
qui n'étoit pas conduit
un courage que l'on

DES CELTES, *Livre II.* 463

On a eu raison de dire (34), que les Celtes appelloient valeur ce qui étoit dans le fond qu'une fureur, & quelque fois une rage de bêtes féroces.

CHAPITRE XVII.

SI le respect dû à la vérité n'a pas permis de donner de grands éloges à la valeur des Peuples Celtes & à l'amour qu'ils témoignent pour la liberté, il faut leur rendre plus de justice à l'égard de l'hospitalité qu'ils exerçoient tous de la manière du monde la plus louable. Cruels & barbares envers leurs ennemis, se livrant facilement aux contestations avec leurs meilleurs amis, en venant même avec eux jusqu'à se battre; ils dépouilloient

De l'hospitalité des Peuples Celtes.

(34) Florus de Cimbris III. 3. Appian. Cels. p. 1192. Agath. I. 15.

toute leur férocité (1) vis-à-vis des Etrangers & des Voyageurs qui étoient dans leur Pays, ou même en faveur des fugitifs qui venoient chercher une retraite.

I. Par-tout on se faisoit un plaisir de les recevoir; mais c'étoit avec une modération dont chacun s'acquittoit avec allégresse. On logeoit l'étranger, on lui donnoit à manger; & ce n'étoit qu'après ces démonstrations de bienveillance, qu'on lui demandoit de quel pays, de quelle condition il étoit, & qu'elles étoient les affaires qui l'avoient emmené chez eux. :
 » Gaulois, dit Diodore de Sicile, (2), invitent les Etrangers à leurs festins: après le repas ils leur mandent, qui ils sont, & ce qu'ils peuvent leur rendre service.

II. Non-seulement les Celtes

(1) Pomp. Mela lib. III. cap. 3. p. 62.
 cop. de Ædific lib III. cap. 7. p. 63.

(2) Diodor. Sicul. V. 212.

regardoient comme un crime de refuser leur maison & leur table à qui que ce fut , ils n'attendoient pas que les Etrangers vinssent leur demander le couvert. D'abord qu'ils apercevoient un Voyageur , ils courroient au - devant de lui , & le pressoient de venir loger chez eux. Il y avoit une espèce de jalousie & de contention entre les Particuliers , à qui l'emmeneroit. Celui que l'Etranger choisissoit pour son hôte , emportoit avec lui l'admiration de ses concitoyens , qui regardoient cette préférence comme une grace particulière que le Ciel n'accorde qu'à ceux qu'il chérit le plus (3).

(3) Ces sentimens supposent un caractère naturellement bon. Ils étonnent aujourd'hui la raison qui se vante tant de sa perfection & qui ne sçaurroit les imiter. Pour peu que l'on réfléchisse , il est aisé de reconnoître que les Celtes ne se montroient cruels , si l'on veut , qu'envers les malfaiteurs ou leurs ennemis , parce que c'étoit en cela que consistoit le choc de l'état de nature & de l'état civil. Du reste ils

Pour que l'on ne nous accuse pas de prêter ces beaux sentimens à des Barbares, il convient de rapporter les propres paroles de Diodore de Sicile. Cet Auteur, parlant des Celtibères, qui étoient l'un des Peuples les plus féroces de l'Espagne, remarque (4) que, » bien qu'ils se montraient » cruels envers les malfaiteurs, & » envers leurs ennemis, ils ne laissent pas d'être doux & humains » à l'égard des Etrangers qui passent dans leur Pays. Chacun, » dit l'Historien, les invite à venir » loger chez-lui. Il y a de la contention entre eux à qui les recevra. Ils louent ceux que les Etrangers préfèrent, & les croient bien-aimés de Dieu. »

respectoient les hommes & se montraient doux & humains à leur égard. Ce qui se passait chez eux, soit pour les délits, soit pour le jeu, &c. étoit un excès & un abus qui ne constituait pas un état.

(4) Diodor. Sicul. V. 215.

III. Les voyageurs ne payoient
 aucune part leur dépense. On les re-
 cevoit sans aucun intérêt, dans la
 seule vue de se faire des amis (5)
 et d'exercer un devoir de l'humani-
 té. » Si les Germains, disoit Ta-
 cite (6), demandent quelquefois
 un présent à l'Etranger qui se re-
 tire, celui-ci a coutume de l'ac-
 corder; mais il peut aussi en de-
 mander avec la même liberté. »

IV. Quand l'hôte n'étoit plus en
 tat de nourrir son Etranger, au lieu
 de le renvoyer, il lui ménageoit
 un autre hospice. » Il n'y a point de
 Nation, ce sont encore les pa-
 roles de Tacite (7), où l'on se

(5) Nicol. Damasc. ap. Stobæum Serm. V.
 p. 40. & CXXXVI. p. 400.) Les *Thyniens*, dont
 parle Nicolas de Damas, étoient un Peuple
 Scythe qui avoit passé de Thrace en Asie.
 (Strabo VII. 295.) Le nom de *By-Thiniens*
 marque que ce Peuple étoit voisin des Thy-
 niens.

(6) Voy. la note suivante.

(7) Tacit. German. cap. 21.

» plaife plus à manger enf
 » & à recevoir les Etrange
 » chez les Germains. Ils re
 » comme un crime de refufe
 » trée de leur maifon à qui
 » foit. Chacun apprête à m
 » fes hôtes , à proportion
 » moyens. Quand les pro
 » viennent à manquer , ce
 » jufqu'alors avoit été l'hôte
 » tre à l'autre un hospice ,
 » accompagne. Ils vont enf
 » fans être invités , dans l'u
 » maifons voisines. Il n'impo
 » me où ils aillent. Par-tout
 » reçus avec la même human
 » ne met aucune différence
 » les perfonnes connues &
 » nues par rapport aux dro
 » l'hospitalité. »

V. Quand un Celte étoit
 vaincu d'avoir refusé le cou
 un Etranger , il étoit non-feu
 regardé avec exécration par les

toyens, mais encore il étoit condamné à une amende pécuniaire par les Magistrats. Peut-on lire sans admiration cette Loi des Bourguignons (8) :

» Quiconque aura refusé sa maison
 » ou son feu à un Etranger, payera
 » trois écus d'amende. Si un homme,
 » qui voyage pour ses affaires parti-
 » culières, vient demander le cou-
 » vert à un Bourguignon, & que
 » l'on puisse prouver que de'ui-ci
 » ait montré à l'Etranger la maison
 » d'un Romain, le Bourguignon
 » payera au Romain trois écus; &
 » pareille somme au Fils (9). »

On voit là que les Bourguignons ; au lieu de regarder l'hospitalité comme une charge, la regardoient au

(8) Leg. Burgund. p. 282.

(9) Ces Loix ne semblent-elles pas être l'ouvrage de la Divinité? Et comment osons-nous traiter de barbares des hommes pour qui les droits de l'humanité étoient si sacrés? Si nous avons gagné d'un côté, nous avons certainement beaucoup perdu à bien des égards.

contraire comme une gloire qui ne falloit pas se laisser enlever. La même Loi porte , que le Métayer ou le Censier , qui aura refusé d'exercer l'hospitalité , sera fustigé ; que les Ambassadeurs étrangers pourront prendre , dans tous les endroits où ils coucheront , certaines provisions , & que la dépense sera bonifiée par la Communauté.

Cela s'accorde avec ce que pratiquoient les Mossyniens , Peuple Celte qui demouroit dans l'Asie mineure , du côté de Trébifonde (10). Cultivant la terre en commun (11) , ils en partageoient le revenu par égales portions , après avoir pris sur le tout une portion que l'on réservoir pour les Etrangers qui pouvoient passer dans le Pays. Les Lucains , qui descendoient d'un des

(10) Pompon. Mela I. cap. 19. p. 34.

(11) Nicol. Damasc. ap. Stobzum Serm. CLXV. p. 470.

plus anciens Peuples de l'Italie, c'est-à-dire, des Samnites (12), avoient aussi une Loi qui ressembloit assez à celle des Bourguignons. Elle condamnoit (13) à une amende celui qui refusoit sa porte à un Etranger.

VI. Non contents de recevoir leurs hôtes de la manière du monde la plus humaine, les Celtes regardoient encore ces mêmes Etrangers, comme des personnes sacrées, qu'un honnête homme devoit conduire, protéger, & défendre contre toute sorte de violences, fut-ce même au péril de sa vie.

On voit dans Jules - César (14) que les Germains regardoient, comme un crime, de faire quelque outrage aux Etrangers. Quand il en venoit chez eux, pour quel-

(12) Pim. Hist. Nat. III. 5.

(13) Ælian. Var. Hist. IV. 2.

(14) César VI. 24.

» que cause que ce fut , ils empê-
 » choient qu'on ne les insultât , &
 » les regardoient comme des per-
 » sonnes sacrées. Toutes les maisons
 » leur étoient ouvertes , & par-tout
 » on leur donnoit à manger. »

Aristote dit (15) que les Gau-
 lois conduisoient les Voyageurs &
 les gardoient à l'œil , parce qu'on
 punissoit ceux sur le territoire des-
 quels l'Etranger avoit souffert quel-
 qu'injure ou quelque dommage. Ni-
 colas de Damas avoit aussi remar-
 qué (16) que les Celtes , en géné-
 ral , punissoient beaucoup plus sévé-
 rement le meurtre d'un Etranger que
 celui d'un Citoyen. Il en coutoit la
 vie pour le premier de ces crimes ,
 au lieu que celui qui avoit commis
 le second , en étoit quitte pour un
 bannissement.

(15) Arist de Mir. Aud T I. p. 706.

(16) Nicol Damasc. ap. Stob. Serm. CLXV.
 p. 470.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici un exemple qui montrera combien les droits de l'hospitalité étoient sacrés parmi les Germains, jusques dans le sixième siècle.

Selon les constitutions des Lombards (17), la Dignité Royale devoit passer, après la mort du Roi *Vaces*, à un Prince nommé *Ildisgas*, ou *Ildisgal*. ce Prince, ayant été exclus du Trône par des intrigues qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici, se retira chez les Gépides. *Audouin*, Roi des Lombards, qui auroit voulu se tirer cette épine du pied, fit redemander *Ildisgal* aux Gépides ses voisins. La demande fut fortement appuyée par des Ambassadeurs que l'Empereur Justinien avoit envoyés pour la même fin. *Torisin*,

(17) Procop. Goth. III, 35. p. 549. & IV. 27. p. 645.

Roi des Gépides, qui venoit de faire tout nouvellement la paix avec les Romains & les Lombards, assembla là-dessus les Notables de son Royaume, pour leur exposer la demande qu'on lui faisoit, & le danger qu'il y avoit de la refuser. Le résultat unanime de l'Assemblée fut qu'il vaudroit mieux que les Gépides périssent totalement avec leurs femmes & leurs enfans, que de commettre un semblable sacrilège. Voilà un sentiment d'autant plus beau, qu'il fut soutenu, & que la Noblesse Gépide se montra insensible sur cet article (18).

Quoique les Sarmates fussent en-

(18) Que doit-on plus admirer, ou de l'injustice du Lombard & de Justinien son protecteur, ou de la générosité des Gépides? Ce Peuple ne sacrifioit pas à ses intérêts les droits de l'humanité. Il sçavoit que le malheureux est une chose sacrée, & la nature les avoit mieux instruits à cet égard, que tous les raffinemens de la législation Romaine. Cependant ceux là sont traités de barbares, ceux-ci croyent être les Législateurs de l'Univers.

core plus cruels & plus féroces que les Celtes, ils ne laissoient pas de s'humaniser de la même manière avec les Etrangers, & de faire le même cas de l'hospitalité. Helmodus, qui écrivoit dans le onzième siècle une *Chronique des Slaves*, c'est-à-dire, des Sarmates qui, de son tems, demeuroient au-delà de l'Elbe (19), avoue qu'il étoit extrêmement rare qu'un Esclavon refusât le couvert à un Etranger. Quand la chose arrivoit, il étoit permis de mettre le feu à la maison de celui qui avoit été assez lâche, assez avare, & assez dénaturé pour rebuter l'Etranger : chacun s'empressoit de venger l'outrage qu'il avoit fait à l'hospitalité.

(19) Helmold. Chron. Slav. cap. 32. p. 181.



CHAPITRE XVIII.

De la frugalité des Peuples Celtes.

ON a encore loué dans les Peuples Celtes, quelques autres vertus, la frugalité, la justice, l'union & la fidélité (1). Généralement parlant, ils mangeoient peu, & se nourrissoient des viandes les plus communes, sans rechercher ni la variété, ni la délicatesse des mets. Il est vrai que cette manière de vivre simple & frugale, sembloit être une nécessité plutôt qu'une vertu dans la plûpart des Peuples Celtes (2). Les

(1) Voy. ci-dessus Liv. II. chap. II. p. 11. note (6), &c. chap. III. p. 26-36. 46. 47.

(2) La nécessité a d'abord rendu presque tous les Peuples sobres. Leur vie étoit frugale & peu recherchée; & cette manière de vivre n'a été troublée que par l'invention des Arts qui procurent les commodités. Quelques uns les ont rejetées avec dédain: les autres s'y sont livrés, parce que la réflexion ne commandoit pas aux sens. Ces commodités se presentoient à eux peut-être à contre-tems: la raison n'a-

ils vivoient (3) dans une heureuse ignorance de tout ce qui peut flatter la sensualité de l'homme. Les autres, paresseux à l'excès, incapables de travailler pour avoir du pain, étoient bien éloignés de se donner la moindre peine pour se procurer un superflu dont l'homme peut se passer. D'autres s'accoutumoient à la disette (4) à cause de l'ingratitude du terroir qu'ils cultivoient. Ainsi, du tems de Jules-César. (5), les Germains vivoient fort sobrement, parce qu'ils étoient pauvres; mais l'abondance & les délicatesses que les vaisseaux étrangers apportoitent aux Gau-

voit pas encore pris assez d'empire, & leurs ennemis étoient assez vils pour les attaquer par cette voye, après s'y être eux-mêmes affujettis. Ceux-là se montroient plus raisonnables, & leur résistance étoit une vertu.

(3) Seneca de Ira I. 11. p. 199.

(4) Tacit. German. cap. 4.

(5) César VI. 24. Polybe II. 107. avoit déjà accusé les Gaulois de se gorger de viandes.

lois, les avoient jettés da
& dans la débauche.

Cependant on ne peut
ter qu'il n'y eût des Peuple
maissent la sobriété à ca
même, & qui ne la rech
par choix. Tels étoient (6
ges, les Nerviens, les S
ne souffroient pas que l'
tât dans leur Pays, ni vin,
des choses qui peuvent
esprits, & affoiblir le
» Renoncez, disoient les
» aux Habitans de Colo
» renoncez aux voluptés
» Romains se servent er
» utilement que des arm
» affoiblir leurs sujets. »

On voit même qu'en
Germanis & les Scythes
coutumés aux abstinences

(6) César I. 1. II. 15. IV. 2.

(7) Tacit. Hist. IV. 64.

DES CELTES, *Livre II*, 479

Appien remarque (8) que s'ils anquoient de vivres & de fourage, les Germains se nourrissoient d'herbes, & donnoient à leurs chevaux des écorces d'arbrisseaux. Ce nous apprend quelles étoient ces herbes (9). » L'herbe appelée Scytique est, dit-il, fort estimée par les Scythes, parce qu'elle les garantit de la faim & de la soif aussi long-tems qu'ils la tiennent dans la bouche. Ils employent aussi à cet usage, l'herbe appelée Hippage, c'est-à-dire, l'herbe de cheval, parce qu'elle produit le même effet sur les chevaux. On prétend qu'avec le secours de ces deux sortes d'herbes, les Scythes peuvent résister à la faim & à la soif jusqu'à douze jours entiers. »

Aussi un Roi des Scythes écrivoit

(8) Appian. Celt. p. 1192.

(9) Plin. lib. XXV. cap. 8. p. 407.

à Philippe, Roi de Macédoine (10) :
 « Vous commandez à des Macédo-
 niens, exercés à la guerre, &
 moi à des Scythes, qui sont de
 plus instruits à combattre contre
 la faim & contre la soif. » On
 prétend que les Sarmates (11) sup-
 portoient encore la faim plus long-
 tems; ils ne prenoient leurs repas
 que de trois en trois jours.

Les Celtes
 passaient
 pour aimer
 singulière-
 ment la jus-
 tice.

Plusieurs Auteurs représentent les
 Scythes & les Celtes, comme les
 plus justes & les plus équitables de
 tous les hommes. Justin, par exem-
 ple, dit (12) « que sans avoir des

(10) Plutarch. Apophth. Tom. II. p. 174.

(11) Lucan. III. v. 282. A. Gell. lib. IX.
 cap. 4. p. 246.) Nicolas de Damas. ap. Suid.
 Serm. CLXV. p. 470. semble dire tout le
 contraire. Σαυρομάται δια τριῶν ἡμερῶν σιτῶνται
 εἰς πλῆμυν. Mais il y a apparence que Sto-
 bée a mal extrait le passage de Nicolas de Da-
 mas, qui avoit tiré ce qu'il dit des Sarmates du
 même Auteur qu'Aulu-Gelle.

(12) Justin. II. 8.) On dit à-peu-près la même
 chose des Hyperboréens. (Pomp. Mela lib. III.
 cap. 5. p. 77. Solin. 26.)

« Oix, les Scythes ne laissoient pas
 être naturellement justes & équi-
 vables. Ils ne sont pas, comme les
 autres hommes, passionnés pour
 l'or & pour l'argent. Ils vivent
 de lait & de miel, & ne s'habil-
 lent que de peaux de fouris (13),
 ou de bêtes sauvages. Des mœurs
 réglées les rendent justes, &
 réviennent en eux tout désir du
 bien d'autrui. Les richesses ne sont
 gueres désirées que par ceux à
 qui elles peuvent être de quelque
 usage. »

Nicolas de Damas rend le même
 témoignage aux Scythes Galactopha-
 s, c'est-à-dire, aux Gètes. » Ce
 sont, dit-il (14), les plus justes

(13) Voy. ci-dessus p. 138.

(14) Nicol. Damasc. ap. Stob. Serm. XXXVII.
 (138.) Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si
 les femmes étoient effectivement communes
 parmi les Gètes, & si cette communauté étoit
 un moyen pour retrancher la haine & l'envie
 de la société. On en parlera dans l'un des li-
 vres suivans.

» de tous les homm
 » parmi eux , ni hai
 » parce que tous l
 » communs. Le mê
 » observé (15) qu
 » fermoient jamais le
 » maisons. » Agath
 sieurs bonnes choses
 marquées dans les
 » admiroit sur tout
 » observoient entr'e

Il faut cependant a
 cela ne donne pas u
 de la justice des Pe
 la vérité , on sent
 long - tems qu'ils a
 cultiver leurs terre
 que de les partager ,
 contestations , & les
 naissent du tien & d
 rent pas être connu

(15) Agath. I. p. 13.

(16) Ibid.

Vant ensemble dans une espèce d'égalité, le grand n'ayant guères plus que le petit, personne ne devoit penser à envahir les biens de ses concitoyens (17). D'ailleurs, comme toutes les richesses de ces Peuples consistoient qu'en bétail, & que semblables larcins, qu'il est difficile de cacher, étoient punis avec dernière sévérité, il n'est pasprenant (18) que le vol fut très-rare parmi eux.

Mais si les Celtes n'avoient pas eurent occasion de pêcher contre bonne-foi, s'ils observoient, les s à l'égard des autres, quelques

(17) L'on conçoit aisément que la culture des terres en commun doit mettre de l'égalité entre les Habitans d'un Etat; mais sitôt qu'il y a des distinctions, des petits & des grands, des forts & des foibles, l'égalité ne peut se tenir que par des principes de vertu; il faut que le grand & le fort ne veuillent paraître plus que les autres, ou que ceux-ci les forcent à respecter la communauté.

(18) Justin. II. 2.

Loix de la justice, il est c
qu'ils n'en gardoient aucune
port à leurs voisins. Leur just
sembloit assez à celle des br
qui sont étroitement unis ent
pour piller & tuer tout ce
pas de leur bande (19). Les Scy
s'emparoiẽt pas des terres c
Ennemis, parce qu'ils ne po
en tirer aucun usage. Ils préte
ne faire la guerre que par
pour la gloire (20) ; mais l'inj
porter le fer , sous ce prétext
les pays voisins , n'est pas

(19) Voy. ci-dessus , Liv. II. chap.
(24). Plusieurs Sociétés étant animées
esprit , il en résulroit , comme par néc
état de guerre qui a produit de gran
C'est ce qui a fait dire à Hobbes que
mes sont naturellement en état de
ne voyoit pas que la guerre étoit u
quence du passage de l'état de natur
civil , & le combat de droits qui se h
Mais cet état violent ne devoit dure
qu'au parfait établissement de l'état ci

(20) Justin. II. 3.

DES CELTES, *Livre II.* 485
iante : il n'est pas plus permis de
er un homme par honneur que par
térêt.

Il n'est pas même incontestable
ie les Scythes & les Celtes obser-
issent plus scrupuleusement la jus-
ce au dedans qu'au dehors. Autant
r'on en peut juger, il semble que
loi du duel, dont on a parlé plus
aut, & qui, dans toutes les affaires
honneur & d'intérêt, donnoit tou-
ours droit & gain de cause au plus
ort, n'étoit autre chose qu'un ren-
ersement total des Loix de la justi-
e & de l'équité (21).

(21) Tant qu'il n'y a point de Loix, la Justice
e peut consister qu'à être humain, généreux,
anc & sincère dans la société, à être doux &
ompatissant envers les supplians, à bien rece-
oir les étrangers & à les considérer comme les
rères. Les Celtes avoient toutes ces qualités.
es duels n'étoient qu'un abus autorisé, parce
ue l'on confondoit l'état de nature & l'état
ivil. Ces Peuples ne vouloient renoncer qu'à
ne partie de leur dépendance naturelle, ce qui
levoit produire de grands maux.

Scythes
& Celtes
sont en-
eux dans
grande
une

On a remarqué encore ,
Scythes & les Celtes vivoien
eux dans une étroite union
n'y avoit rien de plus admira
l'affection & les égards qu
témoignoient réciproqueme
exemple (22), on dit que
corde étoit inconnue parmi l
perboréens; que les Scythes
tophages (23) donnoient aux
lards le nom de pères. Ceu
pelloient les jeunes gens le
fans; & les hommes d'un â
se donnoient entre eux le
frères.

Il faut qu'il en fut de mêm
les Germains, puisque l'on
Cimbres (24) demander à
des terres pour eux & pou
frères les Teutons. En Espag

(22) Plin. IV. 12. p. 471.

(23) Nicol. Damasc. ap. Strobœ
XXXVII. p. 118.

(24) Plutarch. in Mario Tom. I. p. 4

on avoit un si grand respect pour les personnes âgées (25), qu'il n'étoit pas permis à un jeune homme de déposer contre un Vieillard.

Sur la fin du sixième siècle, Agathias admiroit encore (25), non-seulement la bonne justice que l'on rendoit parmi les Francs, mais aussi la concorde où ils vivoient. La preuve qu'il en donne est très-remarquable. Partagés entre plusieurs Rois, qui ne pouvoient s'accorder, & qui vouloient décider leurs différens par la voye des armes, les Troupes, au lieu de servir le ressentiment de leurs Chefs, les exhorterent de ne point réduire le Soldat à la dure nécessité de se souiller du sang de ses compatriotes; mais de chercher entre eux des moyens de pacification, & d'empêcher que la

(25) Nicol. Dam. ap. Stob. Serm. CLXV. p. 470.

(26) Agath. lib. I. p. 13.

Nation entière ne fût détruite pour des querelles particulières , ou pour des intérêts personnels.

Mais , outre que cette bonne harmonie des Francs ne dura pas longtemps , ce que l'on dit de la parfaite union où vivoient les Peuples Celtes , demande encore bien d'autres restrictions. Chaque Peuple étoit ordinairement en guerre avec ses voisins , ainsi la concorde s'étendoit rarement au-delà des bornes d'un Etat, hors duquel il étoit permis de piller & de tuer.

Outre cela , l'harmonie ne pouvoit être parfaite dans des Etats partagés entre deux ou plusieurs Factions opposées. Il n'y avoit donc que les Factions , dont les Membres fussent étroitement & parfaitement unis. Là tout étoit conduit par les conseils d'un Chef qui étoit , pour ainsi dire , l'ame du Parti.

Il y avoit même des Cliens , ap-

pellés *Soldurii*, qui se lioient tellement à leur Chef, qu'ils faisoient vœu de vivre & de mourir avec lui. Comme les familles entières s'attachoient ordinairement (27) à une Faction, l'esprit de parti contribuoit à les réunir autant que les liens de la nature. Aussi étoit-ce une abomination (28) parmi les Germains, de tuer aucun de ses parens. Chacun étoit obligé d'épouser les querelles de sa famille, & de se prêter à tous ses intérêts. Quand il s'agissoit d'une réconciliation, la famille entière, offensée par le meurtre de quelqu'un de ses membres, ou de quelque autre manière, recevoit la satisfaction & le dédommagement, comme si elle n'avoit été qu'un seul homme.

(27) On dit *ordinairement*, parce qu'il y avoit des exceptions. On le verra lorsque nous parlerons de la forme de gouvernement que les Peuples Celtes suivoient.

(28) Tacit. *German.* 19. 21.

Voilà quelle étoit la
des Peuples Celtes. Comm
& l'esprit de parti contri
les réunir, encore plus c
fon, la justice & l'affectio
le, on sent bien que leur u
souvent un mal. Un homn
n'est pas permis de se de
intérêts de sa famille & c
tion qu'elle a embrassée
vent réduit à défendre un
parti.

Quoi qu'il en soit, le l
fera pas fâché de lire ici la
truction qu'un Prince Sc
noit à sa famille. Elle est
nue ; mais elle mérite d'êt
tée, par cela même qu'el
Scythe (29). » Le Roi Sc
» avoit quatre-vingt enf
» appeller lorsqu'il se vit
» fin de ses jours : il leur p

(29) Plutarch. de Garrulit. Tom

» faisceau de dards qui étoient atta-
 » chés ensemble , & leur ordonna
 » de les rompre ; mais ils ne purent
 » en venir à bout : alors le Roi tira
 » les dards l'un après l'autre , & les
 » rompit facilement de cette maniè-
 » re ». Il voulut les instruire par-là
 qu'ils seroient invincibles aussi long-
 tems qu'ils demeureroient unis , au
 lieu qu'ils seroient la foiblesse mê-
 me , aussitôt que la division se glisse-
 roit parmi eux.

Les Celtes se piquoient encore
 d'être sincères & de tenir leur pa-
 role. On le voit dans une faillie de
 deux Princes Frisons , elle est rap-
 portée par Tacite. Quelqu'un leur
 faisoit voir ce qu'il y avoit de re-
 marquable à Rome : on les mena à
 un spectacle que l'Empereur Néron
 donnoit dans le Théâtre de Pompée.
 Ils y virent, assis parmi les Sénateurs,
 des gens qui étoient habillés à la ma-
 nière des Etrangers : la curiosité les

Les Scythes
 & les Celtes
 se van-
 toient
 d'être fidèles
 sincères & es-
 claves de leur
 parole.

porta à demander quels étoient ces gens-là. Lorsqu'ils eurent appris que les Romains faisoient cet honneur aux Ambassadeurs des Peuples qui se distinguoient par leur bravoure & par leur attachement pour la République, ils se placèrent sans hésiter au milieu des Sénateurs, en disant (30) : » que personne ne surpasse » les Germains, ni pour la bravoure, » ni pour la fidélité «.

Effectivement, la plupart des Empereurs Romains confioient la garde de leur personne à des Soldats Celtes, comme s'ils ne pouvoient en choisir de plus braves, ni de plus affidés. L'Empereur Auguste eut une garde d'Espagnols (31) jusqu'à la bataille d'Actium. Alors il les congédia pour prendre des Germains

(30) Tacit. Ann. XIII 54. Selon Suétone, la chose se passa sous l'Empire de Claude. (Sueton. Claud. cap. 25.)

(31) Sueton. Aug. cap. 49. Dio. LVI. 33.

qu'il retint à son service jusqu'à la défaite de Varus.

Les Empereurs qui succéderent à Auguste, suivirent son exemple. Tibère (32), Caligula (33), Néron (34) & plusieurs autres, eurent une garde de Germains; & ce fut pour recruter sa garde Batave (35), que Caligula entreprit une expédition en Germanie.

Dion Cassius remarque (36) que les Empereurs avoient encore de son tems une garde de Cavalerie Batave, qui étoit en grande réputation. Le même Historien dit ailleurs (37), que Caracalla se fioit beau-

(32) Tacit. Ann. I. 24.

(33) Sueton. Calig. cap. 8.

(34) Sueton. Neron cap. 34. Tacit. Ann. XIII. 18. Inscript. ap. Cluver G. A. p. 561.

(35) Sueton. Calig. cap. 43.

(36) Dîo. cass. lib. LV. p. 564. 565.

(37) Fragm. Dion. cass. ex lib. LXXVIII. p. 891. Herodian lib. IV. p. 342. Excerpta ex Joh. Antioch. ap. Valef. p. 824. Suidas in Antonino.

coup plus aux Scythes & aux Germains, qu'il avoit près de sa personne, qu'aux Soldats Romains.

Ce n'étoit pas seulement à Rome, que l'on avoit cette idée de la fidélité des Troupes Celtes. Avant le tems d'Auguste (38), Juba, Roi de Mauritanie, avoit déjà une garde de Cavalerie Espagnole & Gauloise. On voit aussi, dans Joseph (39), qu'Hérode le Grand avoit des Compagnies de Gardes Thraces, Germanes & Gauloises. Les derniers avoient servi en la même qualité (40) la Reine Cléopâtre. Auguste les donna à Hérode, après la mort de cette Princeesse.

On ne peut disconvenir que les

(38) César de Bello Civ. lib. II. cap. 40.

(39) Guerre des Juifs Liv. I. chap. 21. p. 209. M. d'Andilly a mis *Allemands* au lieu de *Germanis*, pour ne s'être pas souvenu que le nom d'*Allemands* n'étoit pas encore connu du tems de Joseph.

(40) Idem, Liv. I. chap. XV. p. 146.

Celtes ne fussent en général sincères, fidèles & religieux observateurs de leur parole. Les hommes d'un caractère vif & ouvert, sont naturellement ennemis du mensonge & de la duplicité. Aussi un Soldat qui se fie sur sa force & sur sa valeur, qui a d'ailleurs été élevé dans le principe qu'il doit terminer par la voie des armes toutes les affaires qu'on lui suscite, regarde ordinairement la fraude, l'artifice & la trahison, comme des bassesses & des lâchetés indignes d'un homme de cœur.

Tacite avoit raison de dire, que les Germains portoient à cet égard les choses à l'excès (41). Ce que l'on appelle la parole, la foi d'un honnête homme, ne l'obligea jamais (42) à se laisser lier & vendre, pour avoir dans la fureur du jeu risqué sa liberté sur un coup de dé. On

(41) Tacit. Germ. cap 24.

(42) Voy. ci-dessus, p. 392-393.

est encore moins obligé de se tuer soi-même (43), parce qu'on a promis de donner ce spectacle à une ville populace assemblée dans un théâtre.

Il faut avouer encore , que les Troupes Celtes ont donné, en différentes occasions , des preuves de leur attachement & de leur fidélité aux Princes qu'elles servoient. Par exemple , à Rome on admira (44) l'action d'un Soldat Germain de l'Armée de Vitellius. Comme il vit cet Empereur entre les mains des Troupes ennemies qui lui faisoient souffrir mille indignités , il courut à lui, & lui dit : » je vais vous aider de la » seule manière qui soit encore en » mon pouvoir ». En prononçant ces paroles, il porta un coup d'épée

(43 ' Voy. ci-dessus , p. 390-391.

(44 Xiphilin. ex Dion. lib. LXV. p. 743.)
Tacite *Histor.* III. 85. raconte la chose d'une manière un peu différente.

à Vitellius , & se tua lui-même à ses pieds.

Ce que des cohortes des Germains avoient fait quelques mois auparavant en faveur de Galba , n'est pas moins remarquable. Cet Empereur avoit cassé (45) & renvoyé sans aucun émolument la garde des Germains , parce qu'il la croyoit affectonnée à l'un de ses Concurrans. Il ne laissa pas cependant de traiter fort humainement quelques autres cohortes des Germains , que Néron (46) avoit envoyées en Orient pour servir dans l'expédition qu'il avoit contre les Parthes. Elles revinrent à Rome , extrêmement fatiguées du trajet , & Galba en prit un grand soin. En cela il n'obligea pas des ingrats. D'abord que ces cohortes (47) furent informées que la vie

(45) Sueton. Galba cap. 12.

(46) Tacit. Histor. I. 31.

(47) Sueton. Galba cap. 20.

de l'Empereur étoit en danger, elles volèrent à son secours, elles l'auroient même sauvé, si elles ne s'étoient égarées dans les rues de la Ville.

Ces preuves & ces exemples de la fidélité des Celtes ne forment pourtant pas une démonstration. Outre que la fidélité n'est guères estimable, quand elle n'est qu'une vertu de tempérament. Sans alléguer encore, qu'un homme qui ne se fait aucun scrupule de commettre des injustices & des violences ouvertes, ne doit pas s'applaudir de ce qu'il est incapable de faire une trahison (48); il est d'ailleurs prouvé que

(48) Si ces exemples ne sont pas une preuve certaine de la fidélité des Celtes, comment établira-t-on la fidélité de quelque Peuple que ce soit? Il est assez singulier qu'on veuille avilir les sentimens en les considérant comme des vertus de tempérament. Le Physique y influe sans contredit; mais il s'en faut de beaucoup qu'il puisse lui seul produire les actions dont le sentiment est le principe. D'ailleurs, à ce

les Celtes étoient des mercénaires, qui, pour de l'argent, fournissoient des Troupes à tous ceux qui leur

compte, il ne faudroit guères estimer aucune vertu. En est-il quelqu'une à laquelle le tempérament ne contribue ? Les hommes sont naturellement bons & justes, quoiqu'en puissent dire Hobbes & les autres détracteurs du genre humain. En faudra-t-il conclure que cette bonté & cette justice ne sont guères estimables ? On loue les hommes de ce qu'ils sont ce qu'ils doivent être, de ce qu'ils n'ont pas cédé au torrent de la corruption. Au reste, on ne voit point qu'on ne doive pas louer un homme de ce qu'il est incapable de faire une trahison, parce qu'il ne se fait aucun scrupule de commettre des injustices & des violences ouvertes. Ici, l'on reconnoît chez les Celtes un conflit entre l'état civil & l'état de nature ; mais la méchanceté n'y a aucune part. Là, au contraire, on ne voit que lâcheté. Il ne faut pas cependant en conclure que la violence ne puisse jamais être un défaut du cœur ; mais cela ne peut avoir lieu que parmi des gens corrompus. Au reste, pour établir cette différence il suffit de se rappeler ce que disoit Brasidas aux Peuples de la Thrace. » Une tromperie palliée d'un » prétexte spécieux, déshonore infiniment plus » qu'une violence ouverte : l'une est l'effet de » la puissance que la fortune a mise en nos » mains, l'autre n'est fondée que sur la trahison & la perfidie, qui sont les pestes de la

en demandoient (49). Par cela même, ils se voyoient souvent engagés à servir des Tyrans & des Usurpa-

» société humaine. » ROLLIN, *Hist. Ancienne*,
 Edit. in-4°. 1740. Tom. II. p. 408.

(49) Ne seroit-il pas permis de croire que les Celtes ont été accusés de bien des excès dont ils n'étoient pas coupables ? Leur manière de vivre ne laisse pas soupçonner qu'ils fussent capables de vendre leur sang. Qu'auroient-ils fait de l'argent ? Ils menaient une vie simple & frugale, ils dédaignoient ces alimens que l'homme n'obtient qu'à force de travail ; ils se contentoient des fruits de la terre & de leurs troupeaux. *Voy. ci-dessus, Liv. I chap. II.*) Et comment ose-t-on leur imputer d'avoir fourni des troupes aux deux partis ? Cette fureur seroit pire que celle des bêtes féroces. Et qu'y gagneroient des Peuples à se procurer, à grands frais, des troupes qui se feroient équilibre ? mais heureusement il est aisé de reconnoître que toutes ces contradictions proviennent, & de ce qu'on a toujours considéré les Celtes en général, & de ce que l'on a confondu les tems. Dans les premiers tems les Celtes ne devoient penser qu'à leur propre conservation & à leurs besoins : ils étoient bien éloignés de servir la fureur des autres Peuples. mais ceux qui les environnoient cherchèrent enfin à les corrompre, à les désunir. Quelques-uns se laissèrent entraîner. Cela produisit des haines & des intérêts différens. Dès lors il put se trouver quel-

ars, aussi-bien que des Princes
gîtives. Je ne crois pas que la fidé-
é doive être regardée comme une
rtu, quand elle se prête à des cho-
si injustes.

Il semble d'ailleurs, que des Sol-
ts qui s'engagent, pour de l'argent,
service d'un Prince étranger,
ivent être tout disposés à se ven-
e au plus offrant. Ainsi si les Gar-
s Celtes ont servi avec un atta-
ement inviolable, un Caligula
(50), un Néron (51), un Cara-
lla (52), & d'autres Princes de
caractère. Une semblable fidé-

es Peuples Celtes qui fournirent des troupes
ltre d'autres Celtes. Néanmoins il ne pou-
t pas en résulter un combat d'un Peuple
ltre lui-même. Le nom de Celte est générale-
e, & convient également à plusieurs Peuples.
, ne voit-on pas, encore aujourd'hui, des cho-
plus surprenantes, & peut-être plus déraison-
bles?

(50) Sueton. Caligula cap. 58.

(51) Tacit. Ann. XV. 58.

(52) Xiphil. ex Dion. lib. LXXVIII. p. 882.

3. Fragm. Dion. ibid. p. 891.

lité ne mérite certainement pas de grands éloges. Faut-il s'étonner que des Gardes, qui tenoient tout de la libéralité des Empereurs, & dont la fortune dépendoit uniquement de la conservation de ces Princes, ayent été fidèles à leurs propres intérêts (53)?

. (53) Il est constant que les Suisses tiennent des anciens Celtes la coutume qu'ils ont, encore aujourd'hui, de fournir des troupes auxiliaires à plusieurs Princes de l'Europe. On feroit cependant tort aux Suisses, si on les confondoit, à cet égard, avec les Celtes. Ceux-ci fournissoient des troupes à tous ceux qui leur en demandoient, sans examiner si la guerre étoit juste ou injuste. Les Suisses, au contraire, ont, avec plusieurs Princes de l'Europe, des Alliances, en vertu desquelles un Etat est obligé de secourir & de défendre l'autre quand il est injustement attaqué. Il n'y a là rien que de naturel & de légitime. *Note de M. Pelloutier.* Ce qu'on attribue aux Celtes ne paroît point devoir être adopté. Il est au moins permis de douter que ces Peuples fissent un commerce de leurs Troupes, & l'on ne voit pas qu'il soit constant que les Suisses tiennent des Celtes leur usage de fournir des troupes auxiliaires à plusieurs Princes de l'Europe.

DES CELTES, *Livre II.* 503

Au reste, on a vu parmi les Celtes, comme partout ailleurs, des exemples de trahison & de perfidie. La trahison d'*Arminius* (54), Prince des Chérusques, celle de *Civilis* (55) qui s'érigea en chef des Bataves, furent conduites avec un artifice détestable. Disons la même chose de celle de *Sacrovir* (56), grand Seigneur Gaulois, qui se révolta contre les Romains du tems Tibère (57). Tacite parle (58) d'un

(54) Dio. Cassius. lib. LVI. p. 583. Vallej. aterc. lib. II. cap. 118.

(55) Tacit. Hist. IV. 16. 21. 32. 60.

(56) Tacit. Ann. III. 41. & seq.

(57) Il ne faut pas sans doute se prévenir en faveur des Celtes, & les regarder comme exempts de tous vices, mais l'exacte justice ne permet pas qu'on leur fasse un crime de ceux qu'on leur impute faussement. Les exemples d'*Arminius*, de *Civilis* & de *Sacrovir* n'indiquent pas véritablement une trahison. Les Peuples avoient été forcés de subir le joug des Romains : ceux-ci les vexoient avec impunité : c'étoit un double motif pour que les Peuples cherchassent à se soustraire à la tyrannie. La force croit pouvoir détruire ce que la force a

Prince Catte, nommé *Adgansterius*, qui offroit aux Romains d'empoisonner *Arminius*, pourvu qu'on voulut lui envoyer le poison.

La fidélité des Troupes auxiliaires, que l'on tiroit de la Celtique, n'étoit pas aussi à toute épreuve. Après la mort de Jules-César, Antoine avoit cédé à Auguste un corps de Cavalerie Celte. Dans un choc qu'il y eût entre les Armées de ces

établi, & il ne faut pas juger de la justice d'une cause par le succès. Sacrovir se défend en brave à la tête d'une armée. Varus est attaqué comme ce Général ou ses prédécesseurs avoient attaqué les Germains. Arminius ne doit pas être jugé sur les discours de Ségeste son beau-pere & son ennemi; & Tacite en fournit lui-même la raison: » Les nœuds, qui » resserrent l'union des amis, ne faisoient qu'a- » nimer, l'un contre l'autre, deux ennemis dé- » clarés. » (Tacit. Ann. I. 55.) D'ailleurs ces exemples ont été choisis parmi les Peuples que les Romains avoient corrompus. » Plus riches » & plus voluptueux, disoit Silius, les Eduens » sont plus lâches encore. (Tacit. Ann. III. » 46.) »

(58) Tacit. Ann. II. 88.

Triumvirs

DES CELTES, Livre II. 505
 umvirs (59) , cette Cavalerie
 urna du côté d'Antoine , se jetta
 les Troupes d'Auguste , & lui
 beaucoup de monde. Au con-
 e , à la bataille d'Actium (60)
 x mille Gaulois se détachèrent
 l'Armée d'Antoine , & vinrent
 anger sous les enseignes d'Au-
 e , qui obtint la victoire par leur
 yen.

On a même accusé de perfidie
 s les Peuples Celtes en général.
 e - Live dit qu'Afdrubal (61)
 it redevable de sa perfidie aux
 ions parmi lesquelles il avoit
 ong-tems combattu. Polybe (62)

59) Dio. Cass. lib. XLVI. p. 315.

60) Il s'agit de la bataille qui se donnoit
 terre pendant que les flottes combattoient
 ner. (Horat. Epod. IX. 17. Servius Daniel;
 Eneid. VI. v. 612. p. 448.)

61) T. Livius. XXV. 33.

62) Tite-Live est ici très-suspect. Annibal
 t causé tant de frayeur aux Romains qu'ils
 e crurent jamais en sûreté pendant sa vie,
 le poursuivirent lâchement jusqu'au tom-

difoit (63) qu'il n'y avoit rien de plus ordinaire aux Gaulois que de violer la foi des traités. Jules-César

beau : auffi l'Hiftorien a-t-il partagé la haine que fes concitoyens avoient vouée au Général Carthaginois. Son Ouvrage nous en préfente le portrait le plus odieux, mais en même tems le plus faux, felon lui, Annibal étoit d'une cruauté inhumaine, d'une perfidie plus que Carthaginoife, fans refpect pour la vérité, pour la probité, pour la fainteté du ferment, fans crainte des Dieux, fans Religion. (Livius XXI. 4.). Seroit-il furprenant que Tite-Live eût étendu fa baffe jalousie jufques fur le frere d'Annibal ? S'il veut nous le peindre comme perfide, il dira qu'Asdrubal tenoit fes mœurs des Peuples parmi lefquels il avoit long-tems combattu (Livius XXV. 33.). En conclura-t-on que ces Peuples étoient perfides ? La fauffeté de la première accusation eft un préjugé contre la féconde. D'ailleurs les expreffions de l'Hiftorien ne préfentent qu'une accusation tournée avec art. En général, il ne faudroit point trop ajouter foi aux Ecrivains de Rome, lorsqu'ils parlent des ennemis de leur République. Et n'eft-on pas indigné de voir Jules-César faire un crime aux Tenctères & aux Ufipètes de fa propre perfidie ? Cependant, fi Caton n'avoit pas opiné dans le Sénat à ce que César fut livré aux Ennemis, ceux-ci feroient des perfides. Caton ne vouloit pas qu'on put reprocher aux Romains d'avoir approuvé & autorisé la perfidie

(64) accusoit aussi les Tenctères & les Usipètes, qui étoient des Peuples Germains, d'avoir commis une infigne perfidie, en attaquant sa Cavalerie pendant une suspension d'armes qu'ils avoient eux-mêmes demandée. Il est vrai qu'il y avoit ici quelque chose à dire, & que le fait n'étoit pas clair, puisque Caton (65) opina, en plein Sénat, que Jules-César devoit être livré aux Barbares, afin qu'on ne ne pût pas reprocher aux Romains, d'avoir approuvé & autorisé la perfidie d'un de leurs Généraux.

Du tems d'Auguste, les Germains violerent très-souvent les traités

d'un de leurs Généraux. Qu'on juge par cet exemple de la sincérité de la plupart des autres excès imputés aux Celtes & à leurs descendants.

(63) Polybe II. 110.

— (64) César IV. 12.

(65) Sueton. Jul. César. cap. 24. Plutarch. César T. I. p. 718. Cato. Min. T. I. p. 784. Dio. Cass. lib XXXIX. p. 113.

qui avoient été faits avec eux, & Strabon remarque (66) que toutes les fois qu'on se fia à leur parole, on s'en trouva très-mal. » Ces gens-là, dit Vellejus Paterculus (67), » ne sont nés que pour mentir (68).»

Dans les siècles suivans on reprocha le même défaut aux Daces(69), aux Hérules (70), aux Goths (71),

(66) Strabo. VII. 291.) c'est-à-dire, que les Germains ne se crurent pas liés par des traités que la force & la violence leur avoient arrachés. Voilà sans doute, leur crime, & la véxation n'apprenoit-elle pas à ces Peuples que la force pouvoit être repoussée par la force?

(67) Vellej. Paterc. lib. II. cap. 118.

(68) Pourroit-on en croire le vil adulateur de Tibère & de Séjan? Cet Ecrivain n'a pas assez respecté la vérité pour qu'on ajoute foi à ce qu'il dit.

(69) Xiphil. ex Dion. lib. LXVIII. p. 774.

(70) Procope dit que les Hérules sont, généralement parlant, perfides & yvrognes. (Procop. Vand. lib. II. cap. 4. p. 244.)

(71) Salvian. de Prid. lib. VII. p. 116. in Biblioth. Patr. T. V. Sid. Appoll. lib. VI. ep. 6.) Il faudroit effectivement que les Goths eussent été bien perfides, s'il étoit vrai qu'avant de passer le Danube, du tems de Va-

DES CELTES, *Livre II.* 509
 aux Allemands (72), aux Saxons
 (73), mais sur-tout aux Francs
 (74), de qui l'on disoit qu'ils fai-
 soient du mensonge & du parjure un
 jeu & un divertissement. Les Thra-
 ces (75) & les Ligures (76)
 n'avoient pas été en meilleure répu-
 tation.

tens, ils eussent juré de tendre des pièges aux
 Romains, & de les attaquer par toutes sortes de
 fraudes & de machinations. (Eunap. Sard. in
 Exc. Leg. 21.)

(72) Dexipus in Excerpt. Leg. p. 6.) Les
 Juthunges étoient un Peuple Allemand. (Amm.
 Marc. lib. XVII. cap. 6. p. 166.)

(73) Eginhart. Vit Caroli. M. cap. 7.

(74) Eumen. Panegy. Constantini cap. XL
 p. 209. Vopisc. Proculo. p. 762. Panegy. in-
 certi Autoris Maximiano & Constantino Dictus
 cap. IV. p. 192. Procop. Goth. lib. II. cap. 25.
 p. 447. Salvian. de Provid. lib. IV. p. 82. &
 VII. 116. Claudion. de Laud. Stilic. lib. I. v.
 237.) On voit dans Procope que les Goths se
 plaignoient autant que les Romains, des frau-
 des & de la perfidie des Francs. (Procop. lib.
 II. cap. 22. p. 440. & cap. 25. p. 447.)

(75) Suidas T. II. 203. Strabo. IX. 491.

(76) Servius ex Nigidio & Catone ad Æneid.
 XI. v. 715. p. 680.

Voilà donc à peu-près tous Peuples Celtes représentés comme des gens qui faisoient profession de mentir & de tromper. Ils réprouvoient, sans doute, que les Romains eussent été les premiers à leur donner l'exemple de toutes ces obligations. Il est aussi assez vraisemblable qu'ils ne se croyoient pas liés par les promesses & par les sermens qu'ils avoient faits aux usurpateurs qui ne faisoient que vouloir opprimer leur liberté. Il peut se faire que l'on ait quelquefois imputé aux Nations entières les vices des Particuliers, & sur-tout ceux des Princes, qui alors, comme aujourd'hui, étoient accusés de ne pas respecter les traités qu'autant qu'ils trouvoient leur avantage.

La vérité est que le mensonge, la perfidie, & la trahison ne sont pas ordinairement des vices de terre. Un Peuple, qui est en état de triompher de ses ennemis par

force des armes, n'employe guères contre eux la fraude & la tromperie. Mais le foible est rarement à l'abri de recourir à ces voyes obliques pour se tirer de l'oppression. Il en étoit de même des Celtes.

L'on aura occasion de parler ailleurs de la chasteté de ces Peuples, & de l'attachement qu'ils avoient pour leur Religion. Il ne reste plus qu'à dire un mot des vices qui étoient les plus communs parmi eux.

CHAPITRE XIX.

ON a reproché à tous les Peuples Celtes trois vices capitaux, la férocité, la paresse & l'yvrognerie.

Les Vices
capitaux de
Celtes étoient
la Férocité
la Paresse
l'Yvrognerie

I. On a déjà vu assez de preuves de leur férocité (1). Leur manière

(1) Strabo III. 151. VII. 290. Florus I. 13. IV. 12. Cæsar I. 1. Appian. Celtic. p. 1192. Pompon. Mela lib. II. cap. 2, p. 43. lib. III. cap. 3.

de vivre étoit opposée, non-seulement aux Loix de la civilité & de la politesse qui sont souvent arbitraires, mais encore aux Loix les plus essentielles de la raison, de la justice & de l'humanité (2).

1°. Cette férocité paroissoit dans le mépris qu'ils témoignioient pour la vie. Ils le pouissoient à un point d'excès qui marquoit clairement qu'ils n'en connoissoient pas le véritable prix (3). Il y a assurément des biens qui méritent que l'homme expose courageusement sa vie pour les conserver; mais n'étoit-ce pas une

P. 75. Isidor. Orig. lib. IX. cap. 2. p. 1006.
 Quintil Declam. III. cap. 4. p. 63. Justin.
 XXXVIII. 4.

(2) Les Celtes ne pouvoient être ni civils, ni polis. Cela est évident. Leur conduite blefsoit quelquefois, souvent même, si l'on veut, les loix de la raison, de la justice & de l'humanité. Leur situation rendoit ces excès inévitables.

(3) Quintil. Declam. III. cap. 14. p. 71.
 Panegy. Constantin. Dictus inter Paneg. Vet. 2.
 24. p. 248.

brutalité dans les Celtes, de sacrifier leur vie au plus petit intérêt temporel, aux maximes d'un faux honneur, qui ne pouvoit souffrir ni contradiction, ni outrage, ni un simple démenti? N'étoit-ce pas une folie de la donner pour une somme d'argent, pour quelques cruches de vin, en un mot de compter pour rien, soit de la perdre eux-mêmes, soit de l'ôter aux autres?

2°. Leur naturel féroce paroissoit encore dans la profession qu'ils embrassoient tous. Il faut tenir quelque chose des bêtes sauvages, qui se plaisent à nuire & à déchirer, pour s'imaginer que l'homme n'a été placé sur la terre que pour s'y nourrir de sang & de rapine.

3°. L'on reconnoissoit encore ce caractère dans le penchant qu'ils avoient à décider par les armes toute sorte de questions de droit & de fait. N'étoit-ce point une fureur de

faire battre des champions pour sçavoir (4) s'il falloit quitter un Pays ou y demeurer, si les enfans du frere défunt (5) devoient jouir du droit de représentation, ou en être exclus, si un homme étoit coupable ou innocent d'un crime dont il étoit accusé (6)?

4°. Leur férocité paroissoit encore dans les cruautés inouïes qu'ils

(4) Voy. ce qu'Hérodote, *Lib. IV. cap. 11.* rapporte des Cimmériens.

(5) L'Empereur Othon I. fit décider cette question par le duel, lorsqu'on lui eut fait entendre que le Droit Romain & les Loix des Saxons se trouvoient, à cet égard, en opposition.

(6) L'opinion qu'on attachoit à cette manière de se faire justice, ne sçauroit être plus fautive ; mais elle annonce uniquement que l'état de nature & l'état civil sont incompatibles. Les Celtes conservoient encore dans la société une grande partie de leur indépendance naturelle, & de ce mélange naissoient de très-grands abus. A-t-on été plus raisonnable depuis ce tems, & le combat judiciaire n'étoit-il pas plus absurde chez les Peuples policés que le duel parmi les Celtes?

exerçoient envers leurs ennemis. Non contents de tuer tous les mâles (7), & même les femmes enceintes, quand leurs Devins affuroient qu'elles portoient des garçons, ils trouvoient encore leur plaisir à faire périr ces malheureux par tous les supplices que la barbarie la plus effroyable peut inventer.

5°. Si toutes ces preuves ne suffisoient pas, on en trouvera de nouvelles dans le troisiéme Livre de cette Histoire, où il est parlé de la Religion des Peuples Celtes. On aura aussi occasion de parler des barbares sacrifices qu'ils offroient à leurs Dieux, des cruelles épreuves auxquelles ils assujétissoient les personnes soupçonnées de quelque crime, & de mille autres superstitions qui justifieront ce que disoit Dio-

(7) Pausan. Phocic XXII. p. 851. Dio. LIV. 585. & seq. Strabo IV. 206. Florus III. 4.

dore de Sicile (8) : » Que la fé-
 » rocité des Gaulois se remarquoit
 » sur-tout dans leur Religion ; qu'il
 » n'y avoit rien de plus impie que
 » les victimes qu'ils présentoient à
 » la Divinité, ni rien de plus bar-
 » bare que leur manière de les of-
 » frir. »

Il faut donc passer condamnation sur cet article. Les Celtes étoient, à cet égard, des Canibales, de véritables Sauvages, & l'on aura occasion de montrer qu'ils l'ont été assez longtemps après avoir reçu le Christianisme (9).

II. La paresse est un autre vice, dont on ne peut, en aucune manière, disculper les Peuples Celtes (10).

(8) Diod. Sic. V. 214.

(9) Procop. Goth. II. cap 25. p 448.

(10) Voyez ci-dessus, chap. IX p. 197-204. & chap. XII. 284-288.) Dans l'état de nature les hommes ne naissent point laborieux : le besoin & l'industrie rendent les Peuples policés assidus au travail ; mais les Celtes, qui d'abord

Ennemis de tout ce qui occupoit ou le corps, ou l'esprit, le travail leur paroissoit la chose du monde la plus insupportable. C'est la raison pour laquelle ils redoutoient la servitude, comme le plus dur & le plus fâcheux de tous les états. Les Grecs & les Romains assujétissoient leurs Esclaves au travail, auquel les Celtes ne pouvoient s'accoutumer.

Il semble, à la vérité, que cette paresse des Peuples Scythes & Celtes venoit moins d'une indolence naturelle, que du défaut d'éducation

se contenterent de peu, n'y trouvoient aucun avantage. Lorsque quelques-uns furent devenus moins réservés, ils aimèrent mieux enlever de force le fruit du travail des autres, que de travailler eux-mêmes. C'étoit une injustice; mais ils étoient bien éloignés de considérer, de cet œil, leur conduite. Ils exerçoient par la force leur droit à la communauté universelle. Il étoit réservé à la perfection du pacte social de faire respecter les travaux & les possessions d'autrui.

& des fausses idées qu'on leur inspiroit sur la destination de l'homme, & sur ce qui fait sa véritable gloire.

On a déjà cité un passage de Tacite, qui dit (11) » que toutes les
 » fois que les Germains ne vont pas
 » à la guerre, ils employent une
 » partie de leur tems à la chasse, &
 » passent le reste du tems dans l'in-
 » action, ne pensant qu'à manger
 » & à dormir. » Il ajoute, » Que
 » les plus forts & les plus belliqueux
 » ne font rien du tout, & qu'ils
 » abandonnent le soin de la maison,
 » du ménage & des terres, aux fem-
 » mes, aux vieillards, & aux plus
 » foibles de leurs domestiques. »

Mais un préjugé si étrange auroit-il trouvé tant d'accès dans l'esprit des Celtes, auroit-il été si commun & si enraciné, s'il n'avoit flatté

(11) Tacit. Germ. 15. 22. 23.

les inclinations de ces Peuples, & le penchant qu'ils avoient à la guerre ? Non contens de passer leur vie dans une honteuse oisiveté , ils avoient trouvé le moyen de transformer leur vice favori en vertu , & d'annoblir la paresse & le pillage. Jamais les idées qu'ils avoient sur cet article , ne se présenteront à l'esprit d'un homme raisonnable , qu'elles ne le révoltent.

Que le Soldat s'annoblisse par sa bravoure , comme le Prince s'élève en procurant le bien de ses Sujets , comme le Sçavant se distingue par des découvertes belles & intéressantes , personne ne lui disputera une noblesse & une gloire si légitimement acquise. Mais prétendre que l'homme ne puisse s'annoblir que dans la seule profession des armes , vouloir qu'en tems de paix , pendant que l'Etat n'a pas besoin du bras des guerriers , le Soldat con-

serve la noblesse, pourvu qu'il passe sa vie dans une parfaite oisiveté, qu'il s'avilisse au contraire, en exerçant quelque autre profession, c'est, en vérité, dégrader la raison même, c'est insulter aux Sciences & aux Arts les plus utiles & les plus nécessaires.

Cependant ces principes sont encore suivis dans toute l'Europe à peu de chose près. La Noblesse de nos jours ne connoît point d'autre métier que celui de la guerre : elle croiroit se déshonorer si elle en exerçoit un autre. C'est une idée véritablement Celtique. Il arrive de là, que dans le tems d'une longue paix on trouve bien des Nobles qui feroient fort embarrassés de produire d'autres preuves de leur Noblesse, que celle de ne sçavoir ni lire, ni écrire, de ne connoître aucun Art, ni mécanique, ni libéral, & de ne s'être

occupés de pere en fils, qu'à manger, à boire & à dormir.

Il faut pourtant avouer que ce que l'on appelloit oisiveté, fainéantise, dans les Peuples Celtes, étoit préférable, par toute sorte d'endroits, à ce qu'ils regardoient eux-mêmes comme la seule occupation véritablement noble. Jules - César dit (12) que les Germains permettoient à leur jeunesse de faire des courses, & de piller dans les Etats voisins, sous prétexte qu'il falloit exercer les jeunes gens, & empêcher qu'ils ne tombassent dans la paresse. Il valloit certainement mille fois mieux que les jeunes gens, ainsi que les vieillards, passassent toute leur vie dans l'oisiveté, s'ils ne pouvoient en sortir qu'à ce prix.

III. Il ne reste plus qu'à dire un mot du troisiéme vice que l'on a

(12) César VI. 23.

reproché aux Peuples Celtes, c'est d'avoir tous un penchant excessif à la boisson. On en a déjà dit quelque chose (13) en parlant du plaisir qu'ils trouvoient à manger ensemble, & des excès qui se commettoient dans leurs festins. En voici de nouvelles preuves.

Les Scythes, en général (14), passaient pour de grands yvrognes, jusques-là que les Grecs, quand ils vouloient représenter une débauche (15), disoient qu'on y avoit bû à la Scythe. C'étoit parmi les Scythes que Cléomene (16), Roi de Lacédémone, avoit appris à boire, & à boire le vin pur. Ce que l'on disoit en commun des Peuples

(13) Voy. ci-dessus, chap. XIII. p. 362-384.

(14) Ælian. Var. Hist. lib. II. cap. 41. Dio. Cass. lib. LI. p. 461-463. Pollux. lib. VI. cap. 8. p. 276. Procop. Vandal. I. cap. 12. p. 207.

(15) Herod. VI. 84. Athen. X. 319. 320.

(16) Ælian. Var. Hist. II. 41. Herodot. VI. 84. Athen. X. 319. 320.

DES CELTES, *Livre II.* 523

hes, doit être appliqué particulièrement à ceux qui ont été distingués par le nom de Celtes.

Sur quelle raison la plupart des auteurs modernes n'ont-ils chargé les Germains du crime de l'ynanderie ? Il est vrai, comme Tacite l'a remarqué (17), que les nains ne pouvoient supporter, ni la froidure, ni la chaleur, qu'ils ne fussent pas pour une chose honnête (18) de passer le jour & la nuit à l'incertitude.

et Historien, qui leur rend justice à bien des égards, après avoir loué leur frugalité, avoue qu'ils ne sont pas aussi sobres par rapport à la nourriture. » Si vous flattez, dit-il (19), le penchant qu'ils ont à

) Tacit. Germ. 4.

) Tacit Germ. 22.

) On a suivi la version d'Albancourt. Ce dernier donne aux paroles de Tacite un tout contraire; le voici. » Vous trouvez qu'ils sont moins redoutables à la guerre

» l'yvrognerie , & que vous leur
 » donniez à boire autant qu'ils en
 » demandent , vous viendrez plus
 » facilement à bout de les vaincre
 » par le vin que par les armes. »

L'Empereur Julien a dit aussi (20),
 que les Peuples d'Allemagne ne se
 marioient que pour avoir des en-
 fans; & qu'ils buvoient du vin jus-

» qu'à table; qu'il est plus difficile de leur
 » tenir tête le verre que l'épée à la main. »
 M. Pelloutier a mis en note, que *ce sens est peut-
 être préférable*. Il paroît, au contraire, que cette
 traduction est opposée à la lettre du texte de
 Tacite & à la vérité. En effet, nous lisons dans
 Tacite. *Adversus firius non eadem temperantia. Si
 indulseris ebrietati suggerendo quantum concupiscunt,
 haud minus facile vitis quam armis vincuntur*. Le
 but de l'Historien Romain a été de prouver
 que les Germains étoient de grands yvrognes,
 & cela résulte clairement de ce qu'il n'étoit
 pas moins facile de les vaincre en leur donnant
 du vin à discrétion, que si l'on employoit les
 armes pour les combattre. Il n'y a donc point
 de faute dans le texte de Tacite. Cependant il
 faudroit supprimer la négation qui se trouve
 dans tous les exemplaires, si l'on adoptoit le
 sens de Gronovius.

(20) Julian. Misopog. p. 352.

u'à perdre la raison. Enfin Procope, parlant des Hérules (21), les taxe tous d'être yvrognes.

Mais il y avoit bien long-tems qu'on en avoit dit autant de tous les autres Peuples Celtes. Par exemple, on trouve dans Platon (22) que » les Lydiens, les Perses, les Carthaginois, les Gaulois, les Espagnols & les Thraces étoient fort adonnés au vin. » Cet Auteur ajoute : » Les Scythes & les Thraces, & même leurs femmes, boivent le vin pur, & font consister leur gloire & leur félicité dans cette manière de vivre. »

Effectivement, les Gaulois étoient encore si passionnés pour le vin, du tems de Diodore de Sicile (23),

(21) Voy. ci-dessus, p. 508. note (70).

(22) Plato de Leg. lib. I. p. 777. Athen. X. 319. 322. Clem. Alex. Pædag. lib. II. p. 186.

(23) Diod. Sic. V. 211.

qu'ils étoient capables de donner un homme , c'est-à-dire, un Esclave, pour une cruche ou pour un bannil de vin. Aussi les Marchands avoient-ils grands soin de leur en apporter tant par mer que par terre.

On prétend même que ce fut la douceur du vin qui attira une partie de cette Nation en Italie. Tite-Live & Plutarque (24) avoient trouvé dans des Auteurs plus anciens, que les Gaulois, établis entre les Alpes & les Monts Pyrenées, ayant goûté pour la première fois du vin qu'on leur avoit apporté d'Italie, furent tellement charmés de cette boisson, qu'ils plierent sur le champ armes & bagages, pour passer dans le bon Pays où l'on recueilloit du vin.

Le fait est faux, selon les apparences, parce qu'il est fort incertain que l'on recueille déjà du vin vers

(24) Livius V. 23. Plut. in Camillo Tom. I. p. 136.

DES CELTES, *Livre II.* 527

de Nord de l'Italie, dans le tems où l'on prétend que les Gaulois y voient passé, c'est-à-dire, deux cents ans (25) avant la prise de Rome. Mais il est assez vraisemblable que les Historiens, qui firent cette remarque, jugeoient du caractère des anciens Gaulois, par celui de leurs descendans qui demeuroient en Italie.

Il ne faut pas oublier ici ce que l'on a publié sur le compte du célèbre Brennus. On disoit, qu'ayant résolu de mourir de sa propre main, il crut ne pouvoir choisir une mort plus douce, que de se tuer lui-même à force de boire. Effectivement quelques-uns des passages cités (26) peuvent souffrir cette interprétation.

Comme les Thraces & les Illyriens étoient voisins de la Grèce ;

(25) Livius V. 33.

(26) Voy. ci-dessus, p. 426 note (17).

Ils étoient auffi ceux de tous les Peuples Celtes que les Grecs connoiffoient le mieux. On peut ajouter foi par conféquent à ce que leurs Auteurs affurent (27) : ils difent que les Thraces & les Illyriens étoient puiffans à boire. Auffi avoit on remarqué, comme la chofe du monde la plus extraordinaire, qu'Alcibiade (28) les furpaffât à cet égard, & qu'il bût plus que ces Barbares. Les Grecs font encore mention de deux Rois des Illyriens (29), l'un nommé Agron, qui fe tua à force de boire, l'autre Gentius (30), qui étoit yvre jour & nuit, d'où réfulterent une infinité d'excès qu'il commit pendant le cours de fon règne.

(27) *Ælian.* III. 15. *Athen.* X. 12. *Horat.* *Carm.* I. *Od.* 36. & ci-d., p. 44-45-339-382-384.

(28) *Cornel. Nep. Alcib.* cap. 2. *Athen.* XII 9. *Plut. Sympof.* VII. quæft. 7. p. 710.

(29) *Athen.* X. 11. *Ælian. Var. Hift.* II. 41. *Polybe* II, 93.

(30) *Athen. Ælian. ibid.*

Enfin les Perses étoient Celtes à cet égard , comme à tous les autres (31). On le voit dans un passage d'Elie'n , déjà cité. Il porte (32) , qu'après le repos , les Perses continuent toujours de boire , & luttent avec le vin , comme avec une espèce de champion , qui terrasse son adversaire , ou qui est lui même renversé.

Il faut même que les Perses se fissent un honneur de sçavoir bien boire. Cyrus (33) , que l'on appelle le jeune , pour engager les Lacédémoniens à le soutenir contre son frere , leur fit représenter , que non-seulement il avoit plus de cœur qu'Artaxerxés ; mais qu'il bûvoit aussi plus de vin , & qu'il le portoit beaucoup mieux.

Il n'est pas facile de deviner les

(31) Herodot. I. 133.

(32) Voy. ci-dessus , p. 383. note (98).

(33) Plutar. Apophth. II. 173.

raisons que les Peuples Scythes & Celtes alleguoient pour justifier , ou, au moins, pour excuser le penchant qu'ils avoient pour la boisson : ils disoient , peut-être , que le vin enflamme le courage du Soldat, & lui dérobe la vue du danger. Mais il n'y avoit point de vice qui pût leur être plus funeste que l'ivrognerie, dans la profession qu'ils exerçoient. Sans parler ici du tort que ce genre de débauche fait à l'ame qu'il abrutit, & au corps qu'il ruine ; sans faire attention au mépris & aux railleries qu'il attiroit aux Celtes (34), aux querelles, aux contestations, & aux meurtres qu'il occasionoit, il faut avouer que la boi-

(34) Appien, *de Bell. Civ. Lib. II.* 767. rapporte que Jules-César, ayant pris d'assaut la Ville de *Gomphes* en Thessalie, & l'ayant donnée en pillage à ses Troupes, les Germains se gorgèrent de viandes & de vin, & furent la risée de toute l'Armée par leur ivrognerie.

son étoit toujours l'Ennemi le plus redoutable des Troupes Celtes.

1°. D'abord qu'une Armée entroit dans un Pays où il y avoit du vin, les Soldats (35) se débandoient & se jettoient de tous côtés dans les Villages & dans les métairies, pour vuidier tous les tonneaux qu'ils y trouvoient. Qand les Habitans, au lieu de cacher leurs provisions, prenoient le parti de les exposer dans les rues & dans les grands chemins, ils étoient sûrs de prendre l'Ennemi à cet appas. On assommoit les Celtes autour des bariques avant qu'ils fussent éveillés.

On a remarqué que les Gaulois (36) qui prirent Rome, ceux (37) qui ravagerent la Grèce environ cent ans après, périrent pour la plû-

(35) Justin. XXIV. cap. 7. & 8.

(36) Appian. Celtic. p. 1220. Plut. Camill. Tom. I. p. 141 Camill. ap. Livium. V. 44.

(37) Justin. XXIV. 7. & 8.

part de cette manière. Les Cimbres furent aussi amollis par le vin & par la crapule (38). Comme ils étoient déjà depuis quelque mois en Italie, la débauche les avoit à demi vaincus, lorsque Marius vint les combattre. On peut voir aussi dans Zosime (39), de quelle manière les Goths, qui s'étoient repandus dans la Thrace, furent surpris dans l'ivresse & dans les bains.

2^o Pour être plus furieux (40), le Soldat Celte avoit coutume de s'enivrer avant que de se présenter au combat. Mais on comprend bien, qu'une semblable fureur ne pouvoit servir qu'à donner plus d'avantage à l'Ennemi, contre des

(38) Excerpt. ex Dion. ap. Valef. p. 634. Orof. V. 16. p. 281.

(39) Zosim. IV. 23. p. 397. & cap. 25. p. 403.

(40) C'est ce que Pausanias disoit des Thraces. (Borot. XXX. p. 768.)

gens qui ne sçavoient ce qu'ils faisoient.

3°. Enfin lorsque les Celtes avoient battu l'Armée qu'ils avoient en tête, lorsqu'ils avoient pris le camp Ennemi, ils ne manquoient jamais de se gorger des provisions qu'ils y trouvoient. Quand le vaincu avoit assez de présence d'esprit pour se remettre, & assez de courage pour rentrer dans son camp, ou la nuit même, ou seulement le lendemain, il étoit assuré de surprendre le vainqueur dans l'ivresse & dans le sommeil. Ainsi Cyrus le grand (41) quitta & reprit son camp dans l'espace de vingt-quatre heures.

On trouve un exemple semblable dans Tite-Live (42). Les Istres s'étoient emparés par surprise du camp des Romains. Ceux-ci, s'étant

(41) Justin. I. 8.

(42) Livius, XLII. 4.

reconnus, y revinrent le même jour, & le reprirent sans coup férir. Les Istres étoient tous ensevelis dans un profond sommeil, & les Romains retrouvèrent tout dans le même état où ils l'avoient laissé, à la réserve des provisions, qui étoient la seule chose à laquelle on eût touché.

En voilà assez pour faire voir que les Peuples Celtes avoient tous le même penchant à l'yvrognerie, & que la boisson en faisoit périr partout un nombre infiniment plus considérable que la guerre (43).

On voit dans les Constitutions

(43) Diod. Sic. in excerpt. Legat. ap. Hoefchel. lib. XXIV. p. 166. & seq. Polyb. XI p. 625.) Les Marfes & les Cattes furent surpris plus d'une fois dans la boisson. Les Romains attaquèrent les Gépides dans une fête où ceux-ci avoient passé le jour & la nuit à boire. Crassus enyvra les Bastarnes, & découvrit de cette manière tous leurs secrets. (Tacit. Ann. I. 50. XII 27. Theophyl. Simoccata lib. VIII. cap. 3. p. 200. Dio. lib. LI. p. 461-463.)

(44) que Charlemagne ajouta aux Loix des Francs , des Lombards, & des autres Peuples qui étoient soumis à sa domination , un régleme^{nt} qui défend aux Comtes & aux Juges de tenir leur Lit de Justice sans être à jeun. Un autre ordonne qu'aucun particulier ne pourra être reçu à plaider sa cause , & à déposer en justice , s'il n'est aussi à jeun. Un troisième défend de faire boire quelqu'un plus qu'il ne veut. Un quatrième porte que , quand les armées feront en campagne , il sera défendu aux Soldats d'inviter leurs camarades , ou quelqu'autre personne que ce soit , à boire , & que celui que l'on trouvera yvre , sera excommunié , & condamné à boire de l'eau

(44) Addit. Caroli M. ad Leg. Salic. p. 352. 353. Capit. Caroli M. ad. Leg. Longob II. p. 651. 652. Capit. Caroli M. ac Ludovici lib. I. cap. 143. p. 839. & 853. & lib. III. Tit. 38. & 72. p. 879. & 884.

jusqu'à ce qu'il ait reconnu sa faute. On rapporte ces Loix , parce qu'elles peuvent donner une idée des excès qui en furent l'occasion , & des divers abus qui se commettoient encore dans les Tribunaux , dans les compagnies , & sur-tout dans les Armées , quelque siécles après que les Francs & les Lombards eurent embrassé le Christianisme.

Au reste , on trouve que les Scythes & les Thraces (45), qui n'avoient point de vin , usoient d'une récréation qui ressembloit assez à la fumée du tabac. Les hommes & les femmes s'asseyoient autour d'un

(45) Hérodote dit que ces Peuples employoient à cet usage le fruit d'un arbre. Solin & Pomponius Méla prétendent que c'étoit une graine. Selon Maxime de Tyr, c'étoit une herbe odoriférante, & , selon Plutarque, une herbe aquatique, qui ressembloit à l'Origan. (Hérodote. I. 202. Pomp. Mela II. 2. p. 43. Solin. XV. 215. Dio. Chrysost. XXXII. p. 378. Maxim. Tyr. XI. 139. Plutarque, de Flux. Tom. II. p. 1151.)

grand feu où l'on jettoit certaines herbes odoriférantes. La vapeur de ces herbes, qu'ils humoient à long traits, les enivroit. Mais c'étoit une ivresse douce, qui, au lieu de les rendre furieux, leur donnoit de la gayeté, enforte qu'ils ne faisoient que rire, chanter & danser.

On peut expliquer par-là le mot de *καρυβαται*, que Possidonius avoit employé en parlant des Mysiens. Casaubon a dit dans son Commentaire sur Strabon, qu'il n'entendoit pas ce mot, & qu'il étoit tenté de lui en substituer un autre, comme Denys Godefroi l'avoit fait. Cependant le passage de Possidonius est clair. Il porte (46) que » quelques Mysiens s'abstiennent » par un principe de piété, de manger de la chair d'aucun animal;

5. (26) Strabo VII. 296. & Casaub. ad hunc locum.

» qu'ils passent leur vie dans l'oïsi-
 » veté, & ne se nourrissent que de
 » miel & de fromage. On les appel-
 » loit, par cette raison, des dévots
 » & des avaleurs de fumée. »

Ces Mysiens étoient une espèce
 de Moines, qui ne mangeoient ni
 chair, ni poisson, & qui ne bu-
 voient point de vin. Mais ils ufoient
 quelque fois de la recreation de
 s'enivrer a la fumée, c'est ce que
 désigne le nom de *καπνισται*, *Fumi-*
scanfores.

On parlera dans le Livre suivant
 de la Religion des Peuples Celtes.
 C'est le morceau le plus curieux,
 mais aussi le plus inconnu de leur
 Histoire. S'il faut s'écarter de tout
 ce que les modernes ont écrit à ce
 sujet, on ne se le permettra qu'a-
 près avoir consulté de bons garans
 de la vérité. Avec ce secours on es-
 père établir, que les Peuples de

DES CELTES, *Livre II.* 539

l'Europe avoient tous la même Religion , avant que les Orientaux , & sur-tout les Phéniciens & les Egyptiens , y eussent apporté des idées & un Culte , qui ne s'établirent pas sans contradiction.

Fin du second Livre. •

T A B L E

Des Chapitres & des Matières contenues dans ce Volume.

L I V R E P R E M I E R.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein de ce Livre & des suivans. *Page 3.* Réflexion préliminaire : Les véritables Coutumes des Celtes doivent être recherchées parmi les Peuples qui n'entretenoient aucun commerce avec les Nations étrangères. 5.

CHAPITRE II.

Les Celtes avoient reçu de la Nature divers avantages. 9. Ils avoient une grande taille. 11. beaucoup d'embonpoint. 15. des chairs blanches & des couleurs vives. 16. des yeux bleus. 18. le regard farouche & menaçant. 19. des cheveux blonds. 20. un tempérament robuste & vigoureux. 21. Ils supportoient mieux le froid que la chaleur. 23. Leur tempérament ne duroit point à la fatigue. 24.

CHAPITRE III.

Manière de vivre des Peuples Celtes. 26. Les Scythes vivoient des fruits que la terre produit naturellement, de la chasse, du lait & de la chair de leurs troupeaux. 27. Les Celtes se nourrissoient anciennement de la même manière que les Scythes. 29. Les Gaulois apprirent des Grecs la culture des terres, des vignes & des oliviers. 30. La manière de vivre des Germains étoit la même que celle des Scythes. 32. La bière étoit la boisson commune des Peuples Celtes. 35. Les Peuples Celtes n'ont commencé que fort tard à boire du vin & à planter des vignes. 39. Les Celtes prenoient leurs repas assis devant une table. 45. La vaisselle des Celtes étoit de bois ou de terre ; ils buvoient dans des cruches de terre, de bois ou

47. Dans les festins, on présentoit à boire dans des cornes. 48. Les Celtes buvoient aussi dans des crânes humains. 50.

CHAPITRE IV.

On a accusé les Peuples Scythes & Celtes d'être Anthropophages. 56. Il y a apparence que cette imputation est fautive. 64. Les Sarmates avoient une manière de vivre différente de celle des Celtes. 75. Les Sarmates se nourrissoient de chair de cheval, de lait & de sang de Cavale. Usage qu'on peut faire de cette remarque. 78. Manière dont les Peuples Celtes faisoient leur sel. 81.

CHAPITRE V.

Les Celtes étoient de grands dormeurs. 82. Ils touchoient à terre, & tout habillés. 83. Ils aimoient beaucoup la propreté 84.

CHAPITRE VI.

Les Peuples Celtes n'avoient point anciennement de demeure fixe. 89. Ils logeoient habituellement sur des chariots. 90. Lors même que les Peuples s'appliquent à l'Agriculture, ils ne renoncèrent pas à la vie errante & vagabonde à laquelle ils étoient accoutumés. Tous les ans ils changeoient de demeure, & cultivoient de nouvelles terres. 97. Pendant tout le tems qu'ils n'eurent point de demeure fixe, ils cachoient leurs moissons dans des cavernes souterraines. 105. Lorsque les Peuples Celtes prirent le parti de se fixer dans un Pays, & de se loger dans des maisons, ils ne bâtirent cependant ni Ville, ni Village. 107. Chaque Particulier occupoit un certain terrain, & bâtissoit son logement au milieu de sa possession. C'est l'origine de ce qu'on appelloit un *Canton*. 109. Tous les Peuples de l'Europe étoient anciennement partagés en Cantons. 110. Les Celtes fuyoient le séjour des Villes. 112. Au lieu de bâtir des Villes, ils ruinioient celles qui tomboient entre leurs mains. 117. Les Espagnols, les Gaulois, & les Thraces, ont eu des Villes de bonne heure, en comparaison des autres Peuples Celtes. 120. Changement remarquable arrivé dans les Gaules vers le IVe, & le Ve. Siècle. 122.

CHAPITRE VI.

Manière dont les Peuples Celtes étoient habillés. 125. Il est assez vraisemblable que les plus anciens Habitans de l'Europe ne connoissoient point l'usage des habits. 126. Les Peuples Celtes traçoient sur leurs corps des figures de toute sorte d'animaux. 129. Ces figures servoient à distinguer les Conditions & les Familles. 132. Les Peuples Celtes, qui faisoient peindre leurs corps, devoient être nuds. 133. Leurs premiers habits furent de pean. 141. Ils se firent ensuite des habits de toile, & enfin d'étoffes de laine. 142. L'habillement des Celtes consistoit 1°. dans le saye. 144. 2°. Dans les Brayer. 152. Ils prirent en troisième lieu la Tunique. 154. Les Celtes ne paroissoient point en Public sans leurs armes. 162.

CHAPITRE VII.

On reconnoissoit les Celtes à leurs longs cheveux. 173. Ils teignoient leurs cheveux en rouge. 175. On distinguoit les Peuples par la manière différente d'arranger leurs cheveux. 179.

CHAPITRE IX.

Les Peuples Celtes n'avoient anciennement ni terres, ni maisons. 191. Ils ne connoissoient ni l'or, ni l'argent. 192. Le bétail & les Esclaves étoient leurs seules richesses. 193. Ils ne s'appliquoient pas à l'Agriculture. 198. Ils croyoient aussi s'avilir en exerçant les Arts mécaniques. 200. Ils dédaignoient encore de s'appliquer aux Sciences. 202.

CHAPITRE X.

Toutes les études des Celtes se réduisoient à apprendre par cœur des Hymnes. 204. Que les Bardes composoient. 207. Sujets de ces Hymnes. 211. Leur forme. 215. Les Celtes chantoient leurs Poèmes au son d'un instrument, & en dansant. 218.

CHAPITRE XI.

Les Celtes tenoient à déshonneur de savoir lire ou écrire. 240. L'ignorance des Lettres est la véritable origine de la Poésie. 248. Les Grecs ont reçu leurs Lettres des Phéniciens. 251. Les ont connues beaucoup plus tard que le commun des Auteurs ne le pré-

tend. 256. Les Latins ont reçu leurs Lettres des Grecs. 261. Mais long-tems après la fondation de Rome. 262. Les Gaulois ont reçu leurs Lettres des Grecs 266. Les Germainus les ont reçues, les uns des Latins & les autres des Grecs. 270.

CHAPITRE XII.

La guerre étoit la seule profession de tous les Peuples Celtes. 282. Ils attachoient la gloire à la profession des armes. 286. Ils mettoient la justice dans le droit des armes. 292. Ils attachoient à la profession des armes le bonheur dont ils espéroient jouir dans un autre monde. 301. Ces principes avoient une influence générale sur la manière de vivre des Celtes. 302. Ils étoient toujours en guerre avec quelqu'un de leurs voisins. 303. Le grand but de l'Assemblée que les Peuples Celtes tenoient au commencement de chaque Printems, étoit de résoudre où l'on porteroit la guerre pendant cette année. 305. Au défaut d'une guerre générale, on autoisoit dans l'Assemblée des guerres particulières. 308. Les Celtes fournissoient des Troupes à tous ceux qui leur en demandoient. 312. Quand le Soldat Celte n'étoit pas employé au-dehors, les Peuples se déchiroient au-dedans par des guerres civiles. 318. Les Particuliers vuidoient ordinairement leurs différens à la pointe de l'épée. 322. Le Magistrat étoit obligé d'y consentir. 324. On se battoit en duel pour les Charges. 326. Pour les Dignités Ecclésiastiques, *Ib.* Les Celtes se battoient souvent de gayeté de cœur, pour faire parade de leur bravoure 328. Les Braves se tuoient eux-mêmes, quand ils n'étoient plus propres pour la guerre. 332. Les anciens Habitans de la Grèce & de l'Italie, n'avoient aussi d'autre profession que celle des armes. 334.

CHAPITRE XIII.

Les exercices des Celtes étoient tous Militaires & avoient pour but d'endurcir le corps. 337. Ils contribuoient à le rendre léger. 338. Les Celtes s'exerçoient à passer à la nage les Fleuves les plus larges & les plus rapides. 341. La chasse étoit aussi l'un de leurs exercices favoris. 342. Ils s'exerçoient principalement à la chasse de l'Elan. 346. Et à celle de l'*Urus*. 348. Les festins étoient la grande récréation des Celtes. 362. Les Schythes & les Celtes cultivoient la Musique. 393.

CHAPITRE XIV.

Caractère des Peuples Celtes. 400. Ils étoient tous d'un tempérament vif & bouillant. 401. Ils avoient l'esprit ouvert. 405 Le cœur bon. 406. Ils étoient légers. *Ib.* Extrêmement curieux. 407 Fiers. 408. Insupportables dans la prospérité. 409. Abattus dans l'adversité. 410.

CHAPITRE XV.

Les vertus communes à tous les Peuples Celtes étoient l'amour de la liberté. 413. Idée qu'ils avoient de la liberté. 414. Ils prenoient de sages précautions pour l'assurer au dedans. 416. Ils la défendoient avec vigueur contre les ennemis du dehors 419. Ils la préféroient à la vie. 423. Et se tuoient eux mêmes pour éviter la servitude. 424. Les femmes des Celtes témoignent le même attachement pour la liberté. 429.

CHAPITRE XVI.

La valeur étoit la grande vertu des Peuples Celtes. 447. Ils s'y engageoient par des vœux solennels. 449. *Vaincre ou mourir* étoit leur devise. 450. Les Romains ont rendu justice à la valeur. *Ib.* Et les Grecs les ont redoutés. 453

CHAPITRE XVII.

De l'hospitalité des Peuples Celtes. 463.

CHAPITRE XVIII.

Les autres vertus des Peuples Celtes étoient la frugalité. 476. L'amour de la justice 480. L'union & la concorde. 486. La sincérité & la fidélité. 491.

CHAPITRE XIX.

Les vices capitaux des Celtes étoient la féroacité, 511. La paresse, 516. L'ivrognerie. 521.

Fin de la Table du Tome second.

411
135





**his book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]



